

Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 47 (1988)

Buchbesprechung: Besprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Besprechungen – Comptes rendus

HARRI MEIER, *Prinzipien der etymologischen Forschung. Romanistische Einblicke*, Heidelberg (Winter) 1986 (*Sprachwissenschaftliche Studienbücher Zweite Abteilung*).

1. Les attaques répétées de la part de ses critiques ont valu à Harri Meier de passer chez bien des romanistes pour un chercheur qui s'entête à privilégier l'étymologie latine aux dépens d'autres approches, notamment du recours aux strats. Mais, en lisant quelques-unes de ses très nombreuses études (*Audi alteram partem!*), on devine en lui un esprit beaucoup plus nuancé que la rumeur ne le donne à penser. Et cette impression se confirme à la lecture des *Prinzipien*, dont je rends compte ici. Dans cet ouvrage, entièrement consacré à une discussion de la méthode, H. Meier se présente comme un esprit à la fois ouvert à la critique et armé pour lui répondre, comme un chercheur qui accepte toutes les approches, y compris le recours aux strats, à condition que le choix se fasse après un tour d'horizon complet et une évaluation soigneuse de chacune des voies envisageables; enfin, il se présente comme un étymologiste qui, fort d'une connaissance approfondie de l'histoire de sa discipline, voit trop bien à quel point l'étymologie peut être revendiquée, au gré des modes, par des courants scientifiques divers, voire opposés, pour vouloir se laisser entraîner exclusivement par aucun d'entre eux, fût-ce le courant de l'étymologie latine.

2. Selon la préface, le but de l'ouvrage est de réunir et systématiser les expériences méthodologiques de l'auteur, expériences qui se fondent sur l'étude des langues romanes, mais dont les leçons ont une portée générale.

Le chapitre I («*Etymologieggeschichte und Etymologie*») éclaire certains moments de l'histoire de la recherche étymologique: l'établissement de la discipline par F. Diez, la révolution antihistoriciste vers 1900, avec l'accent sur le rôle, entre autres, de l'onomatopée, de la contamination, de la métaphore et des strats. C'est en outre une plaidoirie pour un retour systématique aux auteurs antérieurs à Diez, chez lesquels on trouve des idées encore utiles, dont Diez n'a pas tiré parti. C'est enfin une plaidoirie – point superflue, hélas – pour une écoute impartiale d'auteurs contemporains, même de ceux dont on ne partage pas les idées.

Le reste de l'ouvrage est divisé en neuf chapitres, consacrés chacun à l'examen critique d'un aspect méthodologique. Le principal, par son ampleur et par son sujet, est le chapitre II («*Verbindlichkeit der Lautgesetze*»). L'auteur y postule que les lois phonétiques élaborées au XIX^e siècle constituent un outil inachevé, qui doit encore être complété par des lois phonétiques supplémentaires, à découvrir. Pour rendre compte par exemple de la sonorisation de consonnes initiales (comme dans *CRASSUS/GRASSUS*), Meier suppose qu'il y a eu à l'origine une loi phono-syntaxique aux termes de laquelle une consonne initiale sourde précédée d'une voyelle devenait sonore, produisant des variantes du type (IL)LA DERRA/ (IL)LAS TERRAS, dont le sarde conserve des traces. Ce chapitre est capital pour la compréhension de H. Meier; car c'est en considérant que la phonétique historique n'a pas tout dit et a été délaissée à tort, au début du siècle, que H. Meier s'écarte le plus nettement de l'opinion standard des romanistes. Les chapitres III («*Das Problem der Bedeutung*»), V («*Wortkreuzungen*»), VI («*Schallwörter*»), VIII («*Die vorrömischen Substrate*») et IX («*Die germanischen Superstrate*») traitent les approches qui, à côté de résultats indubitablement justes, ont aussi conduit à des excès, surtout dans la mesure où ces approches devaient combler coûte que coûte les lacunes de la phonétique historique. Les approches qui méritent en revanche, aux yeux de Meier, d'être mises en valeur sont présentées aux chapitres IV («*Die*

Wortbildung»), VII («Das lateinische Stratum») et X («Die Wortfamilien in Zeit und Raum»); l'auteur y insiste sur la nécessité d'explorer la dérivation affixale, extraordinairement riche, semble-t-il; il s'y fait l'avocat d'une étude du latin, attesté ou non attesté, à l'aide du comparatisme roman, et demande qu'on vérifie si les étymons postulés isolément pour tel ou tel parler roman s'y rattachent et que la généalogie des étymons d'une famille de mots soit dressée systématiquement pour la période qui va du latin aux parlers romans, avec le concours des dimensions temporelle et spatiale de l'évolution.

D'un bout à l'autre de ce livre, l'accent est mis sur la méthodologie; les exemples chargés de l'illustrer ne sont pour la plupart qu'esquissés; à propos de chacun, l'auteur donne un historique des recherches, formule le problème, puis brosse les grandes lignes d'une solution, pour les détails de laquelle il renvoie parfois à quelque étude de sa main ou de celle d'un de ses disciples.

Écrit d'un style alerte, l'ouvrage se lit aisément; le texte est émaillé de citations, à partir desquelles, souvent, Meier dialogue avec ses critiques sur un ton mi-sérieux, mi-badin; prêchant d'exemple, il cite, commente et au besoin critique les chercheurs contemporains, tels J. Hubschmid, Y. Malkiel et M. Pfister.

3. Il est une critique qu'on peut, je crois, adresser à H. Meier, à savoir que ses étymologies latines sont parfois mal étayées au niveau du latin ou, pour parler en comparatiste, au niveau du protoroman.

A l'instar de beaucoup de romanistes de la première moitié du siècle, pour qui le protoroman était une sorte de fourre-tout, où l'on serrait n'importe quoi n'importe comment, H. Meier postule «en latin» ou «à l'époque latine» des formes que lui dicte l'examen des parlers romans, mais sans les y situer les unes par rapport aux autres dans une perspective structurale synchronique et diachronique; il postule par exemple les variantes phonétiques DECOLLARE/DEGOLLARE, mais ne cherche pas à en délimiter la chronologie relative par la méthode des aires. Ainsi, H. Meier donne l'impression de ne pas achever son analyse, et, chose pire, il laisse échapper un argument qui serait d'un grand poids pour ses étymons latins.

Il est d'ailleurs conscient de cette lacune, puisque, dans le dernier chapitre, il rompt une lance pour cette approche. Mais pourquoi n'avoir pas comblé cette lacune d'emblée? Serait-ce que, sur ce point, au début de sa carrière, H. Meier a malgré tout été victime d'un des préjugés de sa génération: celui de ne pas croire à l'existence d'un protoroman structuré, ou du moins de ne pas croire à son utilité?

4. Qu'il me soit permis de revenir maintenant à mon point de départ. Peu de romanistes ont été pris à partie comme l'a été H. Meier; outre le fameux article de G. Rohlfs, «Zur Methodologie der romanischen Substratforschung (Substatomanie und Substratophobie)» (1957), il y a de nombreuses prises de position très négatives, dont H. Meier nous offre du reste en toute franchise un florilège (p. 9). Et pourtant, en lisant Meier lui-même, et surtout cette confession de foi que sont les *Prinzipien*, je n'arrive pas à me convaincre que cet assaut de critiques soit entièrement fondé. Je ne dis pas que toutes les étymologies de Meier sont correctes, mais je soutiens que ses principes, qu'il n'a peut-être pas toujours suffisamment mis en évidence, sont justes.

Comment expliquer cette contradiction? Il me semble qu'elle tient à une différence d'engagement par rapport aux courants scientifiques: les critiques formulées à l'encontre de H. Meier proviennent en grande partie de chercheurs qui, consciemment ou non, sont des engagés, qui ont adopté et suivent au mieux un des courants de leur époque ou le courant qui est de mise dans leur école; H. Meier est au contraire, consciemment, un non-engagé, avec quelques défaillances sans doute, comme je viens de le montrer; entre ces deux atti-

tudes, le dialogue est difficile, car, pour l'engagé, qui avance avec le courant, le non-engagé a forcément l'air de ramer à contre-courant. Il est significatif, en tout cas, que les critiques adressées à H. Meier ne se meuvent pas seulement au niveau de telle étymologie qu'il propose, mais aussi à celui de l'approche choisie, qui est souvent celle du latin, l'une des moins en vogue.

Dans les sciences, la succession de courants différents – dits aussi paradigmes – est un phénomène normal. Mais chaque courant n'en est pas moins une réaction à d'autres et, par là même, souvent outré; on peut en constater quotidiennement et la force innovatrice et les limitations néfastes. Je crois quand même le non-engagement ou, plutôt, l'engagement minimal, s'il est assorti d'un savoir encyclopédique et d'esprit critique, une attitude à la fois plus valable scientifiquement parlant et plus difficile à adopter.

R. de Dardel



SVEN BJÖRKMAN, *«L'incroyable, romanesque, picaresque épisode barbaresque»*. Étude sur le suffixe français *-esque* et sur ses équivalents en espagnol, italien et roumain, Uppsala 1984, Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Romanica Upsaliensia 35, 1984, 168 p.

Le suffixe *-esque* et ses congénères romans ont donné lieu assez récemment à un riche article de Yakov Malkiel (1972), puis à une contribution pionnière, dans le domaine français, de Wiecher Zwanenburg (1975) se situant dans l'optique de la *Wortbildungslehre* générativiste. Les deux approches ont été comparées par Th. J. Walsch (1980). L'ouvrage de Sven Björkman reprend le sujet, au niveau inter- (sinon tout à fait pan-) roman, sur la base d'une documentation élargie.

Après une courte introduction [7], le lecteur est informé du mode de constitution du corpus [8–10]. Un «Aperçu historique» [11–19] est suivi de «Listes chronologiques commentées» [20–46], contenant en outre, pour le français, des observations sur la «Fréquence chez certains auteurs» [26–36], observations qui se prolongent par un chapitre sur «Fréquence et sens» [47–51]. L'essentiel de l'analyse synchronique se trouve dans le chapitre «Classification sémantique d'après les radicaux» [52–67], suivi des chapitres intitulés «Fréquences et polysémie» [68–75], «La péjoration» [76–84], «Suffixes concurrentiels» [85–95]. Les conclusions sont brièvement résumées [96–97]. Le chapitre final, «Listes alphabétiques» [98–160], présente analytiquement, par langues, le matériel recueilli. Une bibliographie [161–168] complète le livre.

L'auteur entend se placer dans une 'double perspective, diachronique et synchronique' [7]. Mais comparé aux modèles d'intégration entre histoire et description, théorisation et souci philologique que nous ont donnés les linguistes latinistes (et hellénistes), surtout à partir de la thèse de Jean Perrot (1961), en matière d'études de suffixes (nous pensons aux travaux de Michèle Fruyt, X. Mignot, H. Quellet, G. Serbat, notamment), l'ouvrage ne parvient à donner entière satisfaction sur aucun de ces plans.

Les premiers doutes assaillent le lecteur dès les pages consacrées au corpus. Celui-ci est, en effet, constitué à coups de dictionnaires [8–9]. Pour le français, l'auteur a mis cependant à profit les fonds de l'*INaLF*. Il en est résulté un accroissement notable de la base empirique, dont il faut se féliciter (même s'il s'ensuit un certain déséquilibre avec la documentation présentée pour les autres langues romanes considérées). On passe en effet des 90 mots en *-esque* recensés par Zwanenburg (1975: 229–231) à 371. Mais cela dispensait-il de dépouiller les monographies consacrées aux vocabulaires d'auteurs, d'entreprendre des lectures – et des écoutes – plus spécifiques? On pouvait espérer qu'il soit au moins tenu compte d'une

lexicographie plus branchée. Or les volumes des *Datations et Documents lexicographiques* (*DatLex*), publiés sous la direction de B. Quemada, n'ont pas été exploités (le seul volume XV eût fourni à lui seul plus de trente unités supplémentaires), pas plus que les très utiles publications d'A. Doillon. En feuilletant les listes de néologismes de Doillon, on trouve, par exemple, une douzaine d'exemples pour l'année 1980, année pour laquelle l'auteur n'en enregistre qu'un seul [26]. Les romans de Léo Malet, les colonnes du journal *Libération*, les aventures d'Achille Talon ou les émissions de Jean-Christophe Averty eussent fourni les preuves, parmi beaucoup d'autres, de la prolifération des dérivés en *-esque* dans le français contemporain et corrigé l'image donnée de la productivité et de la vitalité du suffixe (S. B. parle 'du nombre après tout limité des réalisations de cette dérivation' [67]; cf. Zwanenberg 1975: 228: 'ce suffixe productif ne sert quand même pas à former beaucoup de mots nouveaux').

A titre d'exemple, nous consignons ci-dessous quelques-unes des attestations orales (S. B. ne considère que le code écrit), qui nous sont tombées sous les oreilles (*FC* = France-Culture; *FM* = France-Musique; les initiales désignent les témoins; nous réduisons les contextes, les gloses et les explications au strict minimum): une musique agressivement *accordéonesque* (21. 2. 1987, J.-Chr. Averty, *FM*); les caves *alibabesques* de la SACEM (14. 2. 1987, Averty, *FM*); un sous-marin *brunelesque* (19. 4. 1987, B. U.; ← *Brunel* NP); à cause des transports *camionnesques* (2. 6. 1987, N.-J. C.); quelque chose de plus *catacombesque* (10. 6. 1978, *FM*); une salle tout à fait *cathédralesque* (25. 3. 1987, J.-M. E.); une expansion *champignonnesque* (3. 11. 1987, J.-M. E.); une interprétation chaplinesque, presque *charlo-tesque* du mythe de Landru (16. 10. 1986, Cl. Chabrol, *FC*); *chaunuesque* (18. 10. 1986, Averty, *FM*; ← Henri Chaunu NP); le côté *cioranesque* et nietzschéen des autobiographes (28. 4. 1987, *FC*); *dilettantesque* (12. 7. 1986, Leila Gencer; emprunt à it. *dilettantesco*); un logicien *ducrottesque* (24. 12. 1987, D. G.; ← *Ducrot* NP); une science *ingénieusesque* (11. 2. 1987, *FC*); les passages *lapinesques* (30. 12. 1986, R. P.); réédition *microsillonnesque* (11. 4. 1987, Averty, *FM*; aussi 24. 1. 1987, *FM*) *murphyesque* (13. 9. 1987, B. H.; ← *Murphy* NP; première tentative: **murphysque*); la chanson *music-hallesque* ou non [*myzika'lesk*] (11. 4. 1987, Averty, *FM*; aussi Averty, *FM*, les 14. 2. 1987, 2. 5. 1987, 14. 6. 1987; déjà 1956 [éd. 1982]: au firmament théâtral ou *music-hallesque*, L. Malet M'As-tu-vu en cadavre 131); c'est très *pollinesque*, si je puis me permettre (14. 2. 1987, *FM*, J.-M. Damian; ← Maurizio Pollini); cet épisode *ravieresque* (23. 2. 1987, H. S.; ← *Ravier* NP); une variété *recolognesque* [de champignons] (31. 10. 1986, R.T.; ← *Recologne* NL, comm. de Ronchamp, Haute-Saône); version *sablonesque* (24. 1. 1987, Averty, *FM*; ← Jean Sablon NP); *scorpionnesque* 'dans le goût des natifs du Scorpion' (12. 12. 1986, *FC*); sous le numéro de matrice *sillonnesque* (12. 4. 1986, Averty, *FM*); il y a quelque chose, comme dirait Gainsbourg, de cylindrique dans cette chanson, de *tubesque* (2. 12. 1986, *FC*); ce joli monde poilu et *vampiresque* (1. 5. 1987, *France-Inter*); un éditorial assez *vitriolesque* (16. 10. 1987, *FM*; cf. Ils avaient fait le vide atroce, ne laissant que l'huile des lampions dont on connaissait les vertus *vitriolesques*, 1985 J. Amila, *Au Balcon d'Hiroshima* 150).

Quelques incursions hors de ce que Danielle Corbin (1980: 108) a pu appeler, naguère, le 'carcan lexicographique' eussent sans doute pu nourrir, et nuancer, certaines discussions. C'est ainsi que l'auteur s'oppose à l'opinion de Zwanenburg (1975: 215) selon laquelle tous les adverbes en *-esque* admettent l'expansion en *-ment*. Il estime pour sa part que 'la formation d'adverbes en *-ment* n'est [...] guère [...] une possibilités dérivationnelle généralement valable' [98, N 157]. Parmi les « rares exemples » qu'il déclare avoir relevés, il ne cite que *pittoresquement* (1835, Balzac). Il est pourtant aisé d'accroître la liste des attestations, du XVI^e siècle à 1987. Citons au hasard: *berrichonesquement* (1981, Fr. Eigeldinger, *Berenice* 2, 51; ← *Berrichon* NP); *burlesquement* (dp. 1690, *TLF*!); *caligaresquement* (1957, G. Sadoul, *Vie et*

Langage 163, 562; ← *Caligari*, titre de film); *escargotesquement* ‘à l’allure d’un escargot’ (17. 7. 1987, M. S.); *gigantesquement* (1847, Flaubert, *TLF*; 1870, Rimbaud, *Œuvres Complètes*, éd. Adam 7; le mot se trouve dans *Li rom. et Lar* 1872); *grabinouloresquement* (1986, émission de France-Culture sur Pierre-Albert Birot, auteur de *Grabinoulor*); *grotesquement* (dp. 1623, *DatLex*² 21); *livresquement* (1948, *TLF*); *molièresquement* (1980, Doillon, *Néologismes* N/33); *pantalonesquement* (déb. 17^e s., *FrMod* 11, 110); *poltronesquement* (*EstDial*, Hu); *prudhommesquement* (1870, Rimbaud, *Œuvres Complètes*, éd. Adam 238; pour la graphie, v. Murphy, *Parade Sauvage* 3, 60, N 21), *prud’hommesquement* (1871, Verlaine, *Corr.*, éd. Van Bever 1, 283); *rembranesquement* (1880, *DatLex*² 28; 1932, *DatLex*² 15); *romanesquement* (dp. 1672, Madame de Sévigné, *Corr.*, éd. Duchêne 1, 482); *sarrazinesquement* (1654, *HLF* 3, 215, N 1); *simiesquement* (1888/1890, Verlaine, *Œuvres en prose complètes*, éd. Borel, 173); *turlupinesquement* (Tallemant des Réaux, S. B. 32); *ubuesquement* (1983, A. Henry, *Bull. de l’Académie Royale de Belgique* 305). – D’autre part, ni S. B., ni Zwanenburg ne font mention de la surdérivation en *-erie*: *abracadabrantesquerie* (1895, Verlaine, *DatLex*² 25); *burlesquerie* (1927, *GiraudCin* 55); *grotesquerie* (1855, Baudelaire, *TLF*; 1880, Verlaine, *Œuvres en prose complètes*, éd. Borel, 1035; 1891, *ibid.* 281 = 1893, *TLF*[?]); *prudhommesquerie* (1900, *DatLex*² 15). Pour la possibilité de dérivés verbaux, cf. *grotesquer* (Papon dans Hu).

Sur le plan descriptif, on appréciera les pages portant sur l’analysibilité des mots en *-esque* [52–53] et sur la catégorisation des bases [54 ss.]. L’auteur se montre réticent [53, N 81] quant à la possibilité de dérivation sur une base adjectivale. Le seul exemple qu’il semble admettre (*abracadabrantesque*) peut, en fait, se tirer du substantif *abacadabrant* (dont Lar 1866 donne un exemple chez L. Desnoyers), cette dérivation convenant d’ailleurs mieux au sens du mot dans le texte de Rimbaud (*Le Cœur volé*). On peut ajouter que *ovalesque* (1978, *DatLex*² 24) ou *débilesque* (17. 3. 1987, N.-J. C.) peuvent se tirer des substantifs *oval* et *débile*. Resterait *magiquesque* (*TLF*), mais aussi *muralesque* (1968, G. Brassens, *La Tour des miracles* 26).

Une intéressante «Note phonologique» [93–95] est consacrée à la phonotactique du suffixe, lequel manifeste une prédilection marquée pour les bases en */-n/*, */-r/*, */-l/* ou */-t/*. A propos de la répugnance que marque la langue à former des dérivés en *-esque* sur une base en */-s/*, l’article de W. Dressler (1977), aurait peut-être aidé à replacer le phénomène dans son cadre général (la prohibition des séquences du type Vi Cj + Vi Cj ou proches de ce type). Noter les formes *cerventesque* ← *Cerventes* [105], *moréesque* ← *Moréas* [115] et *phidiesque* ← *Phidias* [117], ce dernier étant peut-être moins idiosyncratique que ne le croit Zwanenburg (1975: 225). De même, en considérant *charlemanesque* [105] et *kingkonesque* (1980, Doillon, *Néologismes*), on peut se demander s’il n’y a pas tendance à la neutralisation des nasales */ɲ/* et */ŋ/* en */n/* à la jonction. Quant à la forme *silviopellliqueste* [94] chez Verlaine (= *Œuvres complètes en prose*, éd. Borel, 250), il s’agit à notre sens d’une forme plaisante jouant sur les prononciations populaires du type *prêtesque* et *préteste*.

La discussion théorique tourne souvent trop court [cf. 66–67]. Il est symptomatique à cet égard que la bibliographie ne mentionne aucun texte consacré à la théorie de la formation des mots (l’article classique de M. Halle est seulement cité à la N 91) ou à des langues non romanes.

Quant aux considérations diachroniques, elles nous paraissent malheureusement souffrir d’une ambiguïté fondamentale, qui tient à la conception que l’auteur semble se faire, en pratique, de la diachronie. S. B. a en effet commencé par se constituer un ‘corpus moderne’ [7] qu’il a étendu ensuite aux siècles précédents, mais en s’en tenant visiblement, pour l’essentiel, aux mots attestés dans la langue moderne (XIX^e et XX^e siècles). Le point de vue adopté est donc rétrospectif bien plutôt que diachronique ou génétique. Ni Godefroy, ni le *FEW* n’ont été vraiment exploités, bien qu’ils figurent à la bibliographie. On ne trouvera donc ni *flandresque* (1450, *FEW* 15, II, 136b), ni *harlequinesque* (fin 16^e s., *Gdf*) ou

charbonnesque (Cotgr 1611, *FEW* 2, 356b), etc. De plus, la colonne «Première attestation» des «Listes alphabétiques» ne permet aucunement de distinguer s'il s'agit de la date d'un hapax ou de la première d'un ensemble continu d'attestations. Aucun effort n'est fait dans le sens de la critique des matériaux dictionnaires. Pour une raison ou pour une autre, beaucoup de datations sont à reprendre (en utilisant *FEW* et *DatLex*, notamment), ainsi pour *animalesque*, *bamboulesque*, *bernesque*, *bernesque*, *bonapartesque*, *cerventesque*, *cupido-nesque*, *eiffellesque*, *hoffmannesque*, *guarguesque*, *paysan(n)esque*, *pion(n)esque*, etc.

D'une manière générale, le traitement lexicographique des unités relevées se révèle peu satisfaisant, bien que l'auteur se donne pour un partisan d'une démarche empirique [96]. Il déclare froidement avoir 'renoncé aux références détaillées aussi bien qu'aux commentaires sur le sens des mots listés' (!) [99] (il n'est pas vrai que 'ces renseignements sont normalement accessibles dans les sources respectives' [99]: nous pensons en particulier aux matériaux de l'*INaLF* qui ne figurent pas ou ne figureront pas dans le *TLF*). Pas de description sémantique donc, ni de contexte, pas plus que d'indication sur la vitalité ou sur l'ambiance énonciative; les références sont, en effet, souvent absentes ou lacunaires. Pour l'espagnol, on a recours au concept douteux de 'date moyenne' (suivant la pratique de l'*Enciclopedia del idioma*); pour le français, les datations imprécises abondent (toutes les attestations tirées de G. Sand sont, par exemple, datées 'avant 1876!'). Dans ces conditions, les listes fournies se révèlent certes utiles, mais elles ne valent qu'en toute première approximation. Tout doit y être contrôlé. C'est un travail que l'auteur aurait dû épargner à ceux qui consulteront son ouvrage.

Quelques remarques sur la liste française: — *Abracadabresque* est daté de 1892 (Guérin); le mot est déjà dans La Châtre 1852 (cité par *DatLex*² 15), avec un exemple sans nom d'auteur que la consultation de Lar 1866 (ou de *FEW* 24, 47a) permettait néanmoins d'identifier (Théophile Gautier). — *Arcencielesque*: l'auteur a bien fait de choisir la date de 1919; le *TLF* date en effet deux fois le terme: 1919, date du recueil (*Dix-neuf poèmes élastiques*), et 1913, date donnée par Cendrars lui-même au texte d'où le mot est tiré (*Crépitements*). La date de 1919 est donc à préférer (corriger dans ce sens l'indication erronée de *FEW* 24, 131b, ainsi que la graphie). — *Auvesque* s.m. «sorte de cidre très estimé» est daté de 1881 (d'après un *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*). Le mot est déjà dans *AcC* 1836 et dans Trév 1721 (que cite *FEW* 21, 497b). Trév 1721 se réfère à Du Moulin «dans son Discours de la Normandie p. 5 au commencement de son hist. de la Normandie» (= Gabriel Du Moulin, *Histoire générale de Normandie*, Rouen 1631). Mais Du Moulin parle du *doux auvesque*. On est donc ramené au *doux-auvesque* de Cotgr 1611 et aux dénominations de ce type dans les parlers normands (souvent travaillées par l'étymologie populaire) que Wartburg a rangé au *FEW* 3, 176b et N 16. Le simple **auvesque* n'est qu'un fantôme dû aux Pères du Trévoux. Les seules dates à retenir sont donc 1611 (Cotgr) et 1631 (Du Moulin), le reste n'étant que recopiage de lexicographes et le mot n'ayant jamais véritablement pénétré en français. L'appartenance à la série des mots en *-esque* est d'ailleurs douteuse (tant que l'étymologie de cette apparente lexie ne sera pas élucidée). — *Ayatollesque* est daté «R. Martin 1983»: la référence est *Pour une Logique du sens* 100 (autre attestation de 1980 dans Doillon). — *Ellesque* s.m. 'genre d'insectes de l'ordre des coléoptères' est daté de 1881 (toujours dans le *Complément* ...; «origine inconnue»). Si l'origine est inconnue, comment y reconnaître un suffixe *-esque*? Le mot se trouve déjà dans *AcC* 1838. C'est un emprunt à ltsc. *ellescus* (1821, *Catalogue de la collection de coléoptères de M. le Baron Dejean* 87, citant Megerle). Nous n'avons pu consulter le *Catalogus insectorum* ... de ce dernier, qui éclairerait peut-être sur les circonstances de création d'un terme zoologique dont l'appartenance à la série des mots en *-esque* reste, en l'état, bien douteuse. — *Nanesque* (1892, M. Griveau, dans *IGLF*) est-il bien tiré de *nana* 'fille (publique)', qui n'apparaît qu'en 1949 (v. *FEW* 24, 605a et N 6)? Ne serait-il pas

plutôt formé sur *Nana*, nom de l'héroïne du roman de Zola (1880)? L'absence de contexte ou, à défaut, de référence précise, décourage toute vérification. — *Sauvagesque* (1879, Flaubert, *TLF*): le recours au contexte permettait d'écarter plus fermement l'hypothèse de la dérivation sur l'adjectif [53, N 81]. Flaubert parle en effet de la mort du Prince impérial: 'tant elle est violente et sauvagesque' (cité par Schöne, *FrMod* 11, 104). Il s'agit bien d'une mort 'causée par les sauvages' (les Zoulous, en l'occurrence) plutôt que d'une mort 'sauvage' (définition du *TLF* s.v. *-esque*). — Nous n'avons pas trouvé *clochemerlesque* (10. 2. 1987, *Libération*; 16. 2. 1987, *Libération*; 26. 11. 1987, *Le Monde*), *feuilleton(n)esque* (1951 [éd. 1978], A. Vialatte, *Les Fruits du Congo* 335; 29. 11. 1986, *FC*), *gaguesque* (5/6. 7. 1986, *Libération*; 18. 11. 1986, *FC*; 24. 11. 1987, *Libération*), *gendarmesque* (26. 4. 1987; 23/24. 5. 1987; 20. 11. 1987, tous *Libération*), *pagnolesque* (27. 4. 1987, *Libération*; 3/4. 5. 1987, *Le Monde*), *science-fictionnesque* (1983, G. Paineau, *La Cuisine réfléchie du cuisinier breton* 26; 25. 4. – 1. 5. 1987, *Le Pays*, Supplément télévision), qui nous paraissent pourtant relativement fixés.

Jean-Pierre Chambon

Références

- CORBIN, DANIELLE, 1980: «Compétence lexicale et compétence syntaxique», *Modèles linguistiques* 2, II, 52–138.
 DRESSLER, W., 1977: «Phono-morphological Dissimilation», in: *Phonologica 1976*, Akten der 3. Internationalen Phonologie-Tagung, Innsbruck, p. 41–48.
 MALKIEL, Y. 1972: «The Pan-European Suffix *-esco*, *-esque* in Stratigraphic Projection», in: *Papers in Linguistics and Phonetics to the Memory of Pierre Delattre*, La Haye/Paris, p. 357–387.
 PERROT, J., 1961: *Les Dérivés latins en «-men» et «-mentum»*, Paris.
 WALSCH, TH. J., 1980: «Two Contrastable Approaches to Suffixal Derivation; The Case of Romance *-escol-esque*», *Romance Philology* 33, 489–496.
 ZWANENBURG, W., 1975: «Le suffixe *-esque* en français», in: *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à Lein Geschiere par ses amis, collègues et élèves*, p. 209–237.



Stylistique, Rhétorique et Poétique dans les langues romanes (Actes du XVII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes. Aix-en-Provence, 29 Août – 3 Septembre 1983), Aix-en-Provence (Université) 1986.

Nueve volúmenes constituyen las *Actas* del XVII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románicas celebrado en 1983 y comenzadas a publicar a finales de 1984. Éste es el octavo, correspondiente a la comunicación de la sección VII, estando reservado el último para la *Crítica y edición de textos*.

Los nueve tomos justifican las palabras de Jean-Claude Bouvier en este Prólogo: se logró «faire le point sur les principales orientations de la Linguistique et de la Philologie Romanes aujourd'hui» (p. 5).

En el caso presente, se recogen treinta y cuatro trabajos referidos a la metodología de diferentes corrientes de la crítica literaria. Su título muestra los tres dominios de que se han ocupado preferentemente los congresistas: Estilística, Retórica y Poética. Podría parecer que existe una limitación inicial en el planteamiento de las teorías elegidas porque nada se dice del estructuralismo o de la semiótica o del formalismo o del deconstruccionismo. Esta reducción de áreas es, en principio, positiva: no es el laberinto crítico presente el que interesa, sino las posibilidades contenidas en esta tres vías analíticas. No se ocupó el congreso

de la Estilística de Leo Spitzer o de D. Alonso, ni de la Poética pergeñada por R. Barthes o J. Cohen. No son éstas las posiciones planteadas. Tales denominaciones se «des-ideologizan», se les devuelve el que sería su primer significado. Al menos, en apariencia. Porque hubiera sido deseable que los editores de las *Actas* explicaran qué entienden por cada una de esas denominaciones. Parece, a tenor de lo publicado, que con Estilística se refieren a la ciencia del estilo en general, en cuanto a sus peculiaridades lingüísticas; lo que quiera indicarse con Poética es algo más confuso: bien es cierto que aquí puede apreciarse el amplio carácter de la Poética, que como ciencia de la literatura, rechaza una metodología única, aspecto manifestado en la pluralidad de acercamientos particulares con que se analizan diversos textos, aunque también es verdad que muchas de estas aplicaciones funden lo que podría ser constitutivo de una visión estilística o de una más estrictamente poética. Quizá se busque demostrar la conveniencia de no imponer modelos analíticos prefijados por el crítico e investigador y que resulta más importante bucear en el texto para descubrir las dimensiones de su poeticidad. Pero esto significa que no existe en estas *Actas* una definición de lo que supone «Poética», aunque en algunas intervenciones tal término aparezca como adjetivo: «Convenciones poéticas...» al hablar de la estrofa o «discurso poético...» en César Vallejo. No son suficientes estas indicaciones para derivar de ellas una precisión científica. Por contra, dos comunicaciones finales, presentadas a una mesa redonda, se agrupan bajo el título de «Sémiologie et poétique des langues romanes»; en ellas sí puede apreciarse una sólida base de teorización, ya que se estudia la poesía en general como un signo comunicativo y se discuten las teorías de J. Kristeva sobre el lenguaje poético. Es posible que el hecho de que estos dos estudios se separen del conjunto de las *Actas* sea indicio de que, en ningún momento, se haya querido seguir ningún recorrido ya trazado. Este empeño resulta loable, pese a su ambigüedad.

Por su parte, el concepto de Retórica tampoco es ajeno a esta problemática. Hay una comunicación sobre la relación entre lo retórico y lo cómico; en otros casos, se estudian la metáfora y la enumeración; pero esto no debe confundir: no es la retórica tradicional el propósito perseguido, más bien los anteriores trabajos se inscriben en ese movimiento denominado neo-retórica y que, impulsado por Genette, Todorov y el «Groupe μ », actualiza los viejos planteamientos bajo perspectivas teóricas modernas, como es el caso de la Pragmalingüística. De todos modos, nunca debe olvidarse en este tipo de estudios su limitación: los hallazgos formales propuestos corresponden, en ocasiones, a meros disfraces terminológicos sobre aspectos ya fijados por una larga tradición que arranca de Aristóteles.

Asentados estos principios, conviene comentar las aportaciones más singulares contenidas en las treinta y cuatro comunicaciones. No resultará posible reseñarlas todas, pero sí mostrar las características comunes a una serie de análisis y los valores dimanados de ellos. Antes que nada, es necesario seguir un orden.

1. Estudios generales

Bajo este epígrafe, las *Actas* reúnen diez trabajos de muy diferente índole, aunque todos presentan el común denominador de su metodología lingüística.

Por su carácter general, conviene destacar los juicios valorativos que plantea Pierre Demarolle sobre el análisis estilístico (p. 15–25) recordando que la lengua, como sistema, refleja el mundo conceptual de sus hablantes; ello puede extrapolarse al texto escrito, que «a pour fonction de donner accès, par le truchement de la langue, à des ‘réalités’ supposées, présentées par l’auteur selon des optiques qui ne sont pas indifférentes» (p. 24) y que deben recogerse en lo que la Estilística denomina «medios de expresión».

Dos registros específicos del lenguaje son estudiados: 1) el económico, por Martin Stegu, quien valora el uso que en él se realiza de la metáfora (p. 63–74), aduciendo ejemplos periodísticos franceses, italianos, ingleses y españoles; no ofrece conclusiones, pero sí muestra las imágenes más utilizadas, provenientes de representaciones espaciales, de la técnica, del ejército, del deporte, de la meteorología, etc.; y 2) el publicitario, que es incluido por Natalia Català-Torres en el marco de la gramática funcional (p. 119–129), dando cuenta de que muchas desviaciones sobre la norma son debidas a la creación de un componente estético, del que dependerá la comunicabilidad del mensaje.

Sobre géneros dramáticos habló André de Mandach, quien planteó una curiosa evolución de estas formas durante la Edad Media (p. 27–46), partiendo del hecho de que «le texte médiéval est souvent *polyvalent*, car il laisse une grande marge de liberté aux adaptateurs et aux exécutants» (p. 29); para demostrarlo – y ahí radica la originalidad del estudio – A. Mandach busca en las miniaturas medievales lo que él denomina «plans choréographiques et scéniques, ainsi que des illustrations théâtrales», en las que se sugieren al actor gestos y actitudes fisionómicas para la representación. Incluso propone un calendario teatral.

Otra evolución de modelos discursivos la persigue Hans-Wolfgang Schneiders en cuanto a las diferentes teorías de la traducción habidas de los ss. XIII al XIV (p. 153–156); no ofrece resultados, al ser un trabajo en desarrollo.

Cinco comunicaciones se ocupan de analizar la retórica y sus correspondencias formales. «Rhétorique et comique» es el título de la aportación de Alexandre Lorian (p. 47–61), en la que repasa las previsiones de comicidad que contienen las figuras literarias; alguna de ellas destaca, como la ironía, mientras que otras como la enumeración generan contextos cómicos. Wolf-Dieter Stempel se interesa por «La rhétorique de l'interrogation totale en français» (p. 75–85) diferenciando lo que él llama «question rhétorique» y «rhétorique du questionnement»: ambas formas se diferencian por sus mecanismos de entonación que buscan una determinada reacción en el interlocutor. Un examen comparatista sobre proverbios y discursos paremiológicos lo determina Jürgen Schmidt-Radefeldt (p. 87–102), atendiendo a su estructura argumentativa y a la capacidad referencial y contextual de este lenguaje formulario, caracterizado por un especial ritmo fonético, apreciable sintácticamente y que penetra en su estructura semántica, donde pueden denotarse «concepts rhétoriques tels que 'métaphore', 'métonymie', 'hyperbole' ou bien 'personnification d'une chose'...» (p. 93). Madeleine Frederic pretende caracterizar la enumeración homológica y la caótica (p. 103–117) en el sentido de que la primera se basa en «une organisation sémantique et formelle très poussée», mientras que la segunda suele «donner une impression de désordre» (p. 116). El desarrollo de la estrofa interesa a Jean Molino y Joëlle Tamine-Gardes (p. 131–152), que buscan devolver a esta categoría poética su virtualidad lingüística, operativa en el nivel de la creatividad; parten de la consideración de que «la strophe constitue ainsi une unité stratégique dans l'organisation du poème: plus que le vers, c'est la strophe qui est l'unité naturelle de composition, d'organisation et de réception de la poésie» (p. 133); ejemplos medievales, clásicos y de poesía contemporánea son estudiados en este empeño.

2. *Análisis de textos en español y en gallego-portugués*

Siete comunicaciones cubren estos dominios lingüísticos, de los que tres se centran en el período medieval.

Michael Metzeltin continúa sus análisis cidianos, sobre las bases ya fijadas en los *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*; en esta ocasión se ocupa de los valores semánticos contenidos en el texto y que pueden sugerir que el poeta forma un panegírico del s. XIII

(p. 159–172), en el que se nos muestra la integridad de un jefe para su grupo, que es ejemplar y que se preocupa por su familia; se puede criticar a Metzeltin que concede excesiva autoridad a Lacarra con su fechación de 1207, y que sobre ella reposa su última propuesta: «¿no sería el PMC un panegírico de Alfonso VIII, el rey que mejor podría unir a los cristianos y llevarlos a la victoria contra el Islam (como de hecho hizo en 1212)?» (p. 171).

Luiz Fagundes Duarte se acerca al ritmo en las cantigas de amigo (p. 225–236) mostrando que «a poesia medieval galego-portuguesa, porque feita para ser cantada, obedecia a esquemas prosódicos pré-estabelecidos, ou que pelo menos todos os verbos (com excepção do refrão) da mesma composição eram realizações fónicas de um mesmo esquema prosódico» (p. 234).

En este mismo ámbito, el *Cancionero de Ajuda* es objeto de un curioso análisis por María Ana Ramos: la elocuencia de los espacios vacíos o blancos (p. 215–224), que podían destinarse a una decoración no trazada aún, a textos todavía no escritos, a identificaciones de autores o a la música.

Sobre el dominio de la poesía gallega trabajó también M^a Pilar García Negro, centrándose en el s. XIX y en las connotaciones derivadas de la «idea de SONO /vs/ DESPERTAR» (p. 237–248), reflejo de las reivindicaciones socio-políticas del pueblo gallego.

Sobre el s. XX giraron dos intervenciones: Luis Vélez Serrano analizó la figura del «estudiante» en *Tirano Banderas* (p. 173–182), a fin de prefigurar una gramática del personaje, donde el estudiante es un héroe, cuya función es ser «heraldo de los valores libertarios» del texto literario (p. 181); por su parte, Nadine Ly, desde una posición psico-crítica, indagó en el discurso poético de C. Vallejo (p. 183–201), mostrándolo como «une mise en résonance du contenu et des systèmes linguistiques, ces derniers venant parfois pallier l'apparente incohérence du premier» (p. 200).

Sólo una comunicación planteó análisis lingüísticos, la de Stanislaw Widlak sobre «l'homophonisation en espagnol» (p. 203–214), rastreando diferentes choques etimológicos por homonimia, debidos a la identificación de los significados.

3. *Análisis de textos en italiano*

Tres comunicaciones, encabezadas por la de Alberto Limentani sobre «gli intarsi latini nell'Attila di Nicola da Casola» (p. 249–263), estudian las interrelaciones historiográficas y literarias.

Rocco Distilo plantea «una pagina sconosciuta della tradizione scrittoria provenzale: il grafotipo <LH> in Italia» (p. 265–292), una compleja persecución de tal grupo gráfico para demostrar «che l'occorrenza 'italiana' di <lh>, è strettamente legata alla vicenda culturale baltesca e, specificamente, angilbertiana» (p. 279).

Mitja Skubic se ocupa de «la costruzione del periodo nella prosa italiana da Machiavelli a Galileo» (p. 293–307), desde una perspectiva lingüística, con la que verifica que el lenguaje científico del s. XVI madura debido a la extensa exposición y detallada argumentación, aunque sigue conservando la elegancia de las formas nominales del verbo.

4. *Análisis de textos trovadorescos*

De nuevo, en número de tres. Aimo Sakari estudia la «imitation des compas des troubadours par les poètes de l'école sicilienne» (p. 309–319), partiendo de la base de que «l'ancien provençal a constitué la langue internationale de la poésie lyrique» (p. 311), en la que la Escuela Siciliana disfrutó de una independencia considerable, como demuestra la renovación impuesta por el soneto.

Vicent Salvador se fija en los recursos estilísticos y en la pragmática del discurso de la poesía del trovador Guillem de Berguedà (p. 321-330), destacando la función del emisor en la proyección de su imagen poética: «molts poemes comencen amb una referència al jo i la gran majoria d'ells estan estructurats des de la primera persona» (p. 326).

Por último, Arié Serper cataloga léxicamente las formas de «conocimiento» en esta poesía (p. 331-342), comprobando «que *sen* signifique bon sens, jugement; *saber* est une sagesse d'une nature plus élevée où l'érudition pouvait participer; quant à *connaissensa* il s'agit de la faculté de discerner» (p. 340).

5. Anàlisis de textos en francés

De las seis comunicaciones, tres se refieren al período medieval. Maria Pavel elige la obra de Chrétien de Troyes para diferenciar las metataxas y los metasemas en el francés del s. XII; las metataxas se aprecian en Chrétien en «la progression du syntagme, la progression de la phrase et les variations positionnelles et rythmiques des unités syntaxiques» (p. 357), mientras que los metasemas «dévoilent l'historicité du vraisemblable sémantique et du vraisemblable syntaxique» (p. 363).

El análisis formulístico de la *Chanson de Roland* lo centra Nigel Nixon en el campo semántico referido a «caballo» (p. 367-382), aplicado a siete manuscritos; demuestra que el verso decasílabo influye en la elección de términos y que diversas alteraciones del significado se consiguen por medio de los epítetos.

Valeria Bertolucci Pizzorusso indaga sobre el discurso narrativo del *Tristán e Isolda* del s. XII (p. 383-397), desde una perspectiva retórica, indicando que Thomas podía «enucleare dal suo stesso discorso narrativo alcuni dei procedimenti tipici di riscrittura, come la selezione e la riduzione dei materiali disponibili» (p. 394).

Gérard de Nerval y su *Aurélia* son elegidos por Christine Queffelec, a fin de delimitar algo tan intangible como los relatos oníricos y el modo en que, en tal estructura, se combinan el pretérito perfecto y el imperfecto (p. 399-409).

Los títulos de la obra de Stéphane Mallarmé le sugieren a Antonia Constantinescu (p. 411-415) «une double nature», debido a que «lui, il n'est seulement ce syntagme isolé, jetté en dehors du texte vers le lecteur comme une complicité, mais de même l'humble signe soumis à une totalité» (p. 415).

Pierre Achard relaciona lingüística y sociología de la lengua con el propósito de descubrir las conexiones entre la norma y la escritura en francés contemporáneo (p. 417-430); establece que «l'écrit a notamment un rapport imaginaire à la norme, et à l'idéal langagier que prend forme d'un idéal de la langue» (p. 430).

6. Semiología y poética de las lenguas románicas

Éste es el título bajo el que se celebró una mesa redonda, de la que se ofrecen aquí las dos comunicaciones de sus coordinadores.

Jean Molino intenta perfilar un diseño semiológico de la poesía (p. 461-484), partiendo de una concepción de semiología, desde la que se pudiera «fournir un cadre pour la recherche et non proposer une clé ouvrant toutes les serrures, une solution toute faite» (p. 463); de esta manera, J. Molino propone que la poesía es una forma simbólica, por cuanto tiene una existencia material como objeto producido por un creador y recibido por un lector oyente, al que habla del mundo; es, además, una forma simbólica artística y la aplicación de una estructura métrico-rítmica en unas estructuras lingüísticas; esa tensión entre lo rítmico y lo lingüístico se manifiesta en una forma, desveladora de un complejo juego de interacciones.

Elsa Bohórquez analiza, en general, el lenguaje poético; desde los modelos de J. Kristeva, pretende alcanzar la noción de metalenguaje (p. 485-496); interesa una de sus conclusiones: «la sémiotique se définit comme critique analytico-synthétique d'autres sciences et donc du «sens» – éléments et lois que la fondent –, ce qui lui vaut le nom de sémanalyse» (p. 495-496).

Por último, nueve intervenciones en esta mesa redonda han sido recogidas en las p. 499-501; destaco las de B. Spillner para quien «des structures métriques et rythmiques apparaissent aussi dans des textes que ne sont jamais considérés comme étant poétiques» (p. 500) y de M. Metzeltin quien recomienda un análisis textual que reúna «des aspects profonds (sémantique du texte: description, narration, argumentation, contrat) et superficiels (syntaxe du texte) des textes» (p. 500).

En síntesis, tres aspectos conviene destacar del conjunto de estas *Actas*:

1) La falta de precisión terminológica; la dispersión de posturas, que tal hecho comporta, se equilibra por la libertad de análisis con que los textos han sido tratados.

2) Un 40% de tales análisis se refieren al período medieval y, más en concreto, a las diferentes manifestaciones del lenguaje poético. Puede, por ello, plantearse la siguiente hipótesis: ¿encuentran los investigadores, en el simbolismo de la poesía medieval, el terreno más abonado para sus experimentos críticos?, ¿es, así, la crítica un meta-simbolismo?

3) El valor principal de estas treinta y cuatro comunicaciones radica en que todos los modelos propuestos no pierden de vista, en ningún momento, la base lingüística, quizá la única desde la que, con seriedad, pueda accederse al conocimiento del lenguaje literario.

Fernando Gómez Redondo



Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires. Ouvrage dirigé par MAURICE DELCROIX et FERNAND HALLYN, Paris – Gembloux (Duculot) 1987, 391 p.

Voici un ouvrage qui, sous un titre modeste et dans un espace relativement circonscrit, présente les ambitions d'une somme. Conçu et rédigé par un groupe d'universitaires belges, il se donne avant tout comme un outil pédagogique, destiné à l'acquisition de bases que l'enseignant doit ensuite développer et approfondir. Un tel projet, faut-il le dire, n'a rien de très nouveau. Depuis le classique du genre que fut la *Théorie littéraire* de Wellek et Warren (1942), on a vu se multiplier de semblables manuels dans lesquels se conjuguent le souci d'informer et le besoin d'y voir clair.

Ce nouveau panorama de la critique répond à la première de ces exigences par l'ampleur de son programme: les orientations majeures de la critique actuelle y sont toutes mentionnées dans leur diversité et leurs contradictions. L'exposé s'articule en fonction de la double dimension du texte littéraire, considéré d'abord comme objet d'approches descriptives, puis examiné dans ses rapports avec la réalité extérieure. La classification des disciplines qui découle de ce plan n'est peut-être pas à l'abri de tout reproche, mais il faut bien avouer que les lignes de démarcation entre la pure description d'un texte et son herméneutique ne sont pas toujours très franches.

La première partie de l'ouvrage s'ouvre sur une mise en valeur des grandes options théoriques qui ont marqué la recherche de ces dernières décennies: poétique, rhétorique, sémiotique, pragmatique, autant de chapitres fondés sur un appareil conceptuel rigoureux,

auxquels s'ajoute, un peu en retrait, une réflexion plus mouvante sur les rapports entre la littérature et les autres arts. Suit une section un peu hybride, significativement intitulée «Parcours sélectifs», réunissant les domaines bien contrastés pourtant de la stylistique, de la thématique, de l'intertextualité et de la statistique. Une troisième division regroupe enfin les orientations de recherche qui gravitent autour de la notion de genre: aux rubriques largement exploitées de la prosodie et de la narratologie se superpose une introduction aux études beaucoup plus récentes que suscite le «paratexte».

Le second volet n'est pas moins fourni, qui propose d'abord un état présent de tout ce qui, dans la critique littéraire moderne, relève des sciences historiques. Au premier plan figurent nécessairement l'histoire littéraire et son prolongement obligé, le comparatisme. Sont également envisagés dans cette perspective les apports de l'histoire des idées ou des mentalités. L'édition critique enfin apparaît comme à la croisée de toutes ces disciplines dont elle est, non sans quelque paradoxe, à la fois la pourvoyeuse et la bénéficiaire. L'enracinement de l'œuvre littéraire est ensuite considéré dans sa dimension individuelle, avec la psychocritique, et collective, avec la sociocritique. Ce vaste parcours s'achève sous le signe de la lecture, avec notamment une présentation critique des travaux de l'«école de Constance» que reprend, sous un autre angle, un article consacré à la sémiologie de la lecture.

Rendre compte d'une telle richesse exigerait non seulement une grande familiarité avec ces diverses disciplines et leurs représentants les plus autorisés, mais une saisie parfaitement maîtrisée de leurs implications philosophiques. Nul n'étant tenu à l'impossible, notre appréciation se bornera au point de vue expressément pragmatique de l'utilisateur potentiel d'un tel ouvrage. N'est-ce pas dans cette direction que nous invite, du reste, l'avant-propos des éditeurs?

On ne saurait, certes, reprocher à ces derniers le caractère nécessairement touffu d'un volume qu'ils ont pris la précaution d'inscrire sous le signe du provisoire. On conçoit également qu'ils n'aient pu envisager un projet aussi complexe qu'en se fiant à la compétence de spécialistes issus d'horizons divers. Les inévitables recoupements qui en résultent ne sauraient s'assimiler à d'oiseuses redites, puisqu'à chaque fois l'éclairage est modifié. Qu'une œuvre critique puisse être envisagée sous des rubriques distinctes témoigne généralement en sa faveur, et il était sans doute judicieux de ne pas soumettre les collaborateurs de l'ouvrage aux impératifs tâtilons d'une coordination artificielle. En revanche, on aura plus de mal à discerner dans toutes les contributions cette «commune visée pédagogique» à laquelle, si l'on en croit les éditeurs, chacun se serait soumis de bon gré.

Si le destinataire d'un tel ouvrage est un étudiant soucieux d'«étendre [son] horizon» et d'«épargner son temps», n'est-il pas en droit d'attendre de tous ces exposés une clarté qui, dans certains cas, pourrait n'être qu'une forme de bienveillance? Etant donné la multiplicité et la complexité des orientations critiques auxquelles il est désormais confronté, on peut admettre qu'il ait besoin de commencer par le commencement. Il est vrai qu'une matière parfois très ardue ne saurait, sous peine de simplifications abusives, s'accommoder d'un langage rudimentaire. Il est par ailleurs malaisé d'évoquer le champ réservé de la statistique littéraire ou le domaine controversé des théories de la réception avec la netteté qu'autorisent des disciplines classiques comme la prosodie ou la stylistique. Mais n'y avait-il pas dans la difficulté même de certains sujets une interpellation bien précise? Rappeler en marge de telle ou telle tendance les circonstances de son avènement ou les grandes lignes de son évolution, esquisser la physionomie intellectuelle de ses principaux porte-parole, élucider au besoin une terminologie, étaient-ce là des précautions superflues dans un tel contexte? Il ne faudrait certes pas sous-estimer la part des auteurs soucieux d'efficacité pédagogique. On ne peut que louer, à cet égard, la concision toujours éclairante dont fait preuve Fernand

Hallyn en ses nombreuses interventions, les quelques pages pénétrantes dans leur simplicité que consacre Maurice Delcroix à la stylistique, ou encore l'introduction exemplaire à la narratologie que proposent Christian Angelet et Jan Herman. De même appréciera-t-on la talentueuse synthèse de Michel Otten qui, sous le titre de «Sémiologie de la lecture», réussit à mettre en perspective le contenu nettement moins accessible de présentations antérieures. Mais pour ces quelques rédacteurs sensibles aux exigences d'un ouvrage d'initiation, combien réduisent le «rappel des connaissances élémentaires» à des allusions si ténues qu'elles risquent bien de passer inaperçues aux yeux du débutant!

Sans prétendre mettre en cause la valeur intrinsèque d'interventions dont on ne peut par ailleurs que louer le sérieux et l'excellente tenue, il faut bien admettre que la vocation singulière de cet ouvrage est insuffisamment définie. Supposons un destinataire capable d'enregistrer toutes les subtilités de certains chapitres – nous pensons par exemple à l'article «Sémiotique» de Jacques Geninasca –: dans quelle mesure a-t-il encore besoin d'une initiation? Et que peut bien avoir à découvrir ce même lecteur, si avisé et perspicace, dans les mises au point, par ailleurs exemplaires, que Paul Delbouille consacre à la prosodie ou à l'édition critique? Telle nous apparaît la faiblesse majeure d'une entreprise dont il aurait peut-être fallu mieux situer les critères et les objectifs propres. Elle y aurait sans doute gagné en efficacité et en cohérence.

La copieuse bibliographie inscrite en marge de chaque discipline compense en partie cette disparité des points de vue. En soulignant l'essentiel des lectures à entreprendre, elle fait de ce livre le compagnon souvent utile et parfois stimulant d'enquêtes personnelles.

Simone de Reyff



ROMANCE: Generic Transformation from Chrétien de Troyes to Cervantes, eds. KEVIN BROWNLEE and MARINA SCORDILIS BROWNLEE, Hanover & London (University Press of New England) 1985.

Se reúnen en este volumen trece intervenciones leídas en el 2º Coloquio sobre «Medieval and Early Modern Romance Literatures», celebrado en Hannóver en 1982. La importancia de este libro sólo puede ser tenida en cuenta a través de diversos aspectos que merecen destacarse de forma previa:

1) Representa, en sí, una reflexión sobre los modelos formales y los rasgos constitutivos que penetran y transforman la realidad de un género literario tan escurridizo como es el «romance» (tanto lo es que, por ejemplo, en español ni siquiera denomina a los relatos de ficción, en verso o en prosa, como sucede en otras lenguas occidentales).

2) Transciende limitaciones históricas y geográficas; por una parte, este conjunto de estudios supera el ámbito de lo medieval a que, de modo corriente, se ha visto circunscrito el término «romance» y extiende su dominio hasta el s. XVII, momento en el que Cervantes propicia el quiebro y la conversión de sus componentes estructurales, configurando los de la novela; y por otra, supone la ruptura de las divisiones convencionales con que se diseñan las historias de las diversas literaturas nacionales; interesa, por tanto, «to study the question of genre as process by focusing on the romance and its development during the formative centuries of the vernacular literatures of France, Italy and Spain» (p. vii).

3) Conjunta, en sus páginas, un amplio muestrario de corrientes críticas y de opciones metodológicas en torno al problema central de análisis, aunque, y es necesario indicarlo, en todos los casos se evidencia una obsesionante atención hacia la realidad y la realización textuales. ROMANCE, de todos modos, supera esta hipotética heterogeneidad desde una importante «Introduction» (p. 1-22) que, preparada por los editores, destaca las aportaciones más singulares de cada crítico, situando el Coloquio en la encrucijada de los últimos análisis sobre el género literario, en general, y sobre el «romance», en particular. Gracias a esta «Introducción», el volumen se aleja de la simple consideración de actas de un congreso, para convertirse en un completo y unificado estudio sobre la identidad de este molde genérico, que, de entrada, es definido en los presupuestos en que se va a investigar: «Romance is thus conceived as inextricably with a complex, involving, historical situation» (p. i); tres perspectivas, por tanto, que será posible encontrar en cada uno de los trece estudios que figuran a continuación. Importa, también, valorar la base analítica de que se parte: el romance – como cualquier género – carece de existencia categórica estática, es más bien un proceso, cuya vida funcional literaria envuelve una serie de transformaciones, fundidas en diversos componentes históricos, sin los que su realidad sería incomprensible. Se considera, entonces, fundamental para comprender el género en sí la noción de intercambio constante entre el texto y su entorno literario, pasado y presente; ello conlleva la sustitución del concepto de «género» por el de «discurso genérico», que implica su continua «re-motivación» y transformación.

Siete perspectivas seleccionan los editores, a fin de trazar la historia crítica de los significados de género y de romance en los últimos veinticinco años: 1] N. Frye (1957) y la teoría de los cinco modos genéricos; 2] E. D. Hirsch (1967) y el concepto de unidades microtextuales; 3] T. Todorov (1976 y 1978) y el valor de codificación genérica; 4] G. Genette (1979 y 1977) y la distinción entre modos de enunciación y contenido semántico; 5] M. Corti (1978) y la evolución semiótica de los componentes genéricos; 6] M. Bakhtin (años treinta, pero redescubierto en 1981) y la importancia dada a la función sociohistórica del lenguaje; y 7] F. Jameson (1975) y su investigación, desde el «romance», de la más amplia problemática del género literario. Este último autor sirve ya para conectar con el propósito del libro, sobre todo porque se cierra el círculo entre Frye y Jameson, debido a que los dos señalan cómo el romance constituye el núcleo estructural de toda ficción, considerada ésta como un conjunto que ofrece respuestas a la vida del hombre planteada como búsqueda.

Una perspectiva diacrónica va tejiendo los diferentes trabajos aquí reunidos, confiriendo al libro la impronta de historia de la literatura, al tiempo de estudiar el desarrollo y transformación de un género.

En este sentido, Cesare Segre, en «What Bakhtin left unsaid. The Case of the Medieval Romance» (p. 23-46), acomete una tipología histórica de este «corpus» de textos, en términos de la teoría bajtiana. Para ello, retoma la distinción con que Bakhtin diseñó dos líneas estilísticas de la novela europea: a) abstracta/idealizante y b) polifónica en cuanto a su comportamiento social. Segre prefiere insitir en la interacción dinámica entre estructura narrativa y contenido polifónico en la constitución del romance medieval, subrayando las manifestaciones lingüísticas y las relaciones establecidas entre el escritor y la materia temática. De esta manera, su modelo resulta complementario del de Bakhtin por los siguientes aspectos: 1) el análisis discursivo, 2) la sintaxis narrativa, 3) el perspectivismo, 4) el concepto de lector inscrito y 5) la interacción textual. No desaprovecha Segre la noción de *cronotopo* y la aplica a los ss. XII y XIII, constituyéndola en «estructura profunda» de un modelo particular de romance.

También a Stephen G. Nichols le interesa la teoría poética del crítico soviético; en «Amorous Imitation. Bakhtin, Augustine, and *Le Roman d'Enéas*» (p. 47-73), propone la

«multiplicidad de voces» como rasgo genérico del romance medieval, opuesto así a los más tempranos géneros narrativos de carácter «monológico» (en latín o en las lenguas vernáculas). Tal cambio lo sitúa Nichols en el *Roman d'Enéas* (1160), que funde la materia de la Antigüedad, con la épica y el nuevo modelo del romance cortés. El carácter monológico, procedente del paradigma agustiniano, se supera, pierde su transcendencia e incorpora nuevas dimensiones de ironía con rasgos textuales que se acoplan al nuevo contenido.

Douglas Kelly, en «Romance and the Vanity of Chrétien de Troyes» (p. 74–90), se interroga sobre el modo en que el romance transporta unidades de contenido y sobre qué clase de significado resulta privilegiado. Kelly analiza la relación entre los aspectos formales y semánticos del romance, entre lo maravilloso narrativo y lo que tal concepto representa: su *san*, muy cercano a la vanidad, ya que Chrétien idealiza un mundo diferente al del cristianismo, surgido de la suma de *chevalerie* y *clergie*, en donde el amor secular resulta privilegiado. La audiencia a quien se dirige la obra es la causante de tales modificaciones.

Nancy Freeman-Regalado, en «La Chevalerie Celestiel. Spiritual Transformations of Secular Romance in *La Queste del Saint Graal*» (p. 91–113), estudia el fenómeno de la transformación genérica como una parte inherente del romance. En la *Queste* se combinan e interactúan dos diferentes modos discursivos y genéricos: lo narrativo artúrico y el comentario religioso temático. De este «horizonte de espera» surgen dos modos de espiritualización: a) *fabula*: comentarios cuya forma y contenido difieren radicalmente de la primera línea de la historia; este discurso alegórico de la *Queste* se dirige no a sus lectores, sino a sus caracteres; y b) *figura*: analogías entre narraciones yuxtapuestas, de donde se derivan comentarios temáticos. Tanto *figura* como *fabula* sirven para representar un mundo ficticio de revelación espiritual.

Kevin Brownlee, en «Jean de Meun and the Limits of Romance. Genius as Rewriter of Guillaume de Lorris» (p. 114–134), muestra cómo el *Roman de la Rose* resulta el otro extremo de estas transformaciones: la cortesía desplaza a la caballería apoyándose en la lírica amorosa. Jean de Meun tematiza y prosigue estos cambios. Para K. Brownlee, constituyen los dos centros de estas transformaciones el discurso del Amor y el del Genius: «Genius's rewriting of Guillaume de Lorris is the most explicit exemplification of this dialectical production of meaning situated in – indeed, synonymous with – the reading process» (p. 130); quizá, ello es lo que justifique la nueva orientación genérica con que J. de Meun caracteriza al conjunto.

Karl D. Uitti, en «Renewal and Undermining of Old French Romance. *Jehan de Saintré*» (p. 135–154), se centra en esta obra de Antoine de la Sale (escrita en 1456) a fin de examinar nuevas maneras de la composición del romance durante los ss. XIV y XV. Las modificaciones de la estructura narrativa surgen del uso y «disjunción» de los códigos caballerescos. Este artículo de Uitti principia los trabajos dedicados, en este volumen, a las transformaciones que sufre el género.

Lo mismo sucede en la investigación que Edward Morris propone acerca de «Rabelais, Romances, Reading, Righting Names» (p. 155–177), demostrando que Rabelais utiliza la tradición del romance como un importante «subtexto genérico» con el que experimenta continuamente. Su análisis se centra en el cap. 16 (ed. 1532), que contiene diferentes series de signos y códigos con los que se deforma y se parodia, con los que se re-presenta y se re-motiva la escritura «normativa» del romance.

David Quint, en «The Boat of Romance and Renaissance Epic» (p. 178–202), prosigue con el estudio de la transformación genérica, centrándose en el *Rinaldo* (1562) y la *Gerusalemme liberata* (1575) de Tasso y en el *Orlando innamorato* de Boiardo (1495). Se evidencia, así, el cambio radical efectuado por Tasso al intentar convertir un romance en un poema épico, mediante el tratamiento argumental de los viajes del descubrimiento. Este crítico

indica ya el modo en que el romance modifica sus componentes estructurales, al adaptarlos hacia la incipiente clase social de la burguesía.

Es el público lector el que ocupa también a Harry Sieber en «The Romance of Chivalry in Spain. From Rodríguez de Montalvo to Cervantes» (p. 203–219), quien bucea en las causas del declive de los libros de caballerías; habría que situarlas – indica – no tanto en la abdicación de Carlos V (1555) o en el desastre de la Armada Invencible (1588), sino más bien en otras causas como la de la expansión demográfica, la urbanización acelerada, el cambio en los modelos de emigración y, sobre todo, en la carencia de una nueva meta que descubrir y que conquistar después de 1550. Era lógico que la novela picaresca acabara sustituyendo al grupo genérico agonizante y que esta «ficción de la inmediatez» diera lugar al *Quijote*.

Marina Scordilis Brownlee, en «Cervantes as Reader of Ariosto» (p. 220–237), se ocupa de la re-motivación programática que Cervantes realiza del *Orlando Furioso* de Ariosto, situándola en la polémica que surgió con el neo-aristotelismo y la creación de dos grupos: los Antiguos, que rechazaron el romance, y los Modernos, que vieron en él un género con todas sus categorías. Se ilumina así el capítulo 42 de la I Parte del *Quijote*, donde se narra el debate sobre la validez de los libros de caballerías, en los que el canónigo representa ser un Moderno, en el que se incluye la asunción del propio Cervantes a la teoría neo-aristotélica.

Sobre Cervantes, Ruth S. El Saffar plantea «The Truth of the Matter. The Place of Romance in the Works of Cervantes» (p. 238–252) en donde analiza la función del *eros* en el contexto de la transformación genérica del romance: desde los libros de pastores hasta las parodias del mismo romance construidas por Cervantes. La principal preocupación de El Saffar se centra en averiguar los motivos por los que Cervantes pudo escribir el *Persiles* tras haber escrito el *Quijote*. La explicación ofrecida muestra el intento del autor por reconciliar fantasía y realidad.

También el *eros* interesa a Louise K. Horowitz en «Where Have all the ‘Old Knights’ Gone? *L’Astrée*» (p. 253–264) ya que propone ese motivo como clave de la obra de Honoré d’Urfé, centrándose en la técnica del disfraz como un rasgo constante de la composición.

El libro se cierra con una reflexión de Ralph Cohen sobre «The problems of Generic Transformation» (p. 265–280), quien incide en la ambigua naturaleza de este género y la demuestra con el *Joseph Andrews* de Fielding y con «The Ballad of George Bornwell», donde se pasa del poema a la prosa, y del drama a la novela.

Por encima de estas valoraciones, la importancia de *ROMANCE* estriba fundamentalmente en esa unidad entre el análisis textual y la visión crítica, que ofrece un amplio mosaico de perspectivas por las que se tejen y destejen los finos hilos de la historia de un género – el romance – que aún vive en múltiples formas y variantes.

Fernando Gómez Redondo



HORST GECKELER, DIETER KATTENBUSCH, *Einführung in die italienische Sprachwissenschaft*, Tübingen (Niemeyer) 1987, IX + 163 p. (*Romanistische Arbeitshefte* 28).

«Es gibt unseres Wissens keine Einführung in die italienische Sprachwissenschaft und somit auch keinen Text, den man im akademischen Unterricht einem einführenden Proseminar dieser Thematik zugrunde legen könnte» (p.VII): questa affermazione, con la quale si apre la prefazione degli autori, coglie puntualmente la finalità del volume e identifica il

pubblico al quale esso è diretto. La *Einführung* di Geckeler e Kattenbusch vuole infatti fornire uno strumento di base per corsi introduttivi alla linguistica italiana (l'accento è, in questo caso, ovviamente posto in misura maggiore su *italiana* che non su *linguistica*, intesa nel senso di 'linguistica generale') e offre quindi una panoramica, 'essenziale' in modo assai brillante, delle problematiche fondamentali a cui si deve accostare uno studente principiante. Per parecchi versi questo lavoro viene perciò ad occupare in parte il posto che era riempito dal classico e più ampio manuale di Tagliavini (1972⁶), estraendone gli argomenti e le trattazioni più specificamente peculiari dell'italiano, e presentandosi come una sintesi che raccoglie dalla lettura tagliaviniana quanto è di più immediato interesse per l'italianista (con ovvi numerosi aggiornamenti, anche se gli autori anticipano nella prefazione: «der Band ist vielmehr relativ traditionell ausgerichtet», p.VII).

Il libro è suddiviso in tre parti intitolate rispettivamente *Realia zur italienischen Sprache*, *Synchronie und Diachronie der italienischen Sprache* e *Etappen der italienischen Sprachgeschichte*. Nella prima parte si affrontano le problematiche dell'italiano come lingua romanza, della situazione linguistica dell'Italia (e quindi delle presenze alloglotte e delle lingue di minoranze) e della diffusione dell'italiano anche fuori d'Italia (l'elenco delle zone in cui si parla italiano prende opportunamente in considerazione anche la diffusione della lingua nelle grandi zone industriali d'Europa, come conseguenza della forte presenza di quelli che con un eufemismo germanofono vengono definiti *Gastarbeiter*). Per finire, una parte importante in questa sezione si occupa della frammentazione dialettale, caratterizzando sinteticamente i tratti peculiari dei diversi gruppi dialettali italiani.

La seconda parte si occupa dei livelli d'analisi della lingua italiana e si serve di esempi specifici per introdurre terminologia di base della linguistica: si tratta infatti di una rapida descrizione delle peculiarità strutturali dell'italiano. Dopo una concisa introduzione sui concetti di sincronia e diacronia, si passa alla fonetica e fonologia. A questo proposito sembrano necessarie un paio di osservazioni. Ad esempio a p.61 si trova il seguente passaggio: «Von den Affrikaten kann nur /dʒ/ als selbständiges Phonem gewertet werden, da bei [ts], [dz] und [tʃ] jeweils beide Bestandteile als Phoneme vorkommen; [ʒ] tritt jedoch nur in Verbindung mit [d] auf.» Un'affermazione del genere, inserita in un testo che ha appena introdotto il concetto di fonema, rischia di confondere notevolmente le idee dei lettori, oltre al fatto che contrasta fortemente sia con la visione delle affricate diffusa nella linguistica italiana (si veda ad es. Mioni 1983, o, più esplicito, Mioni 1973, p.49; Lepschy 1978; anche Lichem 1969, che, a quanto mi sembra di capire, costituisce il riferimento principale in questo paragrafo, attribuisce statuto fonematico a [tʃ], cfr. § 60) sia con il concetto stesso di fonema (sarebbe perlomeno stato opportuno segnalare le opinioni differenti). Nella trattazione di Kattenbusch, una delle conseguenze di questo problema è che il sistema fonematico dell'italiano viene ridotto di tre fonemi, e, dato che l'autore considera [j] e [w] allofoni di /i/ e /u/, si arriva al numero 'record', verso il basso (almeno secondo la panoramica delle opinioni in proposito data da Muljačić 1969, v. anche Lichem 1969, § 64), di 25 fonemi.

Un passaggio che sembra da risistemare riguarda l'accento che viene fatto al raddoppiamento sintattico: «Eine Erscheinung des heutigen Italienischen, die in der historischen Entwicklung der Sprache begründet ist, muß jedoch noch erwähnt werden: die syntaktische Verdoppelung (...). Es handelt sich dabei um ein Assimilationsphänomen, wobei der Auslautkonsonant eines proklitischen Wortes (sehr häufig einer Präposition) mit dem Anlautkonsonant des folgenden Wortes zu einer Geminata verschmilzt» (p.65). In questo caso la formulazione è potenzialmente ambigua (soprattutto se pensiamo al pubblico al quale il libro si rivolge) e può suggerire l'interpretazione che tutti i fenomeni di raddoppiamento sintattico abbiano esclusivamente una ragione diacronica del tipo qui presentato.

Viene quindi tralasciata tutta la problematica del raddoppiamento legato direttamente a problemi di lunghezza vocalica o di struttura della sillaba (che attualmente costituisce uno dei punti maggiori di interesse delle strutture dell'italiano per la fonologia generale; si veda ad esempio Vogel 1982).

Alla fonologia segue la morfosintassi, seguita a sua volta da due paragrafi dedicati alla formazione delle parole e ai concetti fondamentali della lessicologia e lessicografia (le cui trattazioni vengono suddivise in una sezione sincronica ed una diacronica). Questa seconda parte è quella che in genere risente maggiormente delle soggettività degli autori, e, in questo specifico caso, di Geckeler. Mentre nella trattazione della morfologia ci si serve didatticamente ad esempio della polimorfia dell'articolo determinativo per chiarire termini specialistici, alla sintassi dell'italiano vengono dedicate due scarse pagine, seguite invece da una esemplificazione relativamente copiosa della morfologia lessicale italiana: forse era sufficiente il rinvio a Dardano (1978), secondo la strategia adottata regolarmente in altri punti del testo, visto oltretutto che gli esempi sono ripresi da questa fonte.

La terza ed ultima parte si occupa, con le doti di agilità e essenzialità che contraddistinguono positivamente il volume, della storia della lingua e prende l'avvio dal concetto di 'latino volgare', trattato nelle sue classiche problematiche di definizione dell'oggetto, sua importanza per lo sviluppo delle lingue romanze, problemi di delimitazione temporale e di unitarietà, per finire con una panoramica delle fonti a disposizione dello studioso. Seguono una trattazione delle relazioni di substrato, superstrato e adstrato, ed una panoramica dei 'più antichi testi italiani', della letteratura delle origini e del suo ruolo. Com'è doveroso, un paragrafo illustra le varie fasi delle questioni della lingua.

È strano che in nessun punto di questo capitolo venga citato o indicato Durante (1981), tanto più che gli autori dichiarano di intendere *Sprachgeschichte* primariamente come «'externe Geschichte' der italienischen Sprache». Mi sembra che sia il taglio, sia l'originalità e l'interesse di parecchi passi del libro di Durante avrebbero giustificato almeno un riferimento (a vantaggio dello studente principiante). Del resto, anche altrove nel volume si nota la mancata considerazione (o almeno citazione) di lavori (per lo più recenti o molto recenti) importanti per questo o quel tema.

Quest'ultima parte si conclude con un accenno a problemi di sociolinguistica italiana, che risente un po' della superficialità con cui la materia, per ragioni di spazio, viene trattata.

L'organizzazione tripartita dei paragrafi (che sono suddivisi in una parte espositiva, una di informazione bibliografica, ed una in cui vengono proposti esercizi e suggerimenti per ulteriori approfondimenti) è indubbiamente indovinata, anche se spesso gli 'esercizi' sono utilizzati più per rinviare a problemi della linguistica che non possono essere trattati nel volume, che non come strumento di esercitazione da parte dei lettori.

Il giudizio complessivo sull'opera di Geckeler e Kattenbusch è in ogni caso ampiamente positivo; c'è da augurarsi che possa incontrare largo successo in un settore, l'insegnamento dei fondamenti della linguistica italiana a non italofoni, in cui la produzione editoriale è piuttosto scarsa.

Bruno Moretti

Indicazioni bibliografiche

- MAURIZIO DARDANO, *La formazione delle parole nell'italiano di oggi*, Roma (Bulzoni) 1978.
 MARCELLO DURANTE, *Dal latino all'italiano moderno*, Bologna (Zanichelli) 1981.
 GIULIO C. LEPSCHY, *Note sulla fonematica italiana*, in *Saggi di linguistica italiana*, Bologna (il Mulino) 1978, p. 63-75.

- KLAUS LICHEM, *Phonetik und Phonologie des heutigen Italienisch*, München (Hueber) 1969.
 ALBERTO M. MIONI, *Fonematica contrastiva*, Bologna (Pàtron) 1973.
 ALBERTO M. MIONI, «Fonologia», in L. CROATTO (ed.), *Trattato di fonetria e logopedia*. Vol. II. *Aspetti linguistici della comunicazione*, Padova (La Garangola) 1983, p. 51-87.
 ŽARKO MULJAČIĆ, *Fonologia generale e fonologia della lingua italiana*, Bologna (il Mulino) 1969.
 CARLO TAGLIAVINI, *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna (Pàtron) 1972⁶.
 IRENE VOGEL, *La sillaba come unità fonologica*, Bologna (Zanichelli) 1982.



Italienische Studien, Jahreszeitschrift, 9 (1986).

Il nono volume della rivista viennese contiene undici saggi su varie tematiche letterarie, storiche e linguistiche, un necrologio in memoria del romanista Manfred Bambeck, particolarmente noto per i suoi contributi danteschi, e il consueto mazzo di recensioni (fra cui una postuma di G. Rohlfs alla monografia di J. Gioscio sul dialetto lucano di Calvello). Di temi linguistici si occupano: M. Herrmann, «Zwischen Grammatikfehler und Fehlergrammatik. Bemerkungen zu Leo Spitzers *Italienischen Kriegsgefangenenbriefen*» (p. 119-131), che tratta di un argomento ormai molto percorso ignorando bellamente tutto ciò che sull'italiano popolare si è scritto dopo il 1979; K. Ille, «Metafore nel linguaggio del fascismo e del nazismo» (p. 133-140) e K. Bochmann, «Aspetti di una ricerca comparativa sul linguaggio dei fascismi» (p. 141-145), che apportano nuovi contributi all'indagine sulle manifestazioni linguistiche delle ideologie totalitarie; e G. Ernst, «Il viaggio viennese del professore. *Il viaggio professorale a Vienna» (p. 147-166), che propone un'interessante analisi del comportamento sintattico e semantico degli aggettivi di relazione in italiano (la cui potenziale plurivocità di valori può spesso creare problemi di decodificazione).

Gaetano Berruto



LUCIO MELAZZO (a cura di), *Calendario siciliano. Il testo del codice messinese greco 107*, Milano (Le Edizioni Universitarie Jaca) 1984, 80 p.

L'autore presenta l'edizione di un interessante documento linguistico, un *calendarium sici-liensi vel potius calabriensi dialecto, litteris vero graecis, scriptum* contenuto in un codice messinese risalente al XV secolo. Il testo è corredato da una traslitterazione in alfabeto latino, un'introduzione critica, un puntuale commento linguistico, e indici dei santi e delle feste religiose nella doppia grafia. L'autore propende, con argomentazione abbondante e perlopiù molto convincente, per una decisa attribuzione siciliana della lingua del calendario, che, secondo Melazzo, è peraltro congruente con l'effettiva provenienza del codice, «scritto nell'officina scrittoria del SS. Salvatore di Messina» (p. 16).

Gaetano Berruto



FRANCO FANCIULLO, *Dialetto e cultura materiale alle Isole Eolie*, Palermo 1983, (Supplementi al Bollettino del Centro di Studi filologici e linguistici siciliani, 6).

Fanciullo prende lo spunto dalla necessità di verificare e di attualizzare il materiale linguistico raccolto nel 1930 da Coray¹, ricerca ora uscita in italiano presso il Centro di Studi filologici e linguistici siciliani. Egli non si limita a preziose integrazioni storiche e linguistiche su aspetti sfuggiti o fraintesi dal Coray, ma si apre anche a livello metodologico e teorico: tematizza il divario diacronico di 50 anni dalla ricerca corayana segnalando gli sviluppi moderni della parlata dovuti alla modernizzazione e al declino della cultura agricola. Nella struttura globale del libro segue la falsariga del lavoro del Coray distanziandosi per altro sistematicamente dal metodo di *Wörter und Sachen* cui quello era troppo rigidamente debitore. Sono per esempio interessanti le considerazioni sul fenomeno della polifonia trascurata in passato: la preoccupazione di dare a ciascuna *Sache* il proprio *Wort* specifico e univoco aveva portato certi studiosi a tecnicizzare eccessivamente termini dotati d'un maggior margine d'oscillazione semantica. La polifonia non è in ogni caso segno di ambiguità di una terminologia in decadenza bensì appare spesso proprio nei settori cardini della vita quotidiana: così non sorprende trovare nelle Isole Eolie un grande numero di denominazioni sinonimiche (o quasi) per le nozioni fondamentali della viticoltura².

Fanciullo intergra nella ricerca anche considerazioni socioeconomiche ed ecologiche quali ad esempio l'invasione fillosserica abbattutasi sulle Isole nell'ultimo ventennio del secolo scorso (ignorata da Coray), che oltre a dare un duro colpo alla viticoltura quale maggior fonte di guadagno, determinò molti uomini a emigrare in America e Australia lasciando le Isole semideserte (nel 1881 vi sono 22 840 persone, nel 1961 soltanto 12 786). L'epidemia doveva incidere anche sulla tecnica (e sulla terminologia) della viticoltura. Per sconfiggere l'infezione d'ora in poi si dovrà ricorrere all'innesto su viti americane, resistenti all'afide: nasce la distinzione tra «tralcio fruttifero» e «tralcio non fruttifero, da innesto». Per il resto la viticoltura è rimasta quasi immutata dal tempo del Coray: si opera tuttavia con nuovi prodotti che hanno anche importanti ripercussioni sul lessico di tradizione: l'introduzione del concime chimico (*concime* di contro a *letame*) ha fatto perdere importanza alle erbe usate un tempo come sovescio, erbe di cui va perdendosi anche il nome locale.

Considerevole l'ampliamento etnografico e terminologico svolto da Fanciullo quanto alla lavorazione delle olive. Di particolare interesse il confronto del metodo di estrazione dell'olio oggi facilitato da innovazioni tecniche, fatto che ha tutta una serie di riflessi terminologici³.

¹ HANS CORAY, «Bodenbestellung, ländliche Geräte, Ölbereitung, Weinbau und Fischerei auf den liparischen Inseln», *Volkstum und Kultur der Romanen* 3 (1930), 149–231, 305–391.

² Particolarmente ricca la denominazione del tralcio a cui corrisponde solo parzialmente una differenziazione semantica; mentre a S. Marina di Salina *máttulu* e *taruri* sembrano interscambiabili, a Quattropani-Lipari *i taruna* (pl.) sono più propriamente «i tralci quando sono ancora piccoli e verdi».

³ Ci sembra di notare qui uno spostamento semantico nella designazione della pressatura: con il perfezionamento della tecnica di stratificazione della *pasta* si passa dall'indicazione dell'atto di spremere a quella dell'atto di «avvolgere, mettere insieme» diventato più importante per il procedimento. La pressatura – con stratificazione della pasta d'olive frantumate, mediante fiscoli di corda o nailon (*spuort'*) e col disco di ferro (*disku*) – è designata con il verbo *ntruccari*, in riferimento al vecchio torchio era *šrinčiri* (Malfa-Salina, Filicudi). Mentre *srinciri* «stringere le olive macinate» si accosta al sic. *strincituri* «strumento che stringe per forza di vite, per uso di spremere», al toscano *strettoio* «torchio del trappeto», per *ntruccari* non vi è parallelo siciliano a parte il traslato «*ntrucchiari*» con rimando a «*nfrinzari*» raffazzonare alla peggio, confondere più cose insieme, operare alla rinfusa, vicino a irp. *ndroččà* «avvolgere il fieno in fasci» (*ID* 5 [1929], 124) e con *nturchienà* «ridurre il fieno a treccie» (G. ROHLFS, *Nuovo Dizionario della Calabria*, Ravenna 1977, p. 481).

Quanto agli attrezzi per la lavorazione della terra Fanciullo può appoggiare i suoi sondaggi su una più cospicua documentazione linguistica e tecnica fornitagli da Coray. Rivelatrici della mentalità popolare quelle espressioni tecniche che passano nel linguaggio comune quali locuzioni fisse la cui espressività si fonda sulla pratica e le fatiche della vita quotidiana: *te met-u iuv^an kyodđ-a tti* letteralmente «ti metto il giogo sul collo, a te», cioè «ti raddrizzo ben bene, ti sistemo per bene io», oppure *v-ā ppunč-ī vūoi* letteralmente «va a stimolare i buoi» nel senso di «mandare al diavolo» una persona, riferito alla fatica del *vuiaru* che ara con i buoi. Peccato che l'autore si limiti a questi pochi esempi: un approfondimento della fraseologia tradizionale ci avrebbe reso più viva e vera la descrizione della cultura contadina. Peccato anche che egli citi un unico caso in cui la tecnica di lavoro incide sulla toponomastica, quello di *Aria Morta* (Quattropiani-Lipari) derivato da un'aia costruita sotto un monte che d'estate la riparava dall'unico vento importante: il vento svolgeva un ruolo funzionale nel sistema di trebbiatura tradizionale; per liberare il grano dalle ultime impurità dopo la battitura, lo si ventilava con la *pala* di legno e infine lo si stacciava con crivelli di cuoio.

Importanti le rettifiche di Fanciullo quanto alla terminologia peschereccia. Secondo Coray, alle Isole Eolie, la pesca sarebbe stata esercitata soltanto come attività secondaria da contadini e perciò non vi si sarebbe potuta costituire una lingua speciale. A parte il fatto che il regresso della viticoltura e dell'agricoltura ha indotto oggi non pochi giovani eoliani a dedicarsi a tempo pieno alla pesca, Coray non aveva sondato adeguatamente la realtà delle Eolie. Così gli sfuggì la presenza di due nuclei distinti e compatti di pescatori a Lipari città; l'uno costituito da gente eoliana a Marina Lunga, l'altro da gente della costa catanese a Marina Corta. Il «bidialettalismo» della città è evidente anche nelle designazioni dei pesci che a Marina Corta s'accordano piuttosto con quelle di Acitrezza. Fanciullo non può purtroppo diffondersi su questa compresenza di due comunità culturali e linguistiche che mantengono tuttora una certa autonomia. Più rilevanti le sue osservazioni sui riflessi nella terminologia peschereccia e agricola là dove – come aveva osservato il Coray – la pesca era praticata in concomitanza con l'agricoltura. Benché oggi per molti pescatori il lavoro dei campi sia sostituito da un impiego nel turismo, sono tuttora attestabili nella parlata notevoli interferenze tra la terminologia peschereccia e agricola. Le due lingue funzionali presentano interessanti trasferimenti reciproci già saltuariamente registrati da Coray, p. es. *a fraváddya* «vagliatura del grano» ma anche (a Salina) «pesce minuto»; oppure *u paráñulu* «carrucola del torchio per le olive» e anche «carrucola per tirare a terra barche piuttosto piccole». Fanciullo distingue tra trasferimenti dal registro agricolo (LC) al registro peschereccio (LP) e viceversa.

Nella prima categoria LP > LC abbiamo p. es. *assaipari* (it. *salpare*) che a Lipari significa anche «sollevare la trave del palmento» così come *kalari* «abbassare la trave del palmento». Poi *bbuzzieddu* «bozzello»; (Lipari e Salina), ma anche «carrucola per sollevare la trave del palmento»; *kúrrulu* «puleggia, carrucola» a Lipari e a Salina; a Malfa-Salina invece *i kúrrule* sono specificamente le carrucole del paranco che tira le barche a terra, ma designano pure la «carrucola per sollevare la pietra del palmento».

Le interferenze LC > LP appaiono assai meno sistematiche: *mpaiári* «aggiogare i buoi» passa nel sintagma *kalári a rizza a m'paiári a rrema* «calare la rete controcorrente»; *spitidd^u* (diminutivo di *spitu*) strumento lungo e sottile in cui s'infilza la carne per essere arrostita designa a S. Marina di Salina anche «l'asticcioia di canna sulla quale si conficca l'esca da collocare poi nella nassa»; *kaccuófula* a Lipari e a Salina è il «carciofo», ma è anche «la parte più larga della totanara» appunto perché simile a un carciofo.

Nella categoria LP > LC vi è il trasferimento di termini strettamente tecnici, mentre le interferenze LC > LP si pongono sul piano di un più generale processo metasemico che coinvolge termini dall'area contestuale più ampia. Fanciullo (p. 184) da una parte concorda

con Cortelazzo⁴ nel vedere nel trasferimento LC > LP l'effetto dello statuto sussidiario della pesca rispetto all'agricoltura, d'altra parte aggiunge che almeno nei casi da lui citati vi è una parziale neutralizzazione di due lingue funzionali compresenti nello stesso parlante o in gruppi di parlanti geograficamente contigui.

Condotti con rigore e sistematicità i capitoli dedicati alle diverse speci di pesci commestibili; in essi (come in tutti gli altri) l'autore completa le spiegazioni con brani trascritti dalle numerose interviste fatte sul posto, brani che oltre a chiarire processi di lavoro e usi linguistici conferiscono ai membri delle comunità studiate un ruolo attivo nella ricerca. Nel lavoro di Fanciullo al rigore scientifico si accosta l'impegno morale, la sensibilità per una cultura ormai scomparsa di cui è per altro necessario mantenere il ricordo non soltanto a scopo archeologico bensì come testimonianza di una realtà le cui tracce sono tuttora leggibili anche nella cultura del consumo e del turismo.

Nicoletta De Carli



RAINER BIGALKE, *Mille sentenze e detti lucani*, Heidelberg (Carl Winter) 1986, 450 p.

Nella coscienza subalterna lucana il re è colui che ti toglie quanto Dio ti ha dato: *quille che Die te daie, u re te leve*. Un guizzo di ribellione in un repertorio paremiologico abbastanza piatto in genere, anche se ci sono interessanti eccezioni. Al detto sul re si accosta, sintomatica, anche quest'altra massima, quella che recita: *a fatighe du re, cchiu picche fазze, chiu meglie ié*, la fatica per il re, meno ne faccio, meglio è, riferimento al lavoro che si doveva fare a vantaggio della comunità e dello stato. Come si vede, gli elementi per un discorso sugli atteggiamenti mentali verso le istituzioni, la gente, la società non mancherebbero in questa raccolta, se non che in omaggio all'ordine alfabetico (ma quello alfabetico è poi un ordine o è solo un accostamento?) i materiali vengono separati, staccati: così quelli sul re sono uno al num. 746 e l'altro al num. 376! Per di più *re* non figura neppure in quel troppo scarso indice che avrebbe potuto costituire, in situazione di corner, un ultimo espediente per recuperare ciò che è stato smembrato.

Questa, presentata da R. Bigalke, è una raccolta utile e anche fatta con impegno, ma non è troppo sicura quanto all'impostazione. Già si è detto di certa impressione di *démodé*, del riproporre la casualità affidata all'elemento esterno dall'iniziale alfabetica, una sentenza, un detto dopo l'altro. Certa debolezza traspare poi anche dalla smilza introduzione (p. 35-48), cui si aggiungono 25 pagine (p. 11-34) occupate da una utile bibliografia, che per altro non sembra essere stata sfruttata ed assimilata a fondo, almeno come dato di metodo e spirito con cui affrontare la ricerca.

Certi dati non vengono sviluppati. Un esempio. Alla vista di una cosa straordinaria, si esclama: *quanne mai i zenghere a mmet*, quando mai si sono visti gli zingari a mietere! Affiora un tassello di quella profonda inimicizia tra contadini stanziali e dediti all'agricoltura e gli zingari vaganti. Ma il discorso in proposito non viene sviluppato. Si rileva poi la crudezza di certi detti come quello che «si zappa zappa e affiora solo creta» (num. 997). Gli scongiuri avrebbero richiesto un discorso assai ampio, appoggiandosi al motivo della *historiola* narra-

⁴ «... l'uomo di mare italiano [...] era contemporaneamente uomo dei campi e da lì traeva esperienza e ispirazione per foggare i termini che gli mancavano e che la ripresa attività marinara gli imponeva di trovare, anche se sussidiaria rispetto alla coltivazione della terra» (M. CORTELAZZO, «I termini ereditati e la componente terrestre nel lessico nautico italiano», *BALM* 8-9 (1966-67), 76.

tiva di tipo religioso e con riferimento al lavoro di De Martino. E invece sono quasi solo elencati. Siccome l'indice non li ricorda, segnaliamo noi che si trovano ai num. 47, 173, 430. Sul tema dei vicini v. infine i num. 422, 831, 856. Il blasone popolare (num. 428, 128, 869 ecc.) è sì manifestazione locale (p. 43), ma solo nella forma, nella variante esterna. Per il resto risponde ad un «vizio» o forse ad una necessità identitaria (ci si costruisce sempre contro gli altri, contro i vicini) accertabile su tutta l'Europa.

La raccolta è a momenti inficiata da certe ingenuità sia nel commento sia nell'impostazione (p. 45, 84, 135, 166, 333). Lo smembramento alfabetico comporta anche certi inganni e isolazioni fuorvianti. L'enigmatica formula del num. 451 si sarebbe illuminata, a parer nostro, se fosse stata messa vicina al num. 671 (che è la sentenza dell'egoista): la 451 è l'alterazione del 671. L'episodio di papa Gregorio che modifica il calendario (p. 45) non è certo adducibile in merito al tema sulla «verità» in sentenze e detti.

Questo repertorio è insomma un segno di quanto in Italia resti ancora da fare nel campo delle locuzioni e del discorso ripetuto, il cui studio richiede di essere finalmente intrapreso.

Ottavio Lurati



EMILIO AZARETTI, «Storia dei nomi *Balma/*Alma», *Rivista Ingauna e Intemelia*, Nuova Serie 39 (1984), 67-82.

Questo studio merita una breve segnalazione nella nostra rivista svizzera di filologia romanza, perchè riprende un argomento già ampiamente trattato da autori svizzeri¹ e discusso anche nella stessa *VRom.*². Nascosto in una rivista di carattere regionale rischia infatti di passare inosservato dalla maggior parte dei linguisti interessati.

L'autore segue la falsa riga tracciata da Scheuermeier nella sua tesi di laurea ormai oltre 60 anni fa³, integrandola e aggiornandola con tutte le informazioni nel frattempo apparse e con una ricca documentazione raccolta personalmente soprattutto nella Liguria occidentale.

Inizia con un attento esame di tutta la documentazione storica raggiungibile, per passare indi alla trattazione dell'evoluzione fonetica che ha portato alle diverse forme riscontrabili. Particolare attenzione è dedicata alla forma *alma* con caduta della labiale iniziale e a (*b*)*arma* con rotacismo preconsonantico.

Dopo un breve accenno alle forme maschili, prende in esame i numerosi derivati formati con suffissi e prefissi e le ancor più frequenti parole composte che sopravvivono come toponimi anche in zone dove il termine *balma* non è più conosciuto come appellativo. Particolarmente ricca è anche in questo capitolo la messe raccolta dall'autore nella sua Liguria.

Altrettanta attenzione è indi dedicata ai significati che il termine può assumere nella sua vasta area di diffusione.

¹ Cf. fra l'altro P. SCHEUERMEIER, *Einige Bezeichnungen für den Begriff Höhle in den romanischen Alpendialekten*. Halle a S. 1920, p. 6-23; J. HUBSCHMID, *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs*, Bern (Francke) 1951, p. 16.

² J. POKORNY, «Zur keltischen Namenkunde und Etymologie», *VRom.* 10 (1948/1949), 226 s.

³ Cf. n. 1.

In un capitolo conclusivo l'autore espone dapprima i motivi che a suo avviso escludono ogni possibilità di attribuire un'origine latina o celtica al tipo *balma*, ed esprime indi la sua convinzione che il termine debba risalire al sostrato dell'antica lingua dei Liguri.

La ricchezza della documentazione e la chiarezza dell'esposizione fa sì che chiunque voglia in avvenire occuparsi della storia di *balma* non potrà fare a meno di consultare l'articolo qui presentato.

Purtroppo non è stata dedicata una sufficiente attenzione alla realizzazione tipografica del testo. Errori di stampa e sviste per se stessi non tali da sminuire il valore della pubblicazione non sono rari. Indichiamo alcuni esempi. A p. 67 l'indicazione bibliografica P. Sch. 6 è da correggere in P. Sch. 9; a p. 68 invece di *la Balma de Arma* si legga *la Balma de l'Arma*, gli *Studi liguri* del Parodi sono in *AGI XVI* anziché XV; a p. 69 nella citazione P. Sch. 11 n. 1 è da togliere n. 1 mentre viceversa a P. Sch. 18 è da aggiungere n. 5; a p. 70 si corregga *Cordevio* in *Gordevio*; i punti 170, 206 del *VDSI* si trovano nel Locarnese e non in Vallemaggia; a p. 71 al nome dell'autore del *Dizionario Tirolese Schöpf* è stata aggiunta erroneamente una -z finale e per il toponimo *Senda del Balmett* non è indicata la località dove è attestato, che è Lostalio. Tanto Lostalio, quanto Soglio non si trovano d'altronde nel *Canton Ticino*, per cui anche questa indicazione è da correggere con *nella Svizzera italiana*; a p. 72 *balmschili* è da correggere in *balmschli*, manca inoltre per questa forma l'indicazione del volume del *Rätisches Namenbuch*, da cui è ricavata (si tratta del secondo); nelle due prime citazioni di Mistral *abanduna* è da correggere in *abandouna*, *baumelo* in *baumello*; per quanto concerne quella nel capitolo 4.5 le forme citate si trovano a p. 250 del primo volume anziché a p. 249. A p. 74 due citazioni del *Rätisches Namenbuch* (manca anche qui l'indicazione del volume 2) sono inesatte; *Grossabalma* non è un nome composto, si tratta in realtà di un sintagma *bi der grossa Balma* e *Wildenmannbalma* è da correggere in *Wildenmannlischbalma*. A p. 78 la grafia corretta dei due dipartimenti francesi citati è *Aveyron* e *Hérault*. Nella n. 28 a p. 79 invece di *MASSIMA si legga *BASSIMA.

Sono infine da correggere alcuni errori di fondo. Il primo non è da attribuire all'autore, bensì alla redazione del *VDSI* che dà per l'Onsernone una forma *balmo* senza far rilevare⁴ che si tratta di una forma cartografica e non dialettale⁵.

A p. 73 il capoverso I.4, o è dovuto a un fraintendimento, o è formulato in modo di dar luogo a fraintendimenti: le forme ivi citate si trovano tutte all'interno delle colonie vallesane, tedesche sin dalla loro fondazione; non si può perciò parlare di località romance recentemente germanizzate.

Come risulta da p. 77, l'autore, ma con lui purtroppo molti altri, non sembra attribuire sufficiente attenzione al fatto che il *VDSI* considera non solo il Canton Ticino e le valli di lingua italiana del Canton Grigioni, ma anche a titolo comparativo, la fascia limitrofa che si estende dalla Valle d'Ossola alla Valtellina; è quindi opportuno accertarsi della posizione geografica di una località citata prima di attribuirgli al Canton Ticino: Vanzone, dove si dice *si a balma* (capitolo 5.5), si trova ad esempio nell'Ossola, e delle tre località di Villette, Campo Valle Maggia e Lostalio (capitolo 6.2), dove *balm* significa 'punto inaccessibile della

⁴ Come fece d'altronde già M. GUALZATA, «La flora e la topografia nella toponomastica ticinese», *Bollettino della Società Ticinese di Scienze Naturali* 21 (1926), 69.

⁵ Uno spoglio sistematico dei fogli sopracenerini della Carta nazionale della Svizzera (1 : 25 000), effettuato da D. Petrini in vista di una pubblicazione del Club alpino svizzero, permette peraltro di aggiungere ai toponimi elencati in *VDSI* 2.97, oltre a un *balma* a Lodrino, i seguenti nomi di luogo derivati e composti (in parte dialettali, in parte italianizzati): a Campo Vallemaggia *Balm delle Pernici* e *Balm da la Rossa*, a Vergeletto nell'Onsernone *Balmitt*, *Balmói* e *Cres Balmásc*, a Lodrino (Riviera) *Balmèi*, nella confinante Val Formazza *Alpe Balma Rossa*.

montagna, rupe», solo la seconda si trova nel Ticino, mentre la prima è ossolana, la terza grigione.

Pure travisata è nel capitolo 6.8 la spiegazione data da Scheuermeier per *barmen*, *barnen*; non si tratta di un'estensione del significato di *barma* a 'greppia', ma di una voce diversa che ha subito l'influsso di quella qui trattata.

Tutte queste disattenzioni sono però quisquillie che non tolgono nulla al valore e all'importanza dello studio che gradiremmo veder pubblicato con le opportune correzioni in una rivista linguistica di maggior diffusione.

Federico Spieß



REMO BRACCHI, *Parlate speciali a Bormio*, Roma 1987, 466 p. (*Atti della Accademia nazionale dei Lincei*; anno 384, serie ottava, *Memorie, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, volume 30).

Dopo una lunga serie di opuscoli e di articoli dedicati a vari problemi lessicologici, etimologici, onomastici, toponomastici, ergologici e in particolar modo anche ai gerghi dei bacini dell'Adda e della Mera, Remo Bracchi ci presenta in questo volume un elenco di termini speciali bormini che supera di gran lunga le dimensioni delle consuete raccolte di voci gergali. A giusta ragione egli ha intitolato la sua opera monumentale «Parlate speciali a Bormio»; oltre ai due gerghi dei calzolai della Valfurva e di Piatta, il cosiddetto *plat di söber*, egli ha infatti preso in considerazione praticamente tutti i termini e le locuzioni bormine che non fanno parte del linguaggio neutro, usato quotidianamente in tutte le cerchie degli abitanti dell'antico contado di Bormio. Dalla parte introduttiva (p. 5-21) si può dedurre che sono trattate anche voci arcaiche che sopravvivono solo in ambienti particolari, vocaboli d'accatto tedeschi e ladini presenti soprattutto a Livigno e a Trepalle, termini settoriali dei trasportatori di vino e degli allevatori di bestiame, il linguaggio infantile, eufemismi, locuzioni immaginose e soprannomi. Questo dizionario contiene quindi tutti quegli elementi del lessico bormino che attirano maggiormente l'attenzione di chi si interessa di problemi dialettologici e lessicografici.

Precede il dizionario etimologico vero e proprio (p. 34-378) una descrizione della tradizione plurisecolare dell'artigianato calzaturiero a Bormio e dell'ambiente di vita dei calzolai bormini durante le loro peregrinazioni (p. 21-33).

Nel dizionario l'autore confronta le voci bormine con quelle di altri gerghi e dialetti delle regioni circostanti, adducendo con una completezza ed un'esattezza ammirevoli tutti gli esempi provenienti da dizionari dialettali, atlanti linguistici e opere dedicate a gerghi e altri linguaggi settoriali, che l'autore ha avuto la possibilità di raggiungere. Mancano infatti tra le fonti addotte solo alcune opere minori per lui non facilmente reperibili quali, per la Svizzera italiana e le valli adiacenti, l'articolo di O. Keller sul gergo dei calderai della Val Colla¹, l'opuscolo di C. Butti su quello dei loro vicini della Val Cavargna², il vocabolario di C. Gianet-

¹ O. KELLER, «Die Geheimsprache der wandernden Kesselflicker der Val Colla, Tessin», *VKR* 7 (1934), 55-81.

² C. BUTTI, *Il Rungin, Glossario del gergo dei magnani della Val Cavargna*², Albese, Como (Associazione 'Amici di Cavargna') 1982.

toni del gergo degli spazzacamini di Intragna e della Valle Verzasca³, ripubblicato comunque nell'opera di Lurati-Pinana contemplata dall'autore, e il testo dialettale registrato da M. Vicari con uno degli ultimi spazzacamini ambulanti di Intragna⁴.

Anche la trattazione etimologica è basata su una documentazione quanto più completa possibile. Il recensore costata con piacere l'importanza attribuita dall'autore al *VDSI* come fonte e come strumento di lavoro; forse se l'autore avesse avuto l'occasione di consultare anche i materiali inediti di quell'opera ne avrebbe potuto ricavare alcune informazioni utili in più. Basti qui accennare al fatto che per le voci bormine *bífol*, *borlanda*, *britola*, *žbòba* il *VDSI* costituisce la sua unica fonte.

I seguenti appunti risultano da un breve raffronto fra l'opera qui considerata e il *VDSI*, e non hanno lo scopo di sminuire il valore del nuovo dizionario, bensì di aprire una proficua discussione.

L'evoluzione fonetica di *AQUA* > *àigua* esemplificata coll'esempio parallelo di *AQUILA* si ritrova limitatamente al bacino dell'Adda nel bregagliotto *àigula* e nel brusiese *àigol* (*VDSI* 1.42). Nella trattazione di *àmpul* 'bottiglia' poteva risultare opportuna la citazione di *amolín* 'ampolla' (*VDSI* 1.143) che conferma la forma documentaria bormina *amolini*. Con *argéta* è forse da confrontare il poschiavino *argón* 'archetto con il quale si attaccano alla slitta le stanghe che servono per trainarla' che nel *VDSI* 1.265 era rimasto senza una spiegazione risolutiva. Per *arnál* 'dinoccolato' oltre che a *arnàyl* si poteva accennare anche al poschiavino *arnalú* 'pronto, preparato' *VDSI* 1.278. Un caso analogo a *bablôs* 'preghiere' è costituito dal bregagliotto *bapnòster* (*VDSI* 2.1.3); è d'altronde da precisare nella trattazione di questo lemma che non genericamente «nelle valli della Svizzera italiana», bensì «nella sola Bregaglia» *bap* rappresenta la voce d'uso comune per 'padre'. Purtroppo per commentare la voce *babsénar* l'autore ha preso in considerazione in *VDSI* 2.1.9. solo l'elenco delle forme del lemma corrispondente, altrimenti avrebbe realizzato che nella formula «solo in Bregaglia» è sottinteso, come sempre in casi simili, «all'interno della Svizzera italiana»; nella parte etimologica si accenna esplicitamente alla presenza del termine nell'Engadina e nei gerghi bergamaschi e bormini. Sono elencati ampiamente forme e significati della Svizzera italiana (*VDSI* 2.1.91) corrispondenti al bormino *balèstro* 'lunatico'; non si considera però affatto la proposta etimologica ivi avanzata che potrebbe contribuire a spiegare pure *balénik* 'cattivo, poco generoso': come ad esempio anche nelle voci svizzeroitaliane *balosch*, *balugiá*, *barlúsciá*, *berlesch* si potrebbe individuare nei due termini bormini un tema *BALL-, riferito originariamente a 'luce incerta' e in seguito reinterpretato in modi diversi. È allettante la proposta di allacciare il tema **barl-* di *barlòka* a un *BALLÜLÄRE con dissimilazione *l-l* > *r-l*; rimarrebbero comunque da spiegare in modo altrettanto convincente i temi strettamente apparentati di analogo valore fonosimbolico *čirl-*, *marl-* e *tarl-*. Il tipo *baséla* 'chiesa' secondo il *VDSI* 2.1.240 ss. emerge con significato traslato «nel Bellinzonese» e non «a Bellinzona» e alle valli citate dall'autore sono da aggiungere la Mesolcina, Cavigliano e Rovio; nel senso proprio di 'luogo di culto' e di 'comunità parrocchiale' esso è d'altronde ancora oggi il termine di uso comune in Bregaglia. Accolgo e approvo la spiegazione etimologica convincente di *bèka* 'lira' che non avevo osato esprimere in *VDSI* 2.1.313. Se si vuol riconoscere nell'uscita in *-àuš* di *berlàuš* 'terzo stadio dell'ubriachezza' un elemento tedesco, piuttosto che a *blaus* (*VDSI* 2.1.519) non perfettamente calzante né dal lato fonetico, né da quello morfologico, sarà da pensare a *Rausch* 'ubriacatura'. Nella spiegazione di *bórc* 'denaro', il nomignolo svizzero tedesco *Vreneli* del 'marengo' è stato interpretato in modo

³ C. GIANETTONI, «Vocabolario degli spazzacamini», *BSSI* serie IV, 26 (1951), 123-134.

⁴ SONJA LEISSING-GIORGETTI e M. VICARI, *Dialetti Svizzeri* 3.3 (1975), 35-41.

errato; esso non deve questa denominazione al fatto che porta realmente l'effigie di Santa Verena, ma all'identificazione scherzosa nel linguaggio popolare della figura simbolica dell'Elvezia riprodotta sulla moneta con quella di Santa Verena. Le forme ticinesi *bòsa*, *bös* addotte nel lemma *bòsa* 'fiasco' sono da correggere in *bòza*, *böz* (cf. Guarniero, *RILomb.* 41.392) e si riallacciano ai lemmi *bòza*³ 'truogolo, scodella' e *bözz*² 'truogolo, ciotola, scodella', *VDSI* 2.2.854 e 862. *Bòt* 'niente' viene ricondotto all'etimo tradizionale a. franc. *bōtan* e non si ritiene purtroppo opportuno accennare all'esposizione particolareggiata in *VDSI* 2.2.824 dei motivi che rendono questa etimologia poco probabile, se non addirittura assolutamente insostenibile. Non convince affatto il tentativo di spiegare *bronkar* 'prendere' come variante fonetica di *bran̄kar*; è vero che la palatalizzazione di *a > e* davanti a *n +* consonante è frequente nel Mendrisiotto, ma del fenomeno opposto *a > o* nella stessa posizione sembra mancare ogni esempio parallelo nelle nostre zone; i casi citati da Rohlf, *Grammatica* 1.38–39 o sono fuori zona o sono legati ad altre condizioni. Per *bronza* 'testa' si citano dal *VDSI* 2.2.1016 solo gli esempi valtellinesi di 'muso lungo', 'fare il muso', ma non si accenna alle numerose attestazioni di *bronza* 'testa' nella Svizzera italiana. Per *žbronža* 'ubriacatura' il *VDSI* 2.2.1019 è citato unicamente per circoscrivere l'area di 'bronzò' 'campano', ma non per la spiegazione etimologica perfettamente identica a quella proposta dall'autore.

Il termine *škarzèla* 'tasca' è uno dei molti che, confinato ormai a Bormio nel linguaggio semigergale di alcuni vecchi, è ancora pienamente vitale e usato in tutti gli ambienti del Luganese; da simili osservazioni sembra facile dedurre che il confine politico ha protetto da tendenze linguistiche innovative una zona geograficamente aperta ed economicamente progredita come il Luganese in maggior misura che non abbia salvaguardato la posizione geografica appartata una zona così lontana dai grandi centri economici e culturali innovativi come il Bormino.

Per *toñin* 'tedesco' poteva essere opportuno un accenno a *VDSI* 1.191, dove appare pure *tòni* 'ignorante, minchione, sciocco' accanto a *tognitt* (pl.) 'svizzeri tedeschi'. Non è in effetti la vocale tonica come afferma anche l'autore che si oppone al collegamento di *žbòža* 'vino acerbo e leggero' con un tardo lat. *BŪLLĪC-(Ū)-L-ĀRE, bensì tanto il bormino -ž-, quanto il loc. -š- di *bōšol*, *bōšorō* 'vino' (*VDSI* 2.2.808), che non possono riflettere un -CL-, al quale corrisponderebbero nel bormino -l- e nel loc. -č-. Sono poco convincenti le possibili spiegazioni affacciate dall'autore per *žbrinz* 'brillo, ubriaco'; si tratterà semplicemente di un derivato senza suffisso di *žbrinzá* 'sprizzare' che spiega anche senza difficoltà *sbrinz* 'vinello' e *sbrinzént* 'vivace, borioso'.

Se, come si vede, il *VDSI* è stato una fonte importante per il volume qui commentato, in avvenire il *VDSI* e con esso ogni altra opera che si occupa di lessicologia nell'ambito lombardo o alpino orientale non potranno fare a meno di consultare quotidianamente la fonte ricchissima costituita dal poderoso studio di R. Bracchi.

Il dizionario etimologico è completato da importanti osservazioni grammaticali (p. 379–391) e lessicali (p. 392–400). Seguono sotto il titolo «Documentazione» le trascrizioni di verbali di processi, concernenti i calzolari e la loro esistenza in valle e fuori, che risalgono al periodo fra il 1589 e il 1698 (p. 401–415), frasi in dialetto livignasco (p. 416–418), un confronto tra le varietà dei gerghi di Valfurva e di Piatta (p. 419–420), un breve racconto di un calzolaio ambulante sulla sua vita, la Parabola del figliol prodigo e un altro testo del Vangelo di Matteo, il Pater noster e una raccolta di poesie in gergo di Piatta (p. 424–427). Tutti questi testi permettono di ampliare considerevolmente nel tempo e nello spazio le informazioni date nella parte centrale e consentono di collocare i termini isolati dati nel dizionario in contesti corrispondenti alla realtà viva della lingua parlata.

Utilissimo è l'indice italiano-gergo (p. 429-437) che dimostra chiaramente con la straordinaria ricchezza di termini per alcuni concetti, quali fossero i settori che stimolavano particolarmente l'immaginazione dei gerganti; – citiamo ad esempio i 16 termini per 'brillo, ubriaco', i 18 per 'denaro', i 9 per 'demonio', gli 8 per 'elemosinare', i 9 per 'diarrea', i 14 per 'fame', i 9 per 'guardia di finanza', i 7 per 'imbrogliare, ingannare', i 10 per 'ragazza', i 7 per 'rubare', gli 8 per 'vino'.

Conclude l'opera (p. 439-464) una vasta bibliografia che potrebbe servire da filo conduttore per chiunque voglia dedicarsi a studi lessicologici nell'Italia settentrionale.

Complessivamente osiamo affermare che le *Parlate speciali a Bormio* di R. Bracchi sono entrate di primo acchito a far parte di quelle poche opere che ogni dialettologo deve avere permanentemente a disposizione, se vuol svolger con coscienza e con serietà il suo lavoro quotidiano.

Federico Spiess



KONRAD HUBER (éd.) *Rätisches Namenbuch*, begründet von ROBERT VON PLANTA und ANDREA SCHORTA. Band III: *Die Personennamen Graubündens*, mit Ausblicken auf Nachbargebiete. 1-2. Bern (Francke) 1986, 1049 p. (*Romanica Helvetica* 101).

Ce tome III de *Rätisches Namenbuch* marque la conclusion d'un travail de trois générations, conçu vers 1912 par R. von Planta¹. L'introduction charmante et savante du tome III est signée de son éditeur K. Huber, elle rend compte d'une entreprise collective visant à récolter, à analyser et à préserver le patrimoine le plus important des Grisons: tout un pays semble avoir offert son concours aux chercheurs et le résultat magnifique fait honneur à tous les participants. Accessible au grand public, la présentation de l'anthroponymie rhétique est d'une impeccable rigueur scientifique. «Der Benützer sollte jeden Namen in diesem Namenbuch direkt nachprüfen können» (p. 16).

L'aire géographique étudiée correspond à l'ancienne Rhétie, dont la patrimoine a le mieux survécu dans les Grisons.

Jusqu'au début du XIII^e s. la population étudiée ne porte qu'un seul nom; l'usage des noms de famille ne se généralise qu'à partir de l'an 1200 environ. Le nom de famille peut être instable au début. Les familles identifiables au XIV^e s., grâce au nom qu'ils ont en commun, peuvent remonter au IX^e s. Pour faciliter le travail ultérieur des généalogistes ce lexique d'anthroponymie rhétique est devenu une sorte de «Mittelding zwischen einer allgemeinen Familiengeschichte und einem Namenlexikon» (p. 17): il rend compte de toutes les familles bourgeoises domiciliées dans les Grisons jusqu'en 1899 – le XX^e siècle étant exclu –, avec plusieurs additions importantes, en effet «hier ... figurieren ... alle, die irgendwann und irgendwo in Graubünden in Urkunden auftauchen, also auch Knechte aus dem Vorarlberg, Mähder aus der Val San Giacomo, Zimmerleute aus Tirol, Handwerker aus Süddeutschland und der Ostschweiz, ferner Refugianten aus den Cevennen und den Waldensertälern Piemonts. Weitgehend berücksichtigt sind darin auch die Geschlechter der Fahrenden und Vaganten» (p. 16). Signalons une restriction importante: les matériaux provenant de la ville de Coire n'ont été exploités que jusqu'au milieu du XIV^e s.

¹ R. v. PLANTA et A. SCHORTA, *Rätisches Namenbuch*, Band I: *Materialien*, (*Romanica Helvetica* 8) Paris – Zürich – Leipzig 1939. Erw. Neuauflage 1979. Band II: *Etymologien*. Bearbeitet von A. SCHORTA, Bern 1964 (*Romanica Helvetica* 63).

Le but du travail, qui se propose d'expliquer ces matériaux anthroponymiques et de les situer dans le contexte de l'Europe centrale, en détermine la disposition. Le premier volume de ce tome III donne tous les noms de famille dérivés de noms de personne, qu'ils soient d'origine (rhéto-)latine, germanique, biblique ou ecclésiastique; – notons que la latinité rhétique date du I^{er} siècle de notre ère et qu'il importe donc de distinguer entre l'anthroponymie (rhéto-)latine, qui devance l'organisation de l'Eglise d'Occident, et l'anthroponymie ecclésiastique présentant des éléments hébraïques ou grecs sous un habit latin. Le second volume donne des noms de famille dérivés du surnoms; certains désignent l'ethnie (*Brabant*), le lieu de provenance ou d'habitation (*Val*; *Prader*), l'état ou encore le métier de l'ancêtre; d'autres représentent un sobriquet (*Boccabeada*) ou sont tirés de la littérature (*Merlin*). On trouve sous les noms individuels leurs dérivés, *Johannes*, p. ex., est suivi de *Janett*, *Janigg*, *Jenatsch*, *Genelin*, etc.; les noms désignant un métier sont suivis de surnoms ou de sobriquets qui s'expliquent par le métier (sous 'forgeron', p. ex.: *Schwingenhammer*, *Fümm*, *Fratschöl*, *Ferretti*) et pour chaque anthroponyme on identifie l'/les individu/s qu'il désigne, en donnant nom/s, lieu/x, date/s. Le second volume contient aussi les noms d'origine inconnue et un index des noms, p. 916–1031 (quatre colonnes par page, 50–56 noms par colonne!).

La lecture de ce lexique d'anthroponymie est facilitée par plusieurs exposés. Après une introduction général où l'on trouve notamment un «Versuch einer kurzen Namensgeschichte von Graubünden» (p. 26–29) des introductions spécifiques précèdent des chapitres individuels, les exposés fournissent bon nombre de détails concernant l'histoire culturelle du nom particulier ou du groupe onomastique qu'ils présentent. Alors que dans l'article 'cordonnier' les noms *Calgari*, *Calgeer* sont bien représentés à côté de *Sutter* ou *Schuhmacher*, le métier de 'charpentier' est surtout illustré par le nom *Zimmermann* parce que c'étaient des Tyroliens qui exerçaient ce métier: non seulement le nom de l'artisan, mais aussi certains détails de la maison engadinoise sont d'origine tyrolienne: d'autre part dans l'article 'berger' la fréquence de *Bergamin(a)* s'explique par le rôle important qu'ont joué les bergers italiens dans l'élevage de bétail.

L'anthroponymie rhétique témoigne d'un plurilinguisme ancien: le germanique est venu concurrencer le latin dès la fin de l'époque romaine et aujourd'hui des dialectes allemands et italiens voisinent avec le rhétoroman. C'est ce qui explique la richesse des groupes onomastiques dont les membres individuels continuent cependant des racines différentes (p. ex. *calgari*, *calgeer* < *calcarius*; *sutter* < *sutor*; *Schuh* + *macher*); cela explique aussi la productivité étonnante de certains etyma (*Haimi* + *ric* donne d'une part *Heinrich*, *Hendry*, engad. *Andry*, *Anrisch*, *Heinrici* etc., de l'autre la variante italienne *Arrigo*, dont engad. *Ri*, *Rig*, *Rigall*, *Rigallina*, *Rigalli*, etc. et les deux branches se croisent, *Hainrigöll*, etc.); le développement se lit comme une fugue.

A partir du XIII^e s. les noms rhétiques représentent surtout des noms de saints que l'on vénère, ou des noms portés par des membres de dynasties importantes.

Les anciens noms latins de la Rhétie peuvent se germaniser: *carissima* > *Grischman*; *Clemens* > *Kleeman*, ou italianiser *Bansi* < engad. *panetcha*; *Bezzola* < *Betschla*. D'autre part, le rhéto-roman sait gagner des matériaux onomastiques: le préfixe *ca-* (< *casa*, donc 'chez') peut se rattacher à tout nom, le plus souvent à un nom de personne p. ex. *Caheinrich*, *Cahein*, *Carigiet*, mais aussi à des noms d'artisans *Camaler*, *Caschneider*, ou à des sobriquets *Cawinzap* (germ.), *Cadotsch* (venitien *doge*).

Cette présentation magistrale de l'anthroponymie rhétique sert à élucider le problème de la romanisation du pays et elle se prête à une comparaison détaillée avec les noms de personne sur le sol de la Gaule; elle invite le lecteur à bon nombre d'autres études.

Si l'on reconnaît un chef-d'œuvre par l'envie que l'on a de le relire, le Rätisches Namenbuch en est un.

Remarques de détail:

p. 144 Je rattache *gisil* à 'Geisel', 'ôtage'. Cela va mieux pour la glose lombarde *giseli id liberi homines*. – On trouve l'identification correcte p. 171.

p. 187 J'ai beaucoup de mal à dériver *Karl* de *Hariolus* et à situer ce développement «im zweisprachigen Nordfrankreich der Merowinger». Tout d'abord ce *Hariolus* n'a certainement pas été un nom fréquent. Ensuite comment expliquer la chute complète de *yod*? En effet *-ari-* germanique est normalement devenu *-er-* sur le sol de l'ancienne Gaule. P. ex. *Chariovalda* de Tacite se présente comme *Charivaldus* (742), *Harioldus* (773) puis *Herualdus* (771) et *Eroldus* (IX^e – X^e s.) dans les matériaux anthroponymiques de Morlet I (1968); ce terme produit aussi appellatif (a) fr. *hiraut*, *héraut*. Les exceptions sont rares: le verbe germanique **haribergôn* donne aussi bien *ar-* que *her-*. Pour ces doublets au moins l'explication est cependant facile: *ar-*, présent notamment en bourguignon et franc-comtois, signale que ces termes n'ont probablement pas été empruntés au franconien, langue mère de la plupart des emprunts au germanique, alors que les termes en *her-* remontent à cette même langue (v. la discussion dans *FEW* XVI, p. 160b); par ailleurs l'aire propre de l'influence franconienne est précisément le nord bilingue de la Gaule des Mérovingiens. Troisièmement le résultat *Clovis* de *Hlotawic* (+ *s*) ne justifie pas la théorie du développement *Hariolus* > *Karl*, en ce qui concerne *ha-* > *ka-*. Devant *a*, le *h* germanique (souvent rendu par *ch*) devient *h* aspiré en Gaule; la graphie du type *Eroldus* peut témoigner de son amuïssement dans cette position. Le résultat *ka-* < *ha-* germ. doit être rarissime, même comme graphie: les rois mérovingiens du nom *Caribert* s'écrivent aussi *Charibert* (> *Herbert*). Le développement postulé germ *ha-* «mérovingien» > *ka-* me semble d'autant plus difficile à admettre que *ka* à cette époque était en train de se palataliser (prononcé [tʃ]: *carru* > *char*; *capra* > *chievre*; germ. *marca* > *marche*) dans la plupart des dialectes du nord de la Gaule. En tout cas, le nom *Charles* (ou *Carolus*) manque totalement dans les documents anciens, et d'après M.-Th. Morlet, *Etude d'anthroponymie picarde* (Amiens-Musée de Picardie 1967), p. 87, ce nom est entré tardivement en France et son introduction s'explique par le prestige des rois portant ce nom. Le Rätisches Namenbuch nous apprend que ce nom est «äußerst selten» également dans des matériaux germaniques de noms de personne: il fait défaut dans les *Libri Confraternitatum* et les exemples de Förstermann «beziehen sich fast ausschließlich auf die Mitglieder des merowingisch-karolingischen Königshauses».

Nom de rois, mais avant cela nom (ou nom-préfixe? ou titre?) des majordomes des rois mérovingiens. Comparons l'anthroponymie des deux maisons: La table généalogique des rois mérovingiens donne des noms pleins de type germanique, composé d'un nom-préfixe et d'un nom-suffixe: *Sige/bert*, *Childe/bert*, *Gondo/vald*, *Clotaire* (< *Chlot/hari*), *Theode/bert*, *Thierry* (< *Theodo/ric*), *Dagbert*, *Clovis* (< *Chlot/vic+s*), etc.: c'est la race des maîtres. Pour la même époque, la table généalogique carolingienne est différente: trois Pépins (de Landen, de Herstal et le Bref) et deux avec le nom (-préfixe?) *Karl*-. *Charles* Martel et *Carloman*, auxquels on ajoute les noms des fils de Pépin le Bref: *Charlemaine*/*Charlemagne* (en admettant ces deux variantes afr., nous insistons sur le fait que le roi ne s'appelait pas *Charles* + adj.²) et *Carloman* (même nom? *Carlomanu* > *Charlemain*[e]³)

² L'usage afr. indique que *Charles* n'est qu'une forme courte du nom du grand roi. Alors que la forme lat. *Carolus* appartient à la 2^e décl. (comme *Petrus*, p. ex.) l'afr. *Charles* dont le c.-r. *Charlon*, semble représenter la 3^e décl. (et remonter à *Carlo/nem*). *Charles-Charlon* peut être comparé à *Hugues-Hu(g)on*, *Foulques-Foulcon* qui proviennent de formes courtes germaniques du type dit «faible»; ces formes courtes, utilisées comme noms d'appel ou petits noms, sont souvent tirées du

nés fils d'un majordome, devenus fils d'un roi. Il y a en outre deux Grimouald dont les branches ne se sont pourtant pas retenu l'emploi de majordome. *Pépin* et *Karl* – donc. *Pépin* remonte à un petit nom *Pippo*⁴ que le suffixe (déminutif? cf. *maget-in* > *Mädchen*) *-inus* a pu rendre encore plus joli et impersonnel: c'est un nom d'appel d'un serviteur. Le nom-préfixe *Karl* remonte à l'appellatif *karal* (anc. h.a. *charal*) qui signifie d'après Grimm Dt. Wb. 'der Mann in seiner Männlichkeit', c'est à dire 'homme viril', 'homme fort'⁵. Le terme semble approprié pour désigner un serviteur, un 'homme fort à tout faire', un majordome; mais est-ce à l'origine son nom (-préfixe) ou son titre? Les noms des majordomes qui les mettent à part comme une race des serviteurs, sont-ils à l'origine des noms véritables ou des sobriquets, des surnoms dictés par le métier des hommes⁶?

Dans les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VI^e au XII^e s. par Morlet, le nom *Charles* fait défaut. Considéré probablement comme la forme courte du nom du légendaire Charlemaine (v. ci-dessus note 2), *Charles* doit sa popularité non seulement au prestige des rois de ce nom (dans ce cas le nom serait devenu populaire au IX^e-X^e s.), mais aussi (et surtout, me semble-t-il) à la renommée littéraire de Charlemaine/Charlemagne, le grand roi de l'épopée féodale.

Leena Löfstedt



Europäische Sprachminderheiten im Vergleich. Deutsch und andere Sprachen, herausgegeben von R. HINDERLING, Stuttgart (Steiner) 1986, p. 370. (*Deutsche Sprache in Europa und Übersee* II).

Der Sammelband enthält die Vorträge, die 1983 in Bayreuth auf einer Tagung zum Thema «Mehrsprachige Gemeinschaften im Vergleich» gehalten wurden. Anlaß und Mittelpunkt der Tagung war das Forschungsprojekt «Die Deutschen in Südtirol und die Kroaten im

premier élément du nom complet (Hugbold, Hugobert; Folcbald, Folcovin, etc. v. Morlet I; et pour l'époque moderne, cf. suéd. Ville, angl. Bill. allem. Will. etc. v. RNB, p. 241 ss. qui sont des formes courtes (d'une variante) de Wil/helm). En afr. leur déclinaison les distingue des noms complets: *Pierres-Pierre*, *Jehans-Jehan*, *Guillaumes-Guillaume*, etc. Le nom complet correspondant à *Charles-Charlon* serait *Charle/maine* ou *Charle/magne*. – Au XII^e s. le nom complet, composé de deux éléments, est déjà considéré comme une unité: le petit *Charlemaine* est *Mainet* (cf. *Nicolas ~ Colin*).

³ Je ne fais que préciser une théorie présentée il y a longtemps (v. A. SOCIN, *Mhd. Namenbuch*, Basel 1903, p. 46, note 1). – Dans *Carloman(u)* le *-o-* et *-u* (ou *-o*) seraient devenus des *e* au lieu de se perdre. Evidemment *Charlemaine* est un emprunt récent en afr. Le nom-suffixe latin *Magnus* s'expliquerait comme une latinisation de soit *-man(-us)*, soit *-maine*. *Charlemagne* (présent dans Ch. Rol.) serait un *Charlemaine* refait sous l'influence du latin, mais *magno* > *main(e)* reste également possible, v. FEW VI: 1, p. 49b (*parmein*).

⁴ V. MORLET I, p. 57 *Bib*:- «Cet élément appartient à la classe de noms enfantins formés par redoublement, élément assez rare qui n'est représenté que dans quelques noms.»

⁵ V. GRIMM, Dt. Wb, s.v. *Kerl*. En suéd. mod. *karl* désigne notamment un homme (et jamais une femme) qui assume un travail lourd (v. Svenska Akad. OB. I f); *-man* peut désigner une femme.

⁶ Si *Pépin* a pu être *Pippo* ou *Pippin* dans la vie réelle au moins dans son enfance, le nom de Charles Martel remonte probablement à un chroniqueur qui l'aurait traduit du vernaculaire. Etant donné que son frère, le duc de Champagne, s'appelait *Drogo* (v. MORLET I, p. 74), l'homme que nous connaissons sous le nom de comme «Charles Martel» a pu s'appeler *Bardo* (forme courte tiré de l'élément *Bard-* 'hache d'armes', v. MORLET I, p. 51), p. ex.

Burgenland» (Leitung: R. Hinderling, Bayreuth), dessen vorläufige Ergebnisse vorgestellt und diskutiert werden sollten; in der Zwischenzeit ist eine abschließende Publikation unter dem gleichen Titel¹ erschienen. Das Interesse des romanistischen Lesers richtet sich also nunmehr einerseits auf Beschreibungen von Sprachgemeinschaften, die in der Romania liegen oder mindestens ein romanisches Idiom zu ihrem Repertoire zählen, andererseits auf Beiträge, die allgemeine methodologische Probleme der Sprachkontaktforschung behandeln.

In der Einleitung (p. XI–XXII) illustriert L. M. Eichinger die Grundhypothese der Tagung, wonach der Vergleich von mehrsprachigen Gemeinschaften Variablenkonstellationen ergäbe, auf deren Basis Typen von Gemeinschaften sich kategorisieren ließen. Die entscheidende Frage, die sich offenkundig angesichts der Komplexität von Vergleichen derartiger Größenordnung aufdrängt, lautet: Unter welchen Bedingungen kann man die Komplexität soweit in den Griff bekommen, daß ein umfassender Vergleich tatsächlich möglich wird.

Ein erster Schwerpunkt, um den einige Artikel kreisen, betrifft die Bestimmung von Kriterien, aufgrund derer Minderheiten definiert werden können. Es geht um die Erfassung der grundsätzlich unverzichtbaren Variablen, wobei ihre Heterogenität eine besondere Schwierigkeit darstellt. Dies zeigt sich schon bei den bekannten Problemen der Klassifizierung von Sprachen, da linguistisch begründete Verfahren und soziologische Erhebungsmethoden nicht ohne weiteres zu übereinstimmenden Ergebnissen führen (cf. H. Glück, *Aspekte der sowjetischen Sprachenpolitik. Ein Beitrag zur vergleichenden Mehrsprachigkeitsforschung* [p. 111–148]). R. Hinderling (*Probleme des Vergleichs sprachlicher Minderheiten*, p. 1–15) hebt die besondere Bedeutung juristischer Faktoren hervor. Im Einzelfall mag die Bevorzugung dieser Variablen, die im allgemeinen den Vorteil bieten, leicht kontrollierbar zu sein, durchaus einleuchten, ob die generelle Gültigkeit beanspruchende Aussage gestattet ist, auf den Sprachgebrauch von Minderheiten hätten «rechtliche Regelungen einen unmittelbaren Einfluß» (p. 1) als andere Faktoren, scheint vor allem in Hinblick auf Minderheiten unsicher, in denen die ökonomischen Konditionen größere Auswirkungen hervorrufen. Variablen anderer Natur wie die politischen Rahmenbedingungen und das Selbstbewußtsein der Minderheiten können ihrerseits die rechtliche Lage mitbestimmen (cf. C. Lüsebrink, *Möglichkeiten und Grenzen des rechtlichen Schutzes von Sprachminderheiten am Beispiel Südtirol/Burgenland*, p. 57–71). Es ist deshalb nicht erstaunlich, daß immer wieder die Bedeutung der sozialpsychologischen Dimension, wie sie sich etwa im Grad und in der Ausprägung des Selbstbewußtseins der Minderheit manifestiert, betont wird. So läßt sich die deutsche Minderheit in Dänemark nicht durch soziale Merkmale und kaum durch Unterschiede im Sprachverhalten von der Mehrheit abgrenzen, sondern aufgrund der nationalen Gesinnung, d.h. aufgrund «der persönlichen Wahl der nationalen Zugehörigkeit» (L. H. Eriksen, *Fall und Gegenfall. Ein Vergleich der Stellung und Sprache der deutschen Minderheit in Dänemark und der dänischen in Deutschland aus sprachrechtlichen Sicht*, p. 149–187, p. 150). Während P. H. Nelde² vier konstitutive Merkmale für eine Definition der 'Minderheit' ansetzt, nämlich 1) Abstammung, 2) sprachlich-kulturelle Unterschiede, 3) soziale Eigenstrukturen, 4) politisch-ideologische Ausrichtung, fügt Glück für den von ihm beschriebenen Fall hinzu 5) Religionszugehörigkeit bzw. religiöse Loyalität, 6) institutionelle Sonderrechte (*art. cit.*, p. 115). Die Problematik solcher Versuche zeigt sich darin, daß

¹ R. JODL-BAUER, H. TYROLLER (Hg.), Hamburg (Buske) 1987.

² Cf. den Verweis von Glück (*art. cit.*, p. 115) auf den Beitrag von NELDE, «Deutsch als Minderheitssprache – Vergleichbarkeit von Sprachkontakten», p. 251–273, im rezensierten Band; im Beitrag selbst fehlt dieser Punkt allerdings.

entweder eine Liste von Einzelfaktoren erarbeitet wird, von der sich nicht sagen läßt, ob man sie jemals als abgeschlossen betrachten kann, oder die Zahl der Kriterien zwar eng begrenzt gehalten wird, die Begrenzung aber nur durch eine große Extension der Kriterien, die sich dann in der konkreten Analyse als zu grobmaschig erweisen, zu erreichen ist. Auch eine auf rechtlicher Ebene gelegene Betrachtungsweise (cf. R. Oxenknecht, *Die Minderheit als Rechtsbegriff*, p. 325–341) vermag zu diesem Punkt kaum befriedigendere Einsichten zu vermitteln. Werden beispielsweise in offiziellen Dokumenten Minderheiten nur dann als schützenswert anerkannt, wenn sie «historisch verwurzelte Einheiten» (cf. Oxenknecht, *art. cit.*, p. 330) darstellen, so bedeutet dies, daß ein gegenwärtiges und zukünftiges Entstehen von anerkannten Minderheiten ausgeschlossen werden soll. Derartige definitorische Abgrenzungen dienen politischen und nicht erkenntnis-theoretischen Interessen. In rechtlichen und politischen Belangen sind Kategorien wie 'Ethnie' oder 'Randgruppe' u. ä. nicht als streng definierte Größen operationalisierbar, d.h. ihre Anwendung kann im Einzelfall durchaus arbiträr sein.

Ein zweiter Schwerpunkt des Sammelbandes betrifft die Vergleichbarkeit von sprachlichen Minderheiten. Den wohl lesenswertesten Beitrag zu dieser Thematik liefert G. Kolde (*Über das Messen und Vergleichen von Sprachverhaltensweisen in verschiedenen Sprachkontaktsituationen [am Beispiel zweier gemischtsprachiger Städte in der Schweiz]*, p. 275–323). Das Dilemma der vergleichenden Sprachkontaktforschung besteht, wie in anderen Wissenschaftsbereichen, in der Ausrichtung am methodischen Anspruch, Hypothesen über die Kausalität von Zusammenhängen aufzustellen und in quantifizierter Form zu überprüfen, und dem Bewußtsein der Gefahr, durch ein solches Vorgehen Reduktionen in Kauf nehmen zu müssen, die die Aussagekraft der erhaltenen Ergebnisse in Frage stellen oder gar bedeutungslos machen. Kolde betont, daß die Sprachkontaktforschung immer vergleichend ist, zieht aber die Grenzen eines messenden, auf Kausalerklärungen zielenden Ansatzes eng. Die Gründe liegen in der sehr hohen Zahl der zu berücksichtigenden Variablen, in der Unmöglichkeit, sie alle einer direkten Beobachtung zugänglich zu machen, in der Aussichtslosigkeit der Versuche, a priori, d.h. für alle potentiellen Fälle, die unabhängigen Variablen festzulegen. Deshalb unterscheidet Kolde zwei Formen des Vergleichens, ein heuristisches einerseits, das der Hypothesenbildung dient, auf statistische Signifikanz verzichtet, dadurch aber zur Erklärung der sozialen Realität anderen Untersuchungsmethoden sich öffnet (z.B. dem qualitativen Einbezug der in der Kontaktsituation sprachhandelnden Personen, ihrer Deutungsmuster und ihrer Einstellungen), und ein erklärendes, auf Hypothesenüberprüfung zielendes Vergleichen andererseits, das die Repräsentativität der Ergebnisse im streng statistisch angelegten Messen und Analysieren garantiert sieht. Damit läßt sich auch die Frage nach der optimalen Differenz zwischen den zu vergleichenden Kontaktfällen auf differenziertere Weise beantworten als dies bisher getan wurde³. Während das informelle Vorgehen beim heuristischen Vergleich auch die Beschreibung von unterschiedlichen Fällen zuläßt, ja ihr Verstehen fördert, verlangt der mit statistischer Signifikanz und Meßmethoden operierende Vergleich, daß bei möglichst wenigen Parametern Unterschiede bestehen. Der Beitrag Koldes schließt mit einer Aufzählung von Variablen des Sprachkontaktes, gegliedert nach ethnographischen Variablen, Individualdaten der Informanten, Variablen des Sprachverhaltens.

Zu den Antikeln, die sich mit einem Kontaktfall beschäftigen, an dem mindestens ein romanisches Idiom beteiligt ist, zählt die ausführliche Beschreibung der Sprachsituation in

³ Cf. beispielsweise die apodiktisch vorgetragene Meinung von G. SPIESS, «Zur Situation des Rusinischen», p. 89–109, es sei am erfolversprechendsten, wenn «die Werte der überwiegenden Mehrzahl, wenn nicht aller Untersuchungsparameter weit auseinanderliegen» (p. 89).

Luxemburg von J. Kramer (*Gewollte Dreisprachigkeit – Französisch, Deutsch und Lëtzebuergesch im Großherzogtum Luxemburg*, p. 229–249). Gegenstand des Aufsatzes ist nicht nur die heutige Verteilung der Kontaktsprachen nach Kommunikationssituationen, sondern auch die interessante historische Entwicklung, die ihre Verwendung auf vielfältige Weise mitbestimmt hat. Im Wechselspiel der historischen Ereignisse wird, gerade auch in bezug auf die Selbstdarstellung der Bewohner, die Funktionalität der Mehrsprachigkeit in einem sprachlandschaftlich an sich homogenen Staatsgebiet deutlich erkennbar. In seinem Aufsatz über *Sprachenvielfalt und Schule in Piemont* (p. 215–227) greift G. Sobiela Caanitz die von ihm schon früher entwickelte Bezeichnung «Mediolanisch» für das norditalienische Galloromanisch auf. Während in der heutigen italienischen Dialektologie die sogenannten galloitalienischen Dialekte eher in die größere Gruppe der norditalienischen Dialekte eingegliedert werden, hebt sie Sobiela Caanitz heraus und stellt sie als innerhalb der Romania eigenständiges Diasystem hin, der Position des Sardischen vergleichbar (p. 219). Richtig abenteuerlich wird es, wenn das Piemontesische auf der Grundlage des «Mediolanischen» zur Ausbausprache deklariert wird, und zwar mit der Begründung, es gäbe eine Turiner Vierteljahresschrift, deren Beiträge mindestens zur Hälfte auf Piemontesisch geschrieben seien, und die über Gottesdienste berichte, die auf Piemontesisch abgehalten werden. Daraus wird der Schluß gezogen, daß die piemontesische Ausbausprache als Schulsprache eingesetzt werden müsse. Dem bedeutsamen Anliegen des Schutzes sprachlicher Minderheiten und der pädagogischen und didaktischen Berücksichtigung der Mehrsprachigkeit durch die Schule erweist ein solcher Artikel einen schlechten Dienst. Zum einen werden die komplexe soziolinguistische Situation des Piemonts und die daraus sich ergebenden didaktischen Probleme auf unzulässige Weise abgeflacht (die gesamte soziolinguistische Literatur zu diesem Themenkreis bleibt unberücksichtigt), zum anderen wird Mißverständnis Vorschub geleistet, die sich bis zu Mystifikationen entwickeln können. Beispiele dafür finden sich in den Akten der Tagung selbst. So spricht Eichinger kurzerhand von der Anerkennung und der schulischen Installation «des Mediolanischen» (Einleitung, p. XVI). G. Héraud (*Zum Rechtsvergleich im Sprachenrecht*, p. 343–356) schreibt sogar: «Das Schicksal vieler anderer [scil. Minderheiten], wie [...] der Piemontesen, Furlaner, Okzitanen, Sarden in Italien [...] ist es, zur Einsprachigkeit in der ihnen fremden Staatssprache verurteilt zu sein» (p. 350). Da auch die Sprecher anderer Regionen in einer den Piemontesen ähnlichen Lage sich befinden dürften, ergäbe sich die Frage, wer schließlich übrigbleibt, um in Italien die Mehrheit darzustellen.

Ein sehr gutes Sachregister und ein Namensregister, nach Sprachen, Geographica und Personen aufgeteilt, erleichtern die Konsultation des Bandes.

Giovanni Rovere



Sprachatlas der deutschen Schweiz, begründet von HEINRICH BAUMGARTNER und RUDOLF HOTZENKÖCHERLE. In Zusammenarbeit mit KONRAD LOBECK, ROBERT SCHLÄPFER, RUDOLF TRÜB und unter Mitwirkung von PAUL ZINSLI hg. von RUDOLF HOTZENKÖCHERLE, fortgeführt von ROBERT SCHLÄPFER, RUDOLF TRÜB, PAUL ZINSLI.

Band IV. Wortgeographie I. Der Mensch – Kleinwörter. Bearbeitet von DORIS HANDSCHUH, RUDOLF HOTZENKÖCHERLE, ROBERT SCHLÄPFER, STEFAN SONDEREGGER, RUDOLF TRÜB. Bern (Francke) 1969. 184 Karten und Wortlisten, Register.

Band V. Wortgeographie II. Menschliche Gemeinschaft – Kleidung – Nahrung. Bearbeitet von DORIS HANDSCHUH, RUDOLF HOTZENKÖCHERLE, ROBERT SCHLÄPFER, RUDOLF TRÜB sowie STEFAN SONDEREGGER. Bern (Francke) 1983. 219 Karten und Wortlisten, Register.

Band VI. Wortgeographie III. Umwelt. Unter Leitung von RUDOLF TRÜB, bearbeitet von WALTER HAAS, DORIS HANDSCHUH, RUDOLF TRÜB sowie ROLF BÖRLIN, HANSUELI MÜLLER, CHRISTIAN SCHMID-CADALBERT. Bern (Francke) 1988. 283 Karten und Wortlisten. Register.

Die ersten, phonetisch ausgerichteten Bände des Sprachatlases der Deutschen Schweiz (SDS) sind in dieser Zeitschrift bereits zweimal¹ ausführlich gewürdigt worden. Nachdem in der Publikation der wortgeographischen Bände ein längerer Unterbruch eingetreten war (Band IV erschien 1969, Band V 1983), freut sich der Benützer dieses bedeutenden Kartenwerks, daß der Publikationsrhythmus wieder gesteigert werden konnte. Das nun vorliegende Material ist so reichhaltig, daß es sich lohnt, erneut darauf einzugehen. Dabei beschränken wir uns bewußt auf eine Rezension aus romanistischer Sicht: die romanischen und vorromanischen Reliktwörter im Schweizerdeutschen sind dermaßen zahlreich und auch die Wechselbeziehungen zwischen dem Schweizerdeutschen und den drei benachbarten romanischen Idiomen seit Jahrhunderten so intensiv, daß die Bedeutung der lexikalischen Materialien des SDS für die romanistischen Nachbardisziplinen in dialektologischer, sprachgeographischer und sprachgeschichtlicher Optik nicht zu unterschätzen ist. Viele Karten lesen sich auch geradezu wie eine späte Illustration zu J. Juds berühmtem Aufsatz «Zur Geschichte der romanischen Reliktwörter in den Alpenmundarten der deutschen Schweiz» (*VRom* 8 [1945/46], p. 34–109).

Die zur Zeit vorliegenden wortgeographischen Bände sind grundsätzlich onomasiologisch ausgerichtet; in besonderen Einzelfällen wird die Information zusätzlich durch semasiologische Karten vertieft. Dabei versteht es sich, daß nicht alle Themenbereiche für den Romanisten gleich ergiebig sein können – insbesondere die «Kleinwörter» in Band IV und die Orts- und Zeitadverbien in Band VI geben praktisch nichts her, währenddem die Gelände-, Pflanzen- und Tierbezeichnungen von Band VI eine wahre Fundgrube für Romanismen und vorromanische Substratwörter darstellen.

Die bereits seit Beginn des Werks außerordentlich geglückte kartographische Grundkonzeption des SDS (graphische Symbolisierung der auftretenden Worttypen in den Karten; genaue phonetische Umschrift in der Legende) wird von der gegenwärtigen Redaktion in den wortgeographischen Bänden meisterhaft weiterentwickelt. Die Symbolgebung zeugt von einer tiefen Durchdringung des Materials und erlaubt es dem Leser meist auf den ersten Blick, Zusammengehöriges zu erkennen. Daneben sind in den beinahe zwanzig Jahren, welche Band IV von Band VI trennen, auch erhebliche Fortschritte in der wissenschaftlichen Verarbeitung des Materials erzielt und gewisse Änderungen in der Konzeption des Werks vorgenommen worden. So tritt ab Band V die ursprünglich noch stark phonetisch geprägte Darstellung zugunsten einer stärkeren Typisierung der Antworten in den Hintergrund; die seitenfüllenden genauen Transkriptionen von Band IV, welche für die Wortgeographie nicht sehr relevant sind und nur wenige zusätzliche Informationen brachten, fallen weg oder beschränken sich auf Einzelfälle, bei denen die lautlichen und sachlichen Verhältnisse dies wirklich rechtfertigen. Dafür finden sich ab Band V einzelne

¹ Cf. *VRom* 24 (1965), 335–341 zu Band I, *VRom* 30 (1971), 208–210 zu Band II. Band III: Morphologie ist 1975 erschienen.

Kartenblätter, welche von der Sprachgeographie ausgehend in die Sach- und Volkskunde übergreifen und durch Zeichnungen ergänzt sind (diese willkommene Ergänzung und Bereicherung wird ab Band VII noch ausgebaut werden). Band VI hebt sich von seinen Vorgängern zusätzlich ab, indem neben den von Anfang an für alle wichtigen Worttypen vorhandenen Verweise auf die entsprechenden Artikel im *Idiotikon* und gegebenenfalls auf die Blätter der benachbarten Kartenwerke noch vermehrt Hinweise auf weiterführende Literatur in die Legenden eingearbeitet wurden und zusätzliche onomasiologische und semasiologische Klein- und Sonderkarten das Material ergänzen. Es ist eindrücklich, welche Informationsfülle im Endresultat in konzentriertester Form in den einzelnen Kartenblättern und -kommentaren dieses Bandes enthalten ist, ohne daß die Leserlichkeit darunter leidet. In einem gewissen Sinn bedauerlich ist in diesem Zusammenhang eigentlich nur die Bescheidenheit und die Zurückhaltung der Redaktion, welche auf jegliche ausformulierte Interpretation der Kartenmaterialien verzichtet: die gedankliche Arbeit, welche hinter den Karten steckt, würde es oft verdienen, offen dargelegt zu werden.

Eine grundsätzliche Krux jedes wortgeographischen Atlases liegt darin, daß er die oft reiche Synonymie in einem gegebenen Wortfeld nicht voll erfassen kann. Auch wenn der *SDS* gezwungenermaßen nicht alle Probleme lösen kann, die hier bestehen, so ist doch zu betonen, daß er einer Lösung näher kommt als alle seine Vorgänger und wohl alle Möglichkeiten ausschöpft, welche einem Atlas zur Verfügung stehen. In vielen Karten werden bis zu drei und mehr Worttypen am selben Aufnahmeort belegt und subtil charakterisiert. Verschiedene sachlich oder lexikalisch mehrschichtige Karten liegen in Mehrfarbendruck vor und ganz komplexe Wortfelder sind auf mehrere Karten verteilt, wobei die «Durchkomponierung» der graphischen Symbole die Identifizierung der einzelnen Worttypen in den sich folgenden Karten ermöglicht. Besondere Aufmerksamkeit wird auch dem diachronischen Aspekt in der Synchronie geschenkt: Parallelkarten – wie im Kapitel «Verwandtschaft» (Band IV) oder «Kleidungsstücke» (Band V) – lassen ältere und jüngere Wortschichten aufscheinen, was den Überblick verbessert und die Auswertung erleichtert. So zeigt beispielsweise der Vergleich der Karten V. 139 und V. 140 deutlich die Zurückdrängung des Typus *Fazeneetli* 'Taschentuch' (zu it. *fazzoletto*); Karte V. 140 erlaubt es zudem, das ursprüngliche Verbreitungsgebiet des italienischen Lehnwortes im Strahlungsbereich der Bündner Alpenpässe, der Gotthard- und Simplonroute zu erkennen. Schließlich sind auch Negativbelege (d.h. von den Gewährsleuten abgelehnte Worttypen) oft verzeichnet. Dies alles zeugt von der äußerst sorgfältigen Vorbereitung und Durchführung der Enquête, der tiefen Vertrautheit der Exploratoren mit der Materie und einer in die Tiefe gehenden Befragung. Trotzdem ist in den einzelnen Fällen natürlich von der Abwesenheit eines Worttypes in der Karte noch nicht darauf zu schließen, daß das Wort in einer gegebenen Region fehlt. So scheint in Karte V. 129 'Holzschuh' der frankoprovenzalische Worttypus *chocca/tsocca* (*Schugge/Tschugge*) in Deutschfreiburg zu fehlen, währenddem er in den entfernter liegenden Gebieten des Berner Oberlandes weiterlebt. Gemäß *Id.* VIII. 433 ist dieser Worttypus jedoch auch für Freiburg belegt. In solchen Fällen wird der aufmerksame Leser durch das dargestellte Material oft zu weitergehenden Abklärungen angeregt.

Wenn von der 'Krux' der Sprachatlanten die Rede ist, dann darf auch die spezifische Stärke des *SDS* nicht übergangen werden: durch sein onomasiologisches Grundkonzept ist er in der Lage, Bezüge herzustellen, die auch das beste Dialektwörterbuch nicht bieten kann. So vereinigt er auf einem Kartenbild Worttypen, die auf den ersten Blick nichts gemeinsam haben und trotzdem zusammengehören. Dies betrifft vor allem romanische Lehnwörter, die im Schweizerdeutschen volksetymologisch umgedeutet oder durch Lehnübersetzungen wiedergegeben werden. Charakteristisch für dieses Phänomen sind beispielsweise die Ausdrücke für das «Gerstenkorn am Lid» (IV. 53), wo bekanntlich der

französische Typus *orgelet* im westlichen Mittelland als *Uurseli* rezipiert und dieser vermeintliche Mädchennamen in den anschließenden Gebieten als *Greetli/Griitli* oder *Töchterli* (und dieses wiederum als *Töchterli/Augetockter*) umgedeutet wurde (für Einzelheiten cf. auch R. Hotzenköcherle, «Zur Raumstruktur des Schweizerdeutschen», in: R. Schläpfer/R. Trüb [eds.], *Dialektstrukturen im Wandel*, Aarau 1986, p. 68–69). Ein ähnlicher Fall findet sich in Deutschbünden und im Sarganserland, wo der Typus *Quatterpeetsch* 'Alpensalamander' (VI. 247, cf. surselv. *quaterpiertga* 'Molch') in vielfältiger volksetymologischer Umdeutung (*Wätterpeetsch*, *Wättertätsch*) oder in der Lehnübersetzung *Vierfüßler* auftaucht (derselbe Worttypus findet sich auch in der Bedeutung 'Eidechse', Karte VI. 248).

Selbst wenn die Karten außerordentlich zahlreich sind, in denen solche sprachliche Wechselbeziehungen zwischen Deutsch und Romanisch aufscheinen, ist indessen warnend zu vermerken, daß auf einen mit dem *SDS* nicht vertrauten romanistischen Benützer, der den wohl üblichsten Zugang über das alphabetische Register sucht, zunächst eine Enttäuschung wartet: die gemäß Legende im Register *kursiv*-gedruckten Entlehnungen umfassen nur den kleinsten Teil des kartographierten romanischen Wortgutes. So ist keiner der bisher erwähnten Worttypen im Register als Lehnwort markiert; eine Konsultation des *SDS* über das Register könnte zum Fehlschluß verführen, daß romanische Wörter praktisch nur in die walserischen Dialektinseln der Alpensüdseite eingedrungen seien. In Wirklichkeit finden sich zahllose Lehnwörter vor allem in Deutschfreiburg, im Oberwallis, in der Innerschweiz und in Deutschbünden, wobei die Verbreitung vieler Worttypen z.T. auch weit über diese Regionen hinausreicht. Der wichtigste Verbesserungswunsch des romanistischen Benützers an die noch zu erscheinenden Bände betrifft also eine klarere etymologische Differenzierung des Materials, welche den Nutzen des Registers deutlich erhöhen und den Zugang zu den Karten erleichtern könnte. Es macht jedoch den Anschein, die Redaktion des *SDS* habe nur die noch subjektiv als 'fremd' empfundenen jüngeren Entlehnungen (wie *Pareplüü* 'Regenschirm', Karte V.153) oder die auf die südwalserischen Dialekte beschränkten Romanismen als 'Romanismen' markiert, was wohl als (über)vorsichtige Reaktion auf die in den älteren Bänden des *Idiotikons* noch ungenügenden etymologischen Angaben zu deuten ist. Trotzdem wäre es zu begrüßen, wenn zumindest in eindeutigen Fällen auf lateinische oder romanische Herkunft hingewiesen würde. Die chronologische Gliederung und Wertung des Kartenmaterials könnte dann ruhig dem Benützer überlassen werden; es versteht sich doch von selbst, daß ein uraltes Lehnwort aus dem Latein wie *Pfister* 'Bäcker' (Karte V.28, aus lat. *pistor*), welches in der Innerschweiz und im Oberwallis als ältere Wortschicht noch faßbar ist, nicht auf dieselbe Ebene gehört wie ein jüngeres Lehn- oder Fremdwort aus dem Französischen wie *Rüme* 'Schnupfen' (Karte IV. 63, zu frz. *rhume*, in den Kantonen Freiburg, Bern und Solothurn) oder der Typus *Taatere* 'Flachkuchen' (V. 187, zu frz. *tarte*, im Wallis und im Berner Oberland). Außerdem ist das Material in vielen einschlägigen Fällen bereits so ausgezeichnet aufgearbeitet, daß Mißverständnisse wohl auszuschließen sind. So weisen z.B. auf der Karte V.44 'Kapuziner' die Wahl der Zeichengebung und die Legende deutlich auf die Schichtung der verschiedenen Wortformen hin (altes Lehnwort mit anlautendem [x-] (*Chaputsiner*), jüngere Entlehnung aus der deutschen Schriftsprache mit anlautendem [kx-] (*Kchaputsiner*), sowie Entlehnung aus den benachbarten romanischen Mundarten mit anlautendem [k-] und z.T. inlautendem [ts] (*Ggaputsiner/Ggaputschiner*). Auch bei den zuletzt zitierten vier Fällen fehlt indessen im Register jeglicher Hinweis auf die (mindestens teilweise) romanische Herkunft der behandelten Wörter. Insbesondere bedauert man das Fehlen einer solchen Angabe im Register bei Wörtern wie *Täle* 'Föhre' (VI. 128, in den Kantonen Wallis, Freiburg, Bern und Solothurn), welches die frankopr. Zone von *daille* verlängert und zu einem vorromanischen alpinen Worttyp gehört (cf. *Idiotikon* XII. 1395). So bleibt das Register des *SDS* leider zum

Teil hinter dem bereits erarbeiteten Wissensstand der nationalen Wörterbücher (und demjenigen seiner eigenen Kartenblätter) zurück; ein Blick in die Register des *DRG* beispielsweise zeigt, was in dieser Hinsicht an interdisziplinärer Hilfestellung möglich wäre. Besonders in den von Band VI behandelten Themenbereichen, wo in den alpinen Zonen zahlreiche Romanismen und vorromanische Worttypen auftauchen (neben *Täle* z.B. auch *Bränte* 'Nebel' VI. 43, *Lawine* VI. 52, *Treie* 'Viehweglein' VI. 73, *Stafel* VI. 78/79 und viele andere), wäre man für eine derartige Aufarbeitung im Register dankbar gewesen, um so mehr als begreiflicherweise in den Kartenlegenden die etymologischen Hinweise neben allen anderen Informationen meist nicht auch noch integriert werden konnten. Ein solid abgestütztes Material zur Frage der Lehnbeziehungen und zur Verbreitung des entlehnten Wortgutes läßt sich somit gegenwärtig nur anhand einer systematischen Durchsicht jeder einzelnen Karte und aller Kartenlegenden sowie konsequentem Nachschlagen aller Worttypen im *Idiotikon*, im *DRG*, im *FEW* usw. zusammentragen. (Die Alternative zu dieser inkonsequenten Behandlung der Lehnwörter wäre wohl nur jeglicher Verzicht auf Herkunftshinweise im Register, was zumindest einen falschen Gesamteindruck vermeiden würde.)

Wenn man von diesem Desideratum absieht, bleibt indessen die Tatsache, daß der *SDS* eine reiche Dokumentation zur Frage der lexikalischen Verflechtung von Deutsch und Romanisch in der Schweiz bereitstellt. Er belegt auch die deutliche Binnengliederung der Deutschschweiz in Bezug auf die drei verschiedenen romanischen Einflußzonen: es ist auffällig, daß häufig auf derselben Karte je nach Region verschiedene romanische Worttypen auftauchen. Dies läßt darauf schließen, daß die romanischen Nachbardiome in manchen Fällen dazu dienen, eine spezifische Schwachstelle im schweizerdeutschen Wortschatz abzudecken. So steht neben einem zentralschweizerischen *Kalatze* 'Frühstück' (V. 155, zu ital. *collazione*) ein westlicher Typ *deschöniere* in Bern und ein als Lehnübersetzung aus dem Französischen zu betrachtendes *znüechtere* in Bern und Wallis. Aufschlußreich sind auch die Karten IV. 135/136 'Neffe/Nichte': ursprünglich scheint das Schweizerdeutsche für diesen Verwandtschaftsgrad (wie auch für *Cousin/Cousine*, IV. 139/140) nur Umschreibungen (*Bruedersbueb*, *Schwestertochter* u.ä.) besessen zu haben. Dies erleichterte die Übernahme von romanischen Lehnwörtern: *Nepoot/Nepooti* in ganz Graubünden steht neben *Nepoot* (und *Nepus*)/*Neptissi* im Wallis und *Nöwö/Niesse* im westlichen Mittelland und einigen Städten.

In umgekehrter Blickrichtung bietet der *SDS* ebenfalls einen ausgezeichneten Ausgangspunkt für Untersuchungen über die Ausstrahlung schweizerdeutscher Worttypen in die romanischen Nachbarmundarten. So enthält beispielsweise die Karte V. 124 'die Weste' gleich zwei charakteristische Wörter, die ins Bündnerromanische (und einer davon auch ins Frankoprovenzalische) übergegangen sind: das archaische *Liibrock*, welches nur noch in wenigen Punkten im Kanton Glarus, in den walserischen Südpunkten und in Obersachsen (*GR* 25) belegt ist, lebt in den Mundarten Rheinischbündens weiter: *surselv./surmir. libroc/glibroc*; der dem Wallis und der Ostschweiz gemeinsame Typus *Brusttuech* findet sich in allen bündnerromanischen Mundarten (cf. *DRG* II. 474 und *AIS* VIII. 1562) und im Frankoprovenzalischen (cf. *FEW* I. 578).

Besonders relevant wird die im *SDS* dargestellte Verbreitung eines Worttyps, wenn sie Schlüsse auf die Wortgeschichte zuläßt, germanisch-romanische Wechselbeziehungen beleuchtet und dadurch offene Fragen einer Lösung näher bringt. So spricht der wortgeographische Befund bei *Trütsche/Tretsche* 'Zöpfe' (IV. 7) in Freiburg, im Berner Oberland und im Wallis eher für eine frankoprovenzalische als eine lombardische Herkunft (cf. *Id.* XIV. 1560). Die Karte VI. 196 'Stangenbohne' zeigt nebeneinander verschiedene Schichten lateinischen Wortgutes: in den Rückzugszonen des Alpenraums (Glarus und Berner Ober-

land) findet sich der Typus *Fisel* (zu lat. *faseolus*); Deutschbünden und Freiburg hingegen besitzen die Vertreter einer jüngeren Lehnwortschicht aus den benachbarten romanischen Mundarten: *Faschööle* in Graubünden ist norditalienischer Herkunft (cf. *DRG* VI.144), *Pfaffiol* im Kanton Freiburg gehört zur frankoprovenzalischen Familie der Ableitungen von lat. *faba*. Interessant ist auch der Fall von *Tschoope* 'Rock der männlichen Kleidung' (V.123, zu it. *giubba*, ursprünglich aus dem Arabischen), dessen Verbreitungsgebiet sich weitgehend mit der Zone von *Fazeneetli* (siehe oben) deckt. Auch wenn das *Idiotikon* (VIII.1006) sicher zu Recht schreibt, der Typus *Tschoope* sei im Schweizerdeutschen allgemein verbreitet, ist er nach dem Ausweis des *SDS* im westlichen Mittelland offensichtlich weniger verwurzelt; die Verbreitung scheint vielmehr über die Alpenpässe Richtung Graubünden, die Ost-, die Innerschweiz und das Oberwallis erfolgt zu sein. (Schwieriger zu deuten ist die anscheinend isolierte 'Tschoopen'-Zone in Deutschfreiburg, welche zusammen mit dem Oberwallis die frankopr. Zone von *tš(y)ópa*, *tš(y)ópo*, usw. [cf. *Id.* VIII. 1013] verlängert; das Kartenbild läßt keine Schlüsse auf die Entlehnungsrichtung zu.) Auch hier regt der *SDS* zu weitergehenden Abklärungen an, wobei man als Romanist nur bedauern kann, daß uns für die Westschweiz kein vergleichbares Kartenwerk zur Verfügung steht, welches diese Kontaktphänomene und den Verlauf der Lehnwortströme beleuchten könnte: währenddem alle anderen galloromanischen Gebiete in Belgien und Frankreich z.T. *in extremis* noch durch einen Dialektatlas abgedeckt werden konnten und in der Schweiz Graubünden und das Tessin zumindest im *AIS* angemessen berücksichtigt sind, klafft für die Suisse romande eine Lücke, die sich wohl nie mehr schließen lassen wird.

Selbstverständlich besitzt jeder dargestellte Worttypus seine spezifische Geschichte und Verbreitung. Dennoch läßt sich aus den Materialien des *SDS* eine Art Typologie der Sprachkontaktsituationen in den verschiedenen Regionen der Deutschschweiz ableiten. Auch zeigen gerade die romanischen Lehnwörter, welche Dialektregionen historisch zusammengehören, selbst wenn sie anscheinend durch geographische Hindernisse getrennt sind. Diese Grenzziehung scheint übrigens auch für den Germanisten nicht irrelevant: es fällt auf, daß auch die Grenzen zwischen den deutschen Worttypen oft denselben Linien folgen wie diejenigen der romanischen Lehnwörter.

Für die germanisierten Gebiete Graubündens und die benachbarten Teile des St. Galler Oberlandes bestätigt und präzisiert der *SDS* eindrücklich die grundsätzlich bekannten Tatsachen über das Zurückweichen des Bündnerromanischen. Die in Deutschbünden und Unterrätien belegten romanischen Worttypen illustrieren die Dynamik des Sprachkontakts und Sprachwechsels in diesem Gebiet und zeichnen das deutliche Bild einer Staffelung von mehreren konzentrischen Rückzugszonen. Neben diesem typischen Verbreitungsgebiet der bündnerromanischen Substratwörter, welches bis an den Walensee und den Hirschensprung im St. Galler Rheintal reicht, zeigt er indessen in mehreren Fällen auch, daß der Kanton Glarus ursprünglich ebenfalls zum alträtischen Sprachgebiet gehört. Die walserdeutschen Sprachinseln in Graubünden selbst haben den bündnerromanischen Worttypus hingegen nicht immer übernommen. Typische Beispiele für dieses Verbreitungsbild sind Wörter wie *Poppe/Poppi* 'Spielpuppe' (V. 73), wo ganz Glarus die romanische Zone verlängert, oder *Spuuse/Spüslig* 'Braut/Bräutigam' (V.19/20; *Spuuse* ist ebenfalls im ganzen Kanton Glarus gut belegt, währenddem die offenbar jüngere Ableitung *Spüslig* hier fehlt). In einzelnen Fällen kann auch eine Ausstrahlung der bündnerromanischen Worttypen über dieses ursprüngliche Verbreitungsgebiet hinaus beobachtet werden. Dies trifft beispielsweise für den Typus *Schgarnuz* 'Papiersack' zu (V.211; cf. surselv. *scarnuz*), welcher sich auch in allen bündnerischen Walserkolonien und im Urserental

findet². Oft hat sich aber auch die Bündner Kantonsgrenze zur eigentlichen Kulturgrenze entwickelt, hinter welche sich der bündnerromanische Worttypus zurückgezogen hat, wie z. B. bei *Zmaränd* 'Mittagessen' (V. 157)³. In gewissen Fällen bleibt schließlich der romanische Worttypus auf den innersten Kreis der zuletzt germanisierten oder noch am stärksten romanisch geprägten Regionen Graubündens beschränkt: *Pagoode* 'Maskengestalt' beispielsweise (V. 64, cf. surselv. *bagorda*) findet sich in Deutschbünden isoliert nur noch in zwei Aufnahmepunkten im oberen Prättigau; *pitzge* 'kneifen' (IV. 92; cf. surselv. *piztgar*) ist einzig im Vorder- und Hinterrheingebiet bezeugt.

Eine ganz andere Situation ist in der Zentralschweiz zu beobachten. Hier finden sich neben den alpinen Reliktwörtern vor allem Lehnelemente aus (Nord-)Italien, welche auf die alten Kontakte mit dem Tessin und die Ausstrahlung des Handels über die Gotthardroute hinweisen. So belegt der *SDS* für Uri, Obwalden und das Entlebuch einen Typus *Tschäppi* 'Fangen spielen' (V. 86, zu lomb. *ciappà* 'fangen'), und das bereits erwähnte *Kalatze* 'Frühstück' (V. 155) ist als (zumeist älterer) Worttypus in Uri, Unterwalden und Schwyz vertreten.

Das Oberwallis steht im Kraftfeld von zwei romanischen Nachbargebieten. Einerseits zeigen sich naturgemäß starke frankoprovenzalische – und hochfranzösische – Einflüsse aus dem Unterwallis. Charakteristische Fälle sind beispielsweise *Minsitot/Min(d)sete* 'Zuckererbe' (VI. 195, entspricht der frankoprov. Lautung von frz. (*pois*) *mange-tout*; letztere Form erscheint auch isoliert in der Stadt Freiburg: *Poamangschtu*), der Typus *Leetsch/Leertschene* usw. 'Lärchenharz' (VI. 131) welcher die frankoprov. Zone von *laricatum* verlängert (*FEW* V. 194) und mit den Walsern aus dem Wallis nach Graubünden ausgestrahlt hat (derselbe Worttypus findet sich ebenfalls in den obersten Talstufen des Berner Oberlandes) oder *Faaru* 'Maienkäfer' (VI. 226), welches zu dem im Frankoprovenzalischen (und Okzitanischen) weit verbreiteten Typus *werrô* (*FEW* XVII. 569) gehört. Als Beispiel für die Ausstrahlung schriftfranzösischen Wortgutes sei *Schufllöör* (VI. 191) zitiert, welches das ganze Oberwallis und (abgesehen von zwei Punkten im Kanton Solothurn) anscheinend in der ganzen Deutschschweiz nur dieses erfaßt hat. Andererseits finden sich im Oberwallis – analog zur Innerschweiz – Italianismen, welche auf die Kontakte mit Norditalien (über die Simplonroute) zurückgehen: *Polänte* 'Mais' (VI. 215) oder *Pergola* 'Rebspalier' (VI. 174).

Im westlichen Mittelland, vor allem in Deutschfreiburg und im Kanton Bern, zeigen sich ebenfalls verschiedene Einflußströme aus dem benachbarten frankoprovenzalischen und schriftfranzösischen Raum. Dabei erscheinen die eher volkstümlichen, frankoprovenzalischen Dialektwörter meist in flächiger Verteilung. Ähnlich wie im Falle der bündnerromanischen Wörter, welche nicht alle gleich weit ausstrahlen, finden sich die Frankoprovenzalismen zum Teil bis weit in den Kanton Bern hinein (bekanntlich erweist sich hier besonders das Berner Oberland in manchen Fällen als ein eigentliches Rückzugsgebiet für frankoprovenzalisches Wortgut, welches im Berner Mittelland z. T. von anderen Worttypen überdeckt ist); daneben bildet zuweilen wie in Graubünden die Freiburger Kantonsgrenze die Grenze des Verbreitungsgebiets. Charakteristische Beispiele sind etwa *Bodangse* 'Runkelrübe' (VI. 216), welches die Zone des in der Westschweiz weit verbreiteten Typus *abondance* 'betterave' verlängert (cf. *Gloss.* I. 61; das Wort ist auch in Bern und im Wallis belegt) oder das bereits erwähnte *Pfaffiole* 'Stangenbohne', das auf Freiburg beschränkt ist.

² Dieser Worttypus scheint eines vitalsten rtr. Wörter zu sein: gemäß *Id.* VIII. 1301 ist *Skernuz* auch in Baiern und Österreich verbreitet.

³ *Zmaränd* fehlt in verschiedenen Walsersiedlungen; (*Nach*)*Maränd* 'Nachmittagsimbiss' (V. 158) hingegen ist in ganz Deutschbünden verbreitet.

Schriftfranzösische Lehnwörter hingegen erscheinen regional eher unspezifisch und sporadisch; sie können auch größere Regionen überspringen. So erscheint der Typus *Powèèrli* (VI. 194; cf. frz. *pois verts*) in Zürich und der ganzen Ostschweiz, nicht aber im westlichen Mittelland. Oft werden Französismen von den städtischen Zentren wie Freiburg, Bern, Solothurn usw. aus weiterverbreitet, was sich beobachten läßt, solange die einzelnen Gebiete nicht zusammenfließen. Typische Fälle dieser Art sind *Goggelüsch* 'Keuchhusten' (IV. 116) im Wallis, Deutschfreiburg, im oberen Aaretal, in der Region Solothurn und Luzern, punktuell auftretendes *schaluu(s)* 'mißgünstig' (V. 14) in den Städten Basel, Bern, Biel, Burgdorf, sowie in Zermatt) oder *Cousin* 'Mücke' (VI. 235) in der Stadt Bern und am Bielerseeufer.

Ganz im Gegensatz zu den bisher erwähnten Gebieten fällt der Jura (Raum Solothurn/Baselland) durch das Fehlen von sprachlichen Kontaktphänomenen auf. In dieser Region, wo – vom frankoprovenzalischen Wallis abgesehen – der französische Sprachraum am weitesten nach Osten vorstößt, sind mit wenigen marginalen Ausnahmen kaum französische Elemente in die benachbarten Mundarten eingeflossen. Dies beleuchtet die eigentliche Bollwerksituation, in welcher sich das Französische mit seinen Mundarten hier befindet: auf drei Seiten von deutschem Sprachgebiet umgeben, aber durch die Geländekonfiguration weitgehend geschützt, konnte es vom Alemannischen zwar nicht verdrängt werden, hatte aber keine Ausstrahlung mehr (der Lehnwortstrom verläuft – oder verlief – vielmehr in entgegengesetzte Richtung, wie jurassische Dialektwörterbücher zur Genüge belegen können).

So bieten die vorliegenden wortgeographischen Bände des *SDS* ein reichhaltiges Abbild der sprachlichen Kontaktsituation zwischen Deutsch und Romanisch in der Schweiz. Sie geben zudem – auch anhand der hier erwähnten Romanismen – einen tiefen Einblick in die Binnengliederung des Schweizerdeutschen, die durch die geographischen Gegebenheiten oft verschleiert wird. Sie laden somit förmlich zu einer weiteren Beschäftigung mit diesen Fragen ein. Es muß wohl nicht speziell betont werden, wie willkommen die noch ausstehenden Bände des *SDS* sind, welche diese großartige Materialbasis abrunden werden.

Andres Max Kristol



Jeux de mémoire. Aspects de la mnémotechnie médiévale. Recueil d'études publié sous la direction de BRUNO ROY et PAUL ZUMTHOR, Paris – Montréal 1985 (Vrin, Les Presses de l'Université de Montréal) 224 p.

Dans une civilisation fondée, jusqu'au XIV^e siècle, en grande partie sur le maintien de traditions orales, la mémoire joua un rôle prédominant, quoique rarement considéré en lui-même. Pourtant, comme le soulignent les éditeurs, le fonctionnement des institutions publiques et privées, le savoir et l'enseignement, les pratiques de l'artisanat, des arts, de la poésie en dépendaient dans une mesure dont on n'a plus idée aujourd'hui. Les communications qui constituent ce volume ont été présentées à l'occasion d'un colloque organisé en 1983 à l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal; elles fournissent, en quelque sorte, les bases d'une anthropologie historique. Elles s'inscrivent dans le mouvement actuel de recherche vers l'examen socio-anthropologique des faits de culture, y compris le langage, la littérature et les discours juridique ou scientifique. Elles s'articulent en six sections:

a) *Mémoire et traditions poétiques*

Paul Zumthor, *Les traditions poétiques* (p. 11–21). L'auteur étudie le fonctionnement de la mémoire poétique au Moyen Âge, il retient le terme de *tradition* dans la seule mesure où il dénote un «effet de mémoire», il ne fait que défricher les premiers abords d'un champ très large et trace quelques lignes de direction de recherche dans des pages fondamentales. «La mémoire ressortit d'une triple manière à la Poétique: en vertu du mode de communication de l'œuvre, en tant que modalité de conservation et en tant que lieu de tensions créatrices.» (p. 13) Paul Zumthor pose certaines questions, admettant l'existence et l'efficacité d'une «tradition poétique», celles relatives aux modalités de la transmission, à la nature des objets transmis, à la perpétuation de pratiques, de techniques, de jugements, bref d'une esthétique, au moins tendancielle mais fondamentale en ce qu'elle régit la production des objets et justifie négativement les innovations, enfin, à l'ensemble des textes reçus, comme comportant quelque lien avec le passé et valorisés (ou dévalorisés) comme tels. (p. 13) Pour le problème des modalités, est-ce l'oralité ou l'écriture? Quant à la seconde question, sont-ce des thèmes, ou est-ce une forme? Pour la troisième, perpétuation des pratiques, doit-on répondre: unicité ou multiplicité de tradition(s)? En ce qui concerne la dernière, comportement des textes au sein de la tradition? Nature de la relation qui les unit? Autant de questions et de réponses lapidièrement exposées. L'auteur termine son analyse par cette remarque: «C'est en effet le fonctionnement de la mémoire collective qui détermine la mode de structuration poétique. Le poème est 'relecture' autant que 'création': son ère ontologique est la tradition même qui le supporte.» (p. 21)

Edward A. Heinemann, *Mémoire, répétition, système esthétique dans la chanson de geste* (p. 23–33). L'auteur étudie le rôle de la répétition dans le système esthétique à la lumière de six chansons de geste: la *Chanson de Roland*, les *Enfances Guillaume*, le *Couronnement de Louis*, le *Charroi de Nîmes*, la *Prise d'Orange*, le *Moniage Rainouart*.

Giuseppe Di Stefano, *A propos de la rime mnémonique* (p. 35–42). Le critique met en exergue les difficultés que la rime mnémonique soulève; le théâtre ancien est écrit en vers anisosyllabiques et cette anisométrie se répercute sur la représentation. Il insiste sur l'interaction des découpages au plan métrique et au plan sémantique.

Cynthia J. Brown, *Mémoire et histoire: la déformation de la réalité chez les rhétoriciens à la fin du Moyen Âge* (p. 43–53). Trois Rhétoriciens, André de la Vigne (*Le Voyage de Naples*), Jean Marot (*Le Voyage de Gênes*, *le Voyage de Venise*) et Pierre Gringore (*Lettres nouvelles de Milan*) s'approprient un pouvoir, non seulement sur l'opinion publique mais aussi sur la mémoire du passé.

b) *Le langage romanesque*

Dominique Chassé, *La mise en mémoire des informations narratives: le système du vers et le système de la prose* (p. 57–64). La prose est associée à l'expression de la vérité, vérité de l'histoire, de la science ou de la théologie; quant au vers, il est rattaché à la fiction, certains de ses détracteurs le suspectant même de mensonge. A titre d'exemple, le *Roman de l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron, le passage du *Joseph d'Arimathie* en vers et en prose.

E. Jane Burns, *La répétition et la mémoire du texte* (p. 65–71). C'est le *Cycle Lancelot Graal* qui est l'objet de l'examen; le but évident du *Cycle Lancelot Graal* étant de recréer le royaume légendaire du roi Arthur.

Edina Bozóky, *De la parole au monument: marquer la mémoire dans la littérature arthurienne* (p. 73–82). Le mythe arthurien, au fur et à mesure que le cycle se développe, construit sa propre mémoire-remembrance, en posant de multiples jalons, signes, rappels à travers le texte.

c) *Le discours allégorique*

Nico Van den Boogaard, *Le 'Roman de la Rose' de Guillaume de Lorris et l'art de mémoire* (p. 85–90). Dans cet article posthume, Nico Van den Boogaard recherche s'il y a un témoignage indirect de la présence de l'artifice mémoriel dans le système d'un auteur.

Antonio D'Andrea, *Dante, la mémoire et le livre: le sens de la 'Vita Nuova'* (p. 91–97). La vraie originalité de Dante réside dans l'emploi qu'il fait de la mémoire au niveau littéraire, dans une notion, pour ainsi dire, opératoire, littérairement productrice.

Françoise Guichard Tesson, *Le pion Souvenir et les miroirs déformants dans l'allégorie d'amour* (p. 99–108). L'auteur étudie la *Glose des Échecs amoureux* d'Évrart de Conty.

d) *Le droit*

Paul Ourliac, *Coutume et mémoire: les coutumes françaises au XIII^e siècle* (p. 111–122). «On ne peut dire ce qu'est la mémoire de la coutume, comment elle procède, où elle remonte; elle existe cependant, détermine les attitudes et les choix et, parfois, peut venir de fort loin: *Aeternitatis janua*.» (p. 122)

Benoît Beaucage, *Le rôle constitutif des 'usances' et des 'esgards' dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem* (p. 123–130). Examen du livre des établissements de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem au XV^e siècle.

e) *Traditions scolaires et didactiques*

Pierre Riché, *Le rôle de la mémoire dans l'enseignement médiéval* (p. 133–148). L'auteur cite des exemples empruntés aux quatre périodes de l'histoire de l'enseignement médiéval: celle de la nouvelle culture chrétienne (VI^e–VIII^e s.), l'âge des écoles carolingienne, l'époque des écoles urbaines des XI^e et XII^e siècles et celle des universités.

Rolf Max Kully, *Cisiojanus: comment savoir le calendrier par cœur* (p. 149–156). Le mot «Cisiojanus» n'est pas un nom propre, il signifie un genre de littérature totalement désuet et oublié, il représente une espèce de poème utilisable à des fins mnémoniques. On a fait du calendrier l'objet de la poésie et on a créé des vers mnémoniques qui énumèrent la suite des fêtes des saints, ce genre aurait été inventé entre 1173 et 1208, en Allemagne centrale ou occidentale.

Madeleine Jeay, *La mythologie comme clé de mémorisation: la 'Glose des Échecs amoureux'* (p. 157–166). L'auteur étudie les illustrations de Mercure et d'Apollon du manuscrit Paris, B. N. fr. 143 comme témoins de la mythographie médiévale.

f) *Art et iconographie*

John B. Friedman, *Les images mnémotechniques dans les manuscrits de l'époque gothique* (p. 169–184). L'auteur analyse l'emploi des schémas visuels comme aides pour la mémoire, entre autres, ceux de trois maîtres: Hugues de Saint-Victor, Jacques de Cessoles et Thomas Bradwardine; il propose un survol du genre «arbre» et de la roue mnémonique dans l'art médiéval: l'arbre de consanguinité, l'arbre de l'histoire, un des schémas employés par Pierre de Poitiers pour enseigner l'histoire, le *Speculum virginum* et une des formes les plus connues de la roue de mémoire, le diagramme planétaire.

François Garnier, *Les situations, les positions et les gestes figurant le passé* (p. 185–209). C'est la recherche des procédés utilisés par les imagiers médiévaux pour exprimer des relations temporelles qui est examinée ici, en s'appuyant principalement sur l'étude des enluminures.

Roland Sanfaçon, *Thèmes anciens et formes nouvelles. L'évocation des XII^e et XIII^e siècles dans l'architecture du XV^e siècle en France* (p. 211–221). Toute création artistique est à la fois un maintien et une transformation de techniques et de formes antérieures. L'auteur prend en considération deux régions de France: la Normandie et le Sud-Ouest.

Marie-Claire Gérard-Zai

FREDE JENSEN, *Provençal Philology and the Poetry of Guillaume of Poitiers*, Odense 1983 (Odense University Press), 374 p.

L'auteur constate une lacune importante dans l'étude philologique de l'occitan: la syntaxe, en effet, n'est que rarement prise en compte dans les manuels (disponibles) de grammaires historiques de l'occitan. Frede Jensen veut faire une œuvre plutôt sélective qu'exhaustive et désire mettre à disposition les instruments nécessaires pour une compréhension précise des textes médiévaux. L'ouvrage est conçu comme commentaire philologique d'un texte d'une certaine longueur: les onze poèmes qui constituent le corpus du premier troubadour connu, Guillaume IX d'Aquitaine. Cette option même limite le champ sémantique, l'aire linguistique et l'époque concernée; c'est un choix délibéré que l'on peut regretter.

Un commentaire philologique accompagne l'édition renouvelée, dont le texte est établi sur la base de la comparaison des manuscrits – l'intervention de l'éditeur est réduite au minimum et offre, selon les préliminaires «a constructive discussion of difficult or disputed passages, including a thorough evaluation of past scholarship» (p. 7) – et la traduction anglaise. F. Jensen n'étudie pas les traits dialectaux éventuels des textes de Guillaume IX. La bibliographie (p. 323–334) comporte quelques étonnantes lacunes: sur Cadenet, la nouvelle édition de Josef Zemp, *Les poésies du troubadour Cadenet. Edition critique avec introduction, traduction, notes et glossaire*, Berne-Frankfurt/M. 1978 et en particulier sur Guillaume IX, une étude importante: François Zufferey, «Notes sur la pièce III de Guillaume de Poitiers», *Romania* 97 (1976), 117–122. Un index des noms (p. 335–374), excluant les étymologies, clôt le volume.

Marie-Claire Gérard-Zai



FREDE JENSEN, *The Syntax of Medieval Occitan*, Tübingen 1986, VII + 431 p. (*Beihefte zur ZRPh.* 208).

L'intention de l'auteur est de mettre à disposition des lecteurs des textes des troubadours et des étudiants une description détaillée et illustrée du support linguistique dans lequel s'exprime cette littérature en usant de la terminologie de la grammaire traditionnelle. Le corpus utilisé comprend des chartes, des textes archaïques et hagiographiques, *Boeci*, la *chanson de Sainte Foi d'Agen*, la *Vie de Sainte Enimie*, le *Jeu de Sainte Agnès*, des œuvres narratives, *Flamenca*, *Jaufré* ainsi que les *Leys d'Amors*, *Breviari d'Amor*, la poésie épique *Daurel et Beton*, la *Chanson de la Croisade albigeoise* et des textes accessibles dans les anthologies de C. Appel, H. Suchier, K. Bartsch, E. Koschwitz et M. de Riquer en plus de la lyrique des troubadours. On ne peut que s'étonner que Frede Jensen semble ignorer des éditions critiques récentes, certaines de premier plan, par exemple, pour Guillaume IX d'Aquitaine, l'édition de Nicolò Pasero (Modène 1983), pour Arnaut Daniel, celle de Maurizio Perugi (Milan 1978) et même celle qui précède, de Gianluigi Toja (Florence 1960) qui ont relégué depuis longtemps celle de R. Lavaud de 1910; pour Cadenet, il faudrait citer l'édition de Josef Zemp (Berne 1978).

Ce manuel comble une lacune, les ouvrages de syntaxe de l'ancien occitan sont pratiquement inexistant, si l'on excepte les quelques remarques glanées dans les bonnes éditions critiques et naturellement la contribution de Max Pfister, «Beiträge zur altprovenzalischen Grammatik», *VRom.* 17 (1958), 281–362; cette lacune serait due à l'idée fallacieuse que les

règles de la langue occitane et de sa syntaxe sont identiques à celles du français. Dans un ouvrage destiné surtout aux étudiants, on peut regretter l'absence d'un index rerum, la liste des mots cités est insuffisante pour faciliter la consultation.

Marie-Claire Gérard-Zai



CRISTINE SCHWEICKARD, «*Sobre'l vieill trobar e-l novel*». *Zwei Jahrhunderte Troubadourlyrik. Thematische Schwerpunkte und Schlüsselbegriffe. Ein interpretatorischer und inhaltsanalytischer Versuch*, Frankfurt/Main (Haag und Herchen) 1984, 386 p. (*Untersuchungen zur romanischen Philologie neue Folge* 5).

Dans cette thèse de doctorat rédigée sous la direction de M. Kurt Ringger, avec le concours de Mme Elisabeth Noelle-Neumann et M. Jürgen Wilke, l'auteur a voulu tirer parti de son expérience des études des langues et littératures romanes et du journalisme: elle repose sur la critique herméneutique et s'appuie sur les données de l'ordinateur.

Les études de littérature occitane des cinquante dernières années se sont concentrées sur deux thèmes: l'amour et la poétique, avec une préférence pour une époque, la seconde moitié du XII^e siècle. Cet ouvrage veut présenter la problématique épistémologique d'une telle limitation chronologique et thématique. Dans ce but, l'auteur analyse 239 chansons réparties en cinq périodes dans la perspective d'un «déplacement» du centre de gravité thématique et sous l'aspect d'une interprétation différente du contenu des concepts de la *fin'amor* et du *trobar clus*. Comme point de départ, il y a deux hypothèses: au cours de deux siècles (environ 1100 jusqu'en 1300), l'amour et la poétique n'ont pas toujours connu la même échelle de valeur, selon les circonstances historiques et sociales, ces deux thèmes ont pu être relégués au détriment d'autres préoccupations ou sujets. La *fin'amor* et le *trobar* ont été compris et interprétés différemment par les troubadours eux-mêmes. La répartition et la systématisation des textes ont été effectuées sur la base d'un préexamen quantitatif à l'aide d'un ordinateur.

On pourrait discuter et contester le choix des chansons retenues: l'auteur exclut les pièces anonymes et fragmentaires et toute la production de Guillaume IX d'Aquitaine mais retient deux chansons d'Alegret, quatre d'Aimeric de Sarlat, trois d'Arnaut de Tintinhac, huit de Guilhem Magret, en tout ce sont 239 pièces de 61 troubadours. La première période étudiée (1125-1149) reflète l'insatisfaction des poètes, le thème du relâchement des mœurs dans l'aristocratie et le clergé domine, selon Cristine Schweickard; dans la seconde (1190-1210), l'amour est la préoccupation essentielle; durant la guerre des Albigeois, les troubadours expriment leurs ressentiments face aux événements politiques et sociaux; après la guerre, vers le milieu du XIII^e siècle, c'est la poésie du «*status quo ante*» comme si rien ne s'était passé. La poétique et l'amour acquièrent une fonction sociale. Les termes *cobeitat*, *cortezia*, *escarsedat*, *joven*, *largueza*, *lialtat*, *malvestat*, *mezura*, *onor*, *pretz*, *proeza*, *saber*, *sen*, *valor*, *vertut* ont une signification très concrète (p. 236). L'amour s'adresse d'abord à «la» *dompna*, ensuite à «une» femme en particulier, puis c'est le débat entre *fals'amor* et *bon'amor* et finalement, c'est l'amour pour la Vierge Marie, les «*donne angelicate*», chantées par les poètes italiens du *Dolce Stil nuovo*. La conception de l'amour chez les troubadours n'est pas homogène ni unitaire. La *fin'amor* de nos poètes occitans est «*eine Fiktion*» (p. 238), elle varie selon les époques et dépend des influences politiques et sociales. Juger leurs productions littéraires *in globo* est un leurre.

Quant à une théorie poétique, comment les troubadours se comportent-ils face au *trobar clus* ou au *trobar leu*, la strophe de Giraut de Bornelh:

«Era-m platz, Giraut de Bornelh,
que sapcha per c'anatz blasman
trobar clus ni per cal semblan.
Aisso-m diatz
si tan prezatz
so que vas totz es comunal;
car adonc tuch seran egal.»
(242,14 Martín de Riquer, *Los Trovadores* I, p. 455)

résume bien cette problématique qui agite aujourd'hui encore les critiques.

Cette thèse comprend une très vaste bibliographie (p. 240–309), et notons en passant quelques brouillures: p. 258 SOLANO, lire *Cormier* Raymond et p. 308 lire *Zufferey* François (deux fois); l'ouvrage est complété par plusieurs appendices: liste alphabétique des troubadours avec les dates de leur période de création littéraire, suite chronologique des troubadours «datables», méthode suivie par le programmeur et tableaux thématiques.

Marie-Claire Gérard-Zai



Studi francesi e provenzali 84/85, a cura di MARC-RENÉ JUNG e GIUSEPPE TAVANI (*Romanica vulgaria Quaderni* 8/9), L'Aquila (Japadre) 1986, 147 p.

Ce numéro est consacré à la poésie française et occitane du Moyen Âge, il s'ouvre sur un article de Marc-René Jung, *A propos de la poésie lyrique courtoise d'oc et d'oïl* (p. 5–36). Avec beaucoup de pertinence, l'auteur étudie les rapports des différentes formes que revêt une *canço* donnée dans la tradition manuscrite et les rapports entre la poésie lyrique d'oc et d'oïl à la lumière de quelques textes; les recherches de Luciano Rossi et Jörn Gruber permettent de déceler des affinités poétiques entre Conon de Béthune, Raimbaut de Vaqueiras et Bertran de Born, également entre Guillem de Cabestany, Bertran de Born le fils, le Chastelain de Couci, Bernard de Ventadour, Gace Brulé et Gillés de Viés-Maisons.

Il s'agit d'un véritable débat poétique sur la *fin'amors* et d'une subtile correspondance entre métrique, mélodie et le motif du rossignol. Quant aux contacts entre la lyrique d'oc et celle du Nord de la France, l'auteur pense qu'aussi bien les textes que la personne de Gaucelm Faidit, dont neuf pièces se trouvent dans deux chansonniers français, jouèrent un rôle important dans le passage de la poésie occitane en pays d'oïl et que «le point de convergence entre la tradition en oc et en oïl est R. 40 du Chastelain de Couci» (p. 31) (R. 40: *La douce voiz du louseignol sauvage*).

Luciano Rossi e Stefano Asperti, *Il «Renart» di Siena: nuovi frammenti duecenteschi* (p. 37–64). Ce sont quatre fragments d'environ 400 vers du *Roman de Renart* (branches II, III, IV), que l'on peut dater du milieu du XIII^e siècle (Siena, Biblioteca Pubblica ms K. IV. 50), ils comprennent les épisodes les plus «anciens» du roman (Renard et le corbeau, le vol des poissons, le viol de Hersent).

Gabrielle Widmer, *Les plaintes funèbres du «Roman de Thèbes»* (p. 65–91). L'auteur expose les critères intertextuels de la composition des plaintes funèbres du *Roman de Thèbes* sur la base des trois aspects suivants: a) éléments constitutifs de la plainte proprement dite;

b) gestes qui accompagnent la plainte; c) position et fonction dans l'ensemble du contexte narratif; ils sont fondés sur une méthode descriptive de la plainte funèbre, qui représente un monologue dans une situation de dialogue fictif. Sept passages du *Roman de Thèbes* forment le corpus analysé: plainte de Jocaste sur son mari Laios, d'Isiphile sur son protégé Archémore, de Ligurges sur son fils Archémore, de la reine Eurydice sur son fils Archémore, plainte des cents chevaliers sur leur seigneur Athon, celle d'Ismène sur son fiancé Athon et celle de Polynice sur son beau-frère Tydée.

Giuliana Faessler-Caccia, *La poésie de circonstance chez Charles d'Orléans* (p. 93–115). L'examen se concentre surtout sur le rondeau III, vraisemblablement de 1444, *A ce jour de Saint Valentin*; d'autres rondeaux font allusion à la fête traditionnelle des amoureux, également la ballade LXVI, écrite en 1436 et rédigée sur le refrain «Sur le dur lit d'Ennuieuse Pensee» et la *Retenue d'Amours*. Trente ans séparent la *Retenue d'Amours* du premier rondeau dédié à la Saint-Valentin. Une lecture approfondie montre que l'occasion de la fête donne lieu à une manipulation bien précise et délibérée: celle de transformer l'événement chronologique en matière poétique et de le traduire au niveau littéraire en élaborant ainsi une poésie de circonstance (p. 113).

Giuseppe Tavani, *Per il testo del discordo plurilingue di Raimbaut de Vaqueiras* (P.-C. 392, 4) (p. 117–147). L'auteur propose une nouvelle édition critique de ce poème plurilingue, unique dans la production romane de cette époque, il discute les variantes et présente très utilement la *collatio codicum* et une traduction italienne du texte.

Marie-Claire Gérard-Zai



CHARLES BRUCKER, *Sage et sagesse au moyen âge (XII^e et XIII^e siècles): Etude historique, sémantique et stylistique*, Genève (Droz) 1987, 486 p. (*Publications romanes et françaises* 175).

La présente étude est la version abrégée et remaniée d'une thèse d'Etat soutenue en 1979: «*Sage*» et son réseau lexical en ancien français, Lille III (diffusion: Champion). On n'y trouvera que de brèves allusions aux termes «satellites» (savant, courtois, courtoisie, enseigné, preu, pseudome, proece) examinés alors, l'auteur ayant restreint le champ d'investigation à cinq termes: «sage» – adjectif auquel est consacré la première moitié du livre –, «sené» et les substantifs «sen(s)», «savoir», «sapience». Le point de vue de Charles Brucker est d'abord celui du linguiste et, plus précisément, du sémasiologue: l'auteur se situe «résolument au plan de la 'parole'» (p. 13), de la manifestation, et chaque terme est étudié en fonction du contexte sémantique et syntagmatique avec, comme but, l'établissement de ses sémèmes principaux. Oscillant entre le registre intellectuel, le registre social et le registre moral, les notions de la «sagesse» sont susceptibles de multiples effets de sens. On sera reconnaissant à l'auteur d'avoir refusé la *solutio faciliior* en ne rendant jamais les termes de l'ancien français par leur équivalent en français moderne; il évite, au contraire de tant d'autres, l'écueil des «faux amis». Par contre, le souci de précision peut conduire – l'auteur en est heureusement conscient (p. 431) – à des propositions hasardées, notamment quand on se trouve face à l'unique attestation d'un sémème; ainsi, à la page 90, le sémème *vertueux* de «sage» est introduit avec des modalisations du doute («qui nous surprend», «il nous a semblé»), bref, il s'agit d'une hypothèse à discuter.

Comme l'indique le titre de l'étude, le projet de l'auteur dépasse largement les limites d'une recherche purement linguistique. Dans les pages consacrées à l'aspect stylistique sont examinées les contraintes formelles qui régissent souvent l'emploi des termes étudiés: la rime, l'insertion dans un syntagme figé («faire que sage», «sages ne fous», p. 91) ou l'accouplement avec un autre terme tel que «cortois» ou «pro(z)». La célèbre opposition «Rollant est proz e Oliver est sage» dans la *Chanson de Roland*, relève pour Charles Brucker de la traditionnelle opposition, remontant à l'Antiquité, entre *fortitudo* et *sapientia* (p. 37); il la considère, sur les traces d'E. R. Curtius (*La littérature européenne et le moyen âge latin*, ch. IX), comme un élément de la rhétorique médiévale. Il est regrettable que l'auteur ne connaisse pas l'article de June H. M. McCash, «Scientia and Sapientia in the *Chanson de Roland*», *Medievalia et Humanistica* 11 (1982), 131–147, dans lequel l'opposition entre Roland (Charlemagne, Turpin) et Olivier (Naimes) est présentée comme l'opposition entre une sagesse qui s'oriente à Dieu (*sapientia*) et une *scientia* qui s'occupe des affaires de ce monde. Si l'on accepte cette interprétation, la «démessure» de Roland se trouve valorisée positivement, elle n'est pas simplement un décalque de l'hybris d'Achille. En tout cas, les résultats de l'analyse *littéraire* permettent de voir les limites d'une analyse linguistique centrée sur les seules occurrences de certains termes dans un texte; l'opposition entre Roland et Olivier ne se réduit pas à l'opposition «pro(z)» vs «sage(s)», elle met en jeu tout une série d'éléments dont Charles Brucker, dans la perspective choisie, ne pouvait pas tenir compte.

L'époque étudiée va des origines à 1240, et l'auteur la découpe en trois périodes:

- 1) une période d'élaboration, marquée par le latin médiéval, qui va de 1100 à 1150;
- 2) une période d'enrichissement (multiplicité des effets de sens) et d'expansion des registres moral et social avec l'avènement de l'idéologie courtoise dans les années 1150–1180;
- 3) une période de régression (1180–1240), accompagnée d'une forte intellectualisation du réseau lexical – signe, pour l'auteur, d'un dépassement de l'idéologie féodale et aristocratique qui dominait au XII^e siècle.

Combinant le point de vue diachronique et synchronique, Charles Brucker a étendu ses investigations aux différents «genres» (le terme demanderait à être défini) de la littérature médiévale: la chanson de geste, la littérature historique, le roman antique, la «matière de Bretagne», la poésie lyrique courtoise, la littérature morale et religieuse, le théâtre, la littérature bourgeoise et allégorique. Grâce à cette démarche, il a été possible de mettre en évidence l'importance d'un Chrétien de Troyes dans l'évolution du champ notionnel de la sagesse, mais aussi de relever des différences significatives entre les œuvres d'une même période: ainsi *sapience*, rare avant 1150, est absent des chansons de geste, mais apparaît dans la poésie morale et religieuse (p. 382). Les tentatives d'explication demanderaient parfois à être approfondies: comment se contenter d'invoquer, pour l'«effacement de *sené*» (p. 278) dans le *Roman de Renart* (branches de la deuxième moitié du XII^e siècle), le caractère «populaire», peu perméable aux conventions rhétoriques, de ces textes ... pourtant écrits par des clercs?

Le corpus des œuvres a été constitué en fonction de leur importance littéraire (p. 29), une option qui se défend mais n'est pas nécessairement la meilleure: pourquoi les textes les plus intéressants pour l'étude d'un champ lexical appartiendraient-ils au canon des grandes œuvres médiévales? Personnellement, nous regrettons l'absence du *Torneiment Anticrist* de Huon de Méry (éd. M. O. Bender, Mississippi 1976), texte dans lequel les notions de la sagesse, notamment celle de *sapience*, jouent un rôle non négligeable lors de la présentation des Vertus. Non seulement «Courtoisie aime Sapience» (v. 1867), mais celle-ci a peint l'écu de Charité:

Ele portoit l'escu a .II. cignes
 Doré de Nete-Conscience,
 E i ot portrait Sapience
 Escuchiaus de toutes vertus;
 (vv. 1942–45)

Pendant le combat des Vices et des Vertus, c'est Sapience qui tuera Folie «du branc a proverbes lettré» (v. 2851), allusion évidente au *Liber Sapientiae*, recueil biblique de proverbes. C'est elle encore – mère de Raison (v. 2745) et sœur de Providence (v. 3475) – qui conseille les Vertus après la défaite des Vices (v. 4331 ss.). A travers le réseau de relations qui se tisse au fil du texte, la notion de *sapience* dans le *Torneiment Anticrist* apparaît comme sagesse universelle; d'origine transcendante, elle comprend aussi bien la Courtoisie (registre social) que le savoir représenté par les proverbes, dont le caractère éthique (distinction du bien et du mal) nous incite à les rattacher au registre moral (à connotations religieuses). On peut sans autre appliquer à la *Sapience* chez Huon de Méri la définition que donne de la *Prudentia* Alain de Lille dans la *Summa de arte predicatoria*; il la présente à partir de différents versets bibliques comme synonyme de *Sapientia*:

Prudentia est rerum bonarum et malarum, et utrarumque
 discretio, cum fuga mali et electione boni.
 (Patr. Lat., vol. 220, col. 157)

Pour les notions de *prudencelprudentia*, à peine évoquées dans l'étude (p. 277), on se référera à l'article de Charles Brucker paru dans les *Romanische Forschungen* 83 (1971).

Si nous avons attiré l'attention sur le *Torneiment Anticrist*, c'est qu'il pose le problème de l'allégorie. En se limitant à étudier les occurrences des notions de la sagesse dans un texte allégorique, comme le fait Charles Brucker pour le *Roman de la Rose* de Jean de Meun (p. 226–227), on en arrive à négliger les personnifications elles-mêmes. Raison, qui vient en vain conseiller l'amant, représente la *Sapientia* biblique; c'est ce qu'ont démontré deux études inconnues à l'auteur, celle de P.-Y. Badel d'abord («Raison 'Fille de Dieu' et le rationalisme de Jean de Meun», ds: *Mélanges J. Frappier*, Genève 1970), celle, plus poussée, de J.V. Fleming (*Reason and the Lover*, Princeton 1984). Le lien (familial!) entre Sapience et Raison apparaissait déjà chez Huon de Méri, et il est important de relever que, dans les textes allégoriques, la Sapience peut se manifester sous des noms qui ne relèvent pas directement du champ notionnel de la sagesse: ainsi, dans le *Roman de Fauvel* (éd. A. Langfors, Paris 1914–1919), Fortune apparaît comme un substitut de Sapience, sa «sœur germaine» (v. 2209) qui a présidé à la création du monde que Fortune dirige à présent. Chez Boèce (traduction de Jean de Meun) Philosophie a les attributs de la sagesse divine, et, dans les *Douze Dames de Rhétorique* (1463), la première dame, Science, a les attributs de Sapience. A même titre que la *Chanson de Roland*, la littérature allégorique rappelle que, pour stimulantes que soient les propositions de Charles Brucker, elles ne sauraient suffire à une analyse littéraire (qui ne rentrerait pas dans les intentions de l'auteur).

Dans l'étude, la période après 1240 est définie comme une période de stabilisation; on notera pourtant la disparition progressive de *sené* au cours du XIII^e siècle (p. 294) et l'apparition de *sagesse* avec le *Roman de la Rose* de Jean de Meun (p. 419). Concurrencé désormais par *sagesse*, *sapience*, terme savant, devient très rare et ne désigne plus que la «sagesse chrétienne» (p. 417–418)). La rareté des occurrences pour le moins paraît contestable, les textes dépouillés de la fin du moyen âge étant trop peu nombreux (cf. la liste à la p. 440); à part le *Roman de Fauvel*, déjà cité, signalons la présence de Sapience personnifiée dans le *Songe du Vieil Pelerin* de Philippe de Mézières, l'emploi du substantif «sapience» comme attribut de

Dieu ou du Christ dans les prières (J. Sonet, *Répertoire d'incipits de prières en ancien français*, Genève 1956, n^{os} 976/2007). En plus, si quelqu'un envisageait de compléter l'étude de Charles Brucker par des recherches sur la fin du moyen âge, il faudrait tenir compte d'un substantif qui, à notre connaissance, n'apparaît en langue française qu'avec le XV^e siècle: *sophie*. *Sophia*, terme savant, est parfaitement attesté dans des œuvres latines; dans l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille (que nous citons à cause de son influence sur Jean de Meun), il apparaît aux chapitres V/6ss. en alternance avec *prudencia* et désigne la sagesse divine. Le terme ne relève pas du domaine commun, d'où l'erreur du chevalier Robert de Clari au début du XIII^e siècle, lorsqu'il s'agit d'expliquer le nom de Sainte-Sophie, église principale de Constantinople (*Conquête de Constantinople*, éd. Ph. Lauer, Paris 1924): «Sainte Souphie en griu ch'est Sainte Trinités en franchois» (ch. LXXXV). En 1406 seulement Jacques Legrand baptise son œuvre majeure l'*Archiloge Sophie* (éd. E. Beltran, Paris 1986), mais ne manque pas de préciser le sens du titre: c'est le livre qui «parle de l'amour de sapience» (p. 30). «Sophie» n'est pas encore un terme courant et, dans le corps du texte, il cèdera la place à son synonyme «sapience». Vers la fin du siècle *sophie* apparaît dans le *Séjour d'Honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (éd. J. A. James, Chapel Hill 1977), lorsqu'EGO-héros rencontre les philosophes antiques rassemblés dans un *locus amoenus* de la Forêt des Aventures:

Et tout autour vy ung noble compris
D'anciens clerchez, plains de philozophie,
Tous abreuvez du fleuve de Sophie.
(vv. 6216–18)

Sophie s'est substituée à *sapience* qui, dans le prologue du *Roman de Thèbes* (Brucker, p. 386–387) désignait le savoir des anciens. Et si le substantif «philosophes», présenté comme terme grec, est correctement traduit au début du XIII^e siècle dans la *Bible* de Guiot de Provins (éd. J. Orr, Manchester 1915) par «amaors de sapience» (v. 67), la même explication sera explicitée, grâce à l'introduction de «sophie», chez Jacques Legrand: «Et pour tant anciennement tous ceulx qui aimoient Sophie estoient philosophes appeléz, car philosophe n'est autre chose ne mais amy de Sophie» (p. 27).

Le riche livre de Charles Brucker, on le voit, stimule autant par les problèmes qu'il résoud que par ceux (annexes) auxquels il nous incite à travailler; on le consultera toujours avec profit.

Jean-Claude Mühlethaler



Saint Bernard de Clairvaux. Textes politiques. Choisis et traduits du latin par PAUL ZUMTHOR, Paris (Union générale d'éditions, Collection 10/18) 1986, 235 p. (*Bibliothèque médiévale*)

Seit mehreren Jahren erscheint unter der Ägide des bekannten Mediävisten Paul Zumthor in der «Collection 10/18», also in der für jedermann erschwinglichen Form des Taschenbuchs, die bislang schon 17 Bände umfassende Serie *Bibliothèque médiévale*. Das äußerst begrüßenswerte und allgemein auch gewürdigte Ziel der Reihe besteht darin, «d'offrir à un large public, en particulier étudiant, des moyens d'accès direct à la littérature et à la civilisation du Moyen Âge.» (p. 233). Um den für den Nichtspezialisten primär durch sprachliche Probleme erschwerten Zugang zur mittelalterlichen Literatur zu erleichtern oder gar erst zu

ermöglichen, wird der ohne wissenschaftlichen Apparat und ohne kritische Anmerkungen versehenen Edition ausgewählter, für das Verständnis der mittelalterlichen Kultur bedeutender alt- und mittelfranzösischer sowie auch okzitanischer Texte eine Übersetzung oder – je nach Schwierigkeitsgrad des Textes – ein Glossar seltener und schwer verständlicher Wörter beigelegt. Bei lateinischen Texten wird – wohl in richtiger Einschätzung des beklagenswerten Verlustes humanistischer Bildung – auf die Publikation der Originalfassung verzichtet; in diesen Fällen begnügt man sich mit dem Druck der Übersetzung.

Der nunmehr 18. Band der *Bibliothèque médiévale*, der von Paul Zumthor selbst besorgt wurde, enthält die neufranzösische Übertragung ausgewählter Passagen des umfangreichen Werkes von Bernhard von Clairvaux. Aus den zahlreichen Traktaten, Briefen und Predigten Bernhards, die Mabillon in Mignes *Patrologia Latina* (Bde. 182, 183) ediert hat, werden – wie es der Titel der Publikation ankündigt – «textes politiques» ausgewählt. Dabei ist das Adjektiv «politique» in seiner etymologisch weitesten Bedeutung zu verstehen: Es werden nämlich nicht nur Texte übersetzt, in denen Bernhard zu bedeutenden politischen Problemen seiner Zeit (z. B. Kreuzzug, Rittertum) Stellung nimmt, sondern auch solche, in denen die Prinzipien seiner Philosophie und seines Menschenbildes zum Ausdruck kommen. Die Überschriften der vier Kapitel, in die Zumthor die Textsammlung gliedert («La condition humaine» [p. 23–69], «La vie monastique» [p. 71–110], «La chrétienté» [p. 111–194], «La chevalerie et la croisade» [p. 195–222]), lassen allein schon die Weite des ausgewählten Materials erkennen.

Erfreulich ist, daß die vier Kapitel ihrerseits nochmals durch Untertitel inhaltlich untergliedert werden, wodurch die Lektüre der Publikation sehr erleichtert wird. Für den Leser wäre der Band allerdings noch leichter nutzbar, wenn die vorgenommene Systematisierung auch in einem leider fehlenden Inhaltsverzeichnis festgehalten worden wäre.

Man kann Paul Zumthor nur dankbar sein, daß er nunmehr auch das Gedankengut Bernhards von Clairvaux einem breiteren Publikum in Auszügen zugänglich gemacht hat. Ist doch dieser Zisterzienserabt, der zugleich Mystiker und «homme d'action» war, eine der markantesten Persönlichkeiten des 12. Jahrhunderts. Sein Einfluß erstreckte sich – z. T. auch dank des Zisterzienserordens, dem er entscheidende Impulse gab – weit über die Grenzen des Königreichs Frankreich hinaus. – Sehr schön ist, daß dem mit Bernhard und seiner Zeit nicht oder nur wenig vertrauten Leser durch eine knappe, aber äußerst informative Einleitung (p. 5–21) sowie durch die «Notices historiques» (p. 223–232) am Ende des Bandes die notwendigen (und hier auf ein Minimum reduzierten) Hintergrundinformationen geliefert werden.

Hinsichtlich der Qualität der Übertragung der lateinischen Texte ins Neufranzösische läßt sich nur feststellen, daß man es nicht besser machen kann. Ein anderes Urteil wäre auch wohl kaum über eine von Paul Zumthor vorgelegte Arbeit zu erwarten gewesen.

Zusammenfassend ist festzuhalten: Der 18. Band der *Bibliothèque médiévale* stellt – wie auch die meisten der Vorgängerbände – eine philologische Meisterleistung dar¹. Man kann nur hoffen und wünschen, daß die Serie rasch durch weitere Titel ergänzt wird.

Arnold Arens



¹ Zwei kleine Schönheitsfehler seien hier am Rande angeführt; sie sollten bei einer Neuauflage korrigiert werden: p. 226 ist das Wort «Hohenstaufen» falsch getrennt; auf der hinteren Umschlagseite, 4. Zeile, hat sich bei dem Wort «sermons» leider ein t eingeschlichen.

CHRISTOPHER STOREY, *An Annotated Bibliography and Guide to Alexis Studies (La vie de Saint Alexis)*, Genève (Droz) 1987, 127 p. (*Histoire des idées et critique littéraire* 251).

Die vorliegende Publikation ist das Ergebnis einer über 50jährigen Beschäftigung mit dem Alexiuslied und damit auch so etwas wie die Bilanz eines Forscherlebens, das von der mutigen Entscheidung geprägt war, einen einzigen Text und sein Umfeld ins Zentrum des Interesses zu stellen. Storey ist so zum bedeutendsten Kenner des Alexius in der Gegenwart geworden und an seinen Publikationen kann niemand vorbeigehen, der sich ernsthaft mit diesem Stoff befassen will¹. Im Zentrum des Interesses von Storey steht immer die älteste Version nach dem Hildesheimer Manuskript, und dies gilt auch für diese Bibliographie; andere Handschriften und spätere Fassungen werden deswegen aber keineswegs vernachlässigt.

Wie Storey in seinem Vorwort (p. 7/8) darlegt, hält er auch nach über 50 Jahren das Alexiuslied immer noch für die künstlerisch bedeutendste Heiligenvita der alfranzösischen Literatur, deren Bedeutung weit über die dominierenden Themen wie Mißtrauen gegen die Ehe, Lob der Jungfräulichkeit und der Askese, Verteidigung und Stilisierung von Theologie und Kirche usw. hinausgeht – eben ein literarisches Meisterwerk, dem bei aller Ernsthaftigkeit auch leichte Anflüge von Humor und Ironie nicht fehlen. Ziel dieser kommentierten Bibliographie ist es, ein möglichst vollständiges Inventar der Arbeiten zu diesem Text (und insbesondere zum Ms. L) zu liefern und dem Leser auch einige Hinweise auf die «ideologische» Position der jeweiligen Autoren, ihre Fragestellungen und Ergebnisse zu geben. Dazu kommt eine reichhaltige Auswahlbibliographie von Editionen und Studien zu späteren Versionen des Alexiusstoffes sowohl in der französischen als auch in anderen Literaturen. Eine letzte Sektion schließlich versucht eine Auswahl von Arbeiten verschiedenster Orientierung (sowohl literatur- als auch sprachwissenschaftlicher Natur) zusammenzustellen, die für denjenigen von Nutzen sein könnten, der sich vertieft mit diesem Werk zu befassen gedenkt.

Innerhalb der Bibliographie sind die angeführten Titel durchnummeriert; innerhalb der jeweiligen Sektion sind sie chronologisch angeordnet, wobei spätere Auflagen (auch wenn sie überarbeitet sind) jeweils zum ersten Erscheinungsdatum gestellt werden; zu jedem Eintrag werden die dem Autor bekannten Rezensionen und Stellungnahmen genannt. Insgesamt umfaßt die Bibliographie zehn Kapitel: 1. *The Legend of Saint Alexis: origins and development* (Nr. 1–10, p. 11–13); 2. *Editions of the «Vie de Saint Alexis», based on the Hildesheim MS L and with variants from some or all of the related MSS* (Nr. 11–33, p. 15–23); 3. *The dating of the poem and of the Hildesheim MS* (Nr. 34–42, p. 25–27); 4. *Comments on the language of the Hildesheim version of the Vie de St. Alexis and details of some relevant general studies* (Nr. 43–81, p. 29–36); 5. *Comments on the literary and moral qualities of the Hildesheim version of the Vie de Saint Alexis* (Nr. 82–138, p. 37–51); 6. *Editions of and comments on later versions in French of the «Vie de Saint Alexis»* (Nr. 139–163, p. 53–59); 7. *The Alexis story in languages other than French* (Nr. 164–254, p. 61–83); 8. *The Vie de Saint Alexis in later literature and art* (Nr. 255–275, p. 85–90); 9. *Some anthologies containing extracts from the «Vie de Saint Alexis»* (Nr. 276–285, p. 91–93); 10. *Some works relevant to Alexis studies* (Nr. 286–397, p. 95–118). Es folgen dann noch ein Namenindex (p. 119–123) und ein Titelverzeichnis (p. 125–126).

¹ Die Publikationsserie Storeys beginnt 1934 mit: Ch. St., *Saint Alexis. Etude de la langue du manuscrit de Hildesheim suivie d'une édition critique du texte d'après le manuscrit L avec commentaire et glossaire*. Thèse pour le doctorat d'Université présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Paris 1934. Es folgen dann weitere, immer gründlich überarbeitete Auflagen dieser Edition in den Jahren 1946 und 1968 (cf. die Nrn. 28 und 32 der Bibliographie), z.T. mit verschiedenen Nachdrucken, sowie eine Reihe von Aufsätzen.

Wie ein Blick auf die Kapiteltitel Storeys zeigt, ist die Konsequenz in der typographischen Gestaltung nicht gerade seine Stärke, und dieser Mangel setzt sich auch bei den einzelnen Eintragungen (zum Teil verstärkt) fort. Dies tut der Qualität der Arbeit jedoch kaum Abbruch, die als hervorragender Überblick über die Alexius-Literatur bis 1983 bezeichnet werden darf; daß er wirklich alle Arbeiten erfaßt hätte, kann Storey allerdings nicht für sich in Anspruch nehmen² – *but nobody is perfect*.

Peter Wunderli



JEAN RYCHNER, *Du Saint-Alexis à François Villon. Etudes de littérature médiévale*, Genève (Droz) 1985 (PRF 169), 394 p.

Jean Rychner est un des grands noms de la philologie et de la littérature médiévale, connu non seulement en Suisse mais bien au-delà des frontières. Il est l'auteur de textes fondamentaux sur la chanson de geste et sa technique, sur Saint-Alexis, sur les fabliaux et Villon, pour ne citer que quelques-uns de ses domaines de prédilection. La publication de ces vingt-deux études, parues entre 1961 et 1984, permettra au lecteur d'accéder plus facilement aux articles d'importance majeure, quelquefois difficilement accessibles, de l'érudit neuchâtelais.

Jacques Monfrin a rédigé la préface de ce volume (p. VII–X), pages qui reflètent admiration et amitié pour le grand maître. Il insiste sur «l'étonnante vertu de renouvellement» dont témoignent les œuvres de Jean Rychner. En complément à la liste parue dans *Mélanges d'études romanes du Moyen Age et de la Renaissance offerts à Jean Rychner*, Strasbourg 1978, p. 11–16, les publications de l'auteur échelonnées entre 1978 et 1984, ainsi que celles à paraître, figurent aux pages XI et XII.

Les quatre premières études ont comme sujet la littérature hagiographique, en particulier la «*Vie de saint Alexis*»: *Observations sur le style des deux poèmes de Clermont: la «Passion du Christ» et la «Vie de saint Léger»* (p. 1–19); *La «Vie de saint Alexis» et le poème latin «Pater Deus ingenite»* (p. 21–37); *Les formes de la «Vie de saint Alexis»: les récurrences* (p. 39–45); *La «Vie de saint Alexis» et les origines de l'art épique* (p. 47–63). L'étude suivante est consacrée à une chanson de geste: *Observations sur le «Couronnement de Louis» du manuscrit B. N. fr. 1448* (p. 65–82). *Le Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes constitue l'objet d'examen des quatre communications suivantes: *Le prologue du «Chevalier de la charrette»* (p. 83–105); *Le prologue du «Chevalier de la charrette» et l'interprétation du roman* (p. 107–121); *Le sujet et la signification du «Chevalier de la charrette»* (p. 123–149); *Encore le prologue du «Chevalier de la charrette»* (p. 151–159). Ensuite, c'est le *Roman de Renart* qui retient notre attention: *La critique textuelle de la branche III (Martin) du «Roman de Renart» et l'édition des textes littéraires français du Moyen Age* (p. 161–176); *Renart et ses conteurs ou le style de la sympathie* (p. 177–190). Les fabliaux ont longuement suscité l'intérêt de Jean Rychner, outre ses éditions remarquées, certains articles ont fait date: *Les fabliaux: genre, styles, publics* (p. 191–204) et *Deux copistes au travail. Pour une étude textuelle globale du manuscrit 354 de la bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne* (p. 205–236). Dans le quatorzième article, l'auteur analyse *La bataille épique du «Jeu de saint Nicolas» de Jean Bodel* (p. 237–244). L'étude suivante se concentre sur *L'Analyse d'une unité transphrastique. La séquence narrative de même sujet dans*

² So fehlt z. B. meine ausführliche Besprechung seiner Ausgabe von 1968, cf. *VRom.* 28 (1969), 299–311.

la «Mort Artu» (p. 245–288). Jean Rychner, éditeur de plusieurs *Lais*, s'y intéresse dans l'étude suivante: *La présence et le point de vue du narrateur dans deux récits courts: le «Lai de Lanval» et la «Châtelaine de Vergi»* (p. 289–306). Les trois contributions qui suivent touchent des domaines variés qui prouvent la diversité et la richesse des intérêts de l'auteur: *Le mythe de la fontaine de Narcisse dans le «Roman de la Rose» de Guillaume de Lorris* (p. 307–320); *La flèche et l'anneau, Observations sur les dits narratifs de Guillaume de Machaut* (p. 321–335); *Observations sur la traduction de Tite-Live par Pierre Bersuire 1354–1356* (p. 336–361). Les trois dernières études ont pour thème: Villon. *Observations sur les textes incunables du «Testament» de Villon. I: L'édition de Jean Dupré, Lyon, vers 1490* (p. 363–373); *Observations sur les textes incunables du «Testament» de Villon. II: L'édition de Germain Bineau, Paris, 1490* (p. 375–380) et enfin *Or est vray ... (Villon, «Testament», v. 89)* (p. 381–391).

Marie-Claire Gérard-Zai



ANDRÉ DE MANDACH, *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe: V. La Geste de Fierabras. Le jeu du réel et de l'invraisemblable, avec des textes inédits*, Genève (Droz) 1987, 241 p. (*Publications Romanes et Françaises CLXXVII*).

La Geste de Fierabras hat wie kaum ein anderes Epos über die Jahrhunderte hinweg nicht nur in europäischen, sondern auch in außereuropäischen Ländern (Ecuador, Panama, Mexiko) weite Verbreitung gefunden, wie die Vielzahl der vorliegenden Handschriften, Adaptationen und Übersetzungen deutlich anzeigt. Inhaltlich wird die Auseinandersetzung dargestellt zwischen den Sarazenen unter König Balan und dessen Sohn Fierabras, die Rom zerstört und die dort geraubten kostbaren Reliquien (darunter die Dornenkrone und das Schweißstuch Christi) nach Spanien gebracht haben, und Karl dem Großen und seinen Mannen, vor allem Olivier und Gui de Bourgogne. Höhepunkte der auf spanischem Boden ausgetragenen Kämpfe sind das Duell zwischen Olivier und Fierabras, die zweimalige Belagerung und Einnahme der Festung von Aigremore durch die Franken sowie die Schlacht an der Brücke von Mautrible. Das Epos endet mit der Taufe von Balans Tochter Floripas (ihr Bruder Fierabras hat sich schon vorher taufen lassen), ihrer Vermählung mit Gui de Bourgogne, der Königskrönung der beiden Vermählten und der Rückgabe der erbeuteten Reliquien, die von den Franken nach St. Denis, Paris und Notre-Dame de Boulogne überführt werden. Eine thematische Einheit mit der *Geste de Fierabras* bildet die später entstandene und als deren Einleitung anzusehende *Destruction de Rome*, in der die Belagerung und Zerstörung Roms durch die Sarazenen, deren Kampf gegen die zur Hilfe gerufenen Franken unter Karl dem Großen, der Raub der Reliquien und deren Überführung nach Spanien geschildert werden.

In eklatantem Gegensatz zu der überaus positiven Aufnahme der *Geste* in den vergangenen Jahrhunderten steht das nur begrenzte Interesse, das die Forschung diesem Epos bislang entgegengebracht hat (cf. p. 2–3). Man habe, führt de Mandach aus, «obtenu des résultats impressionnants, tout en ayant le tort de se confiner dans le détail»; es fehle eben «la vision globale de la Geste» (p. 3) – und diese will er mit seiner Untersuchung liefern. Ein begrüßenswertes und zugleich sehr anspruchsvolles Ziel! Um es schon vorweg zu sagen: diese hohe Erwartungen weckende Ankündigung des Verfassers reduziert sich im wesentlichen auf drei Untersuchungsbereiche: 1) Die Frage der Entstehungszeit und des Entstehungsortes des *Fierabras primitif*, dessen Weiterentwicklung in den verschiedenen

Versionen und deren Filiation (Kapitel IV–V, VII–VIII); 2) Die Frage der Autorenschaft (Kapitel IX); 3) Die Liebesbeziehung zwischen Floripas und Gui de Bourgogne (Kapitel VI). (Dabei ist mir nicht einsichtig, warum dieses Thema an dieser Stelle der Arbeit behandelt und somit die Analyse der Textgeschichte dadurch unterbrochen wird.)

Bevor ich auf die von de Mandach erzielten Ergebnisse in den drei genannten Untersuchungsbereichen eingehe, hier zunächst einige Anmerkungen zu den vorangehend noch nicht erwähnten Kapiteln I–III, die vom Verfasser selbst als «préambule» (p. 34) bezeichnet werden. – In Kapitel I (p. 1–6) informiert de Mandach zunächst in globaler Form über Probleme des *Fierabras*-Stoffes; anschließend nennt er die von ihm neueditierten Texte und erläutert die Anlage seines Werkes. p. 1–4 dieses Kapitels sind für den Leser nur schwer, wenn gar überhaupt nicht verständlich. Erst nach der Lektüre der gesamten Arbeit ist man befähigt, den Text in etwa zu verstehen, der, da er eine Fülle von später erläuterten Material enthält, zunächst keine klaren Vorstellungen über die Problematik vermittelt (was nun aber doch die zentrale Aufgabe einer Einleitung sein sollte)¹. Das Kapitel trägt die Überschrift «La Geste de Fierabras ou les arcanes d'une œuvre caméléon» (p. 1). Die hier schon sichtbar werdende Vorliebe des Verfassers für eine sehr bilderreiche und metaphorische Sprache ist durchgängig in der gesamten Untersuchung zu finden (cf. z. B. «éléphantiasis», p. 2; «le carnaval/le bal des 'noms-masques'», p. 75, 77; «adaptation (...) à la 'sauce anglaise'», p. 91, etc.). – Kapitel II (p. 7–24) enthält die synoptische Disposition von drei Versionen der *Destruction de Rome* und der *Geste de Fierabras*. Für die Lektüre der folgenden Ausführungen ist diese in übersichtlicher Form angelegte Synopse eine wertvolle Hilfe. Auf die auf Selbstlob abzielende Äußerung «Elles (= ces tables de concordances) sont inédites à ce jour et méritent (sic!) l'attention des médiévistes aussi bien romanesques que anglistes» (p. 8) hätte de Mandach besser verzichtet (ähnliche Beispiele des Eigenlobs p. 5, 146) – In Kapitel III (p. 25–34) stellt der Verfasser den historischen Hintergrund des *Fierabras*-Stoffes dar. Diese grundsätzlich notwendigen Informationen hätten um den weit vom Thema abführenden Abschnitt «Les deux 'niveaux historiques' en Espagne» (p. 26–28) gekürzt werden können. Abschweifungen vom eigentlichen Untersuchungsgegenstand sind im übrigen typisch für de Mandach (so p. 49, 55, 73–74, 90, 96 u. a.).

Doch nun zu den zentralen Themen und Ergebnissen der Untersuchung. Nach Meinung des Verfassers – und damit bin ich bei dem ersten Hauptergebnis – stellt sich die Entwicklungsgeschichte des Stoffes wie folgt dar (p. 123):

1094–1110	<i>Fierabras primitif</i>	
1095–1121	Version Blanche:	<i>Destruction de Rome – Fierabras</i>
1120–1200	Version Jaune:	<i>Destruction de Rome – Fierabras</i>
1120–1242	Version Rouge:	<i>Destruction de Rome – Fierabras</i>
1120–1210	Version Bleue:	<i>Fierabras seul</i>

(Ebenso wie in seiner Studie zur *Chanson d'Aspremont* kennzeichnet de Mandach auch hier die verschiedenen Versionen durch Farbadjektive. «Plus la teinte d'une version est claire, plus celle-ci est archaïque. De même, plus elle est foncée, plus le texte est amplifié et perfectionné» [p. 81]. Diese Erklärung müßte sich natürlich vor der ersten Verwendung dieser Begriffe finden, was leider nicht der Fall ist, so daß sich für den Rezipienten bis zur Lektüre von p. 81 immer wieder Rätsel auf tun.)

¹ Ähnliches gilt im übrigen auch für de Mandachs Band II der Reihe über die *Chanson d'Aspremont*. K. KLOOCKE schreibt dazu in seiner Rezension: «(...) der Text der Einleitung (...) ist schlechterdings nicht rezipierbar.» (ZFSL 89 [1979], p. 70). Cf. zu demselben Werk auch die Besprechung von R. SPECHT (VR 37 [1978], p. 292–296).

Am Anfang der Textgeschichte steht der heute nicht mehr erhaltene *Fierabras primitif*, dem in diesem Stadium der Entwicklung noch nicht die *Destruction de Rome* vorangestellt ist. Ähnlich wie im vergangenen Jahrhundert schon Fauriel² gelangt der Mandach zu dem Ergebnis: «Le Portugal de la fin du XI^e siècle a donc vu naître la *Chanson de Fierabras*» (p. 53). Mehrere in den späteren Versionen verwendete Toponyme und Anthroponyme (z. B. *Morimonde*, *Flagot*, *Mantible*, *Agremore*, *Agolafre*, *Barrac*) «ne peuvent s'expliquer sans avoir recours à la péninsule ibérique occidentale» (p. 51). Die «decima» einer panamesischen Version des *Fierabras* enthält noch zahlreiche Elemente dieser archaischen Fassung (p. 55–64). Der hier von de Mandach vorgetragenen These gebührt zwar sehr hohe Wahrscheinlichkeit, als gesichert kann sie aber keineswegs gelten. Denn zu vieles in der Argumentationsführung bleibt reine Hypothese, z. B. die Erklärung von *Monte-mor* > *Morimonde* als Wortspiel (p. 37), von *Flagot* als Anagramm von *Fl(umen) Tago* mit Hinzufügung eines *t* als typisch französische Endung (p. 39) etc. Ganz spekulativ wird es, wenn der Verfasser fragt, ob man nicht in der in dem panamesischen Text wiederholt erwähnten «fuerza invencible» von Floripas einen Hinweis auf die in dieser Version ansonsten nicht genannten Reliquien sehen könnte: «Faut-il supposer que cette force invincible émanait de quelque objet sacré, de saintes reliques?» (p. 64).

«Ensuite les Français s'emparèrent du sujet et l'adaptèrent à leur public» (p. 64). In dieser Phase der textgeschichtlichen Entwicklung wird dem *Fierabras*-Stoff die *Destruction de Rome* als eine Art Prolog vorangestellt, so daß ein literarisches Diptychon entsteht. Dabei werden in dessen jüngeren Versionen wesentliche Episoden, die in der *Destruction de Rome primitive* (= «Version Blanche») noch in Italien situiert sind, nach Spanien verlegt. Die «onde pro-hispanique» geht gar so weit, daß in der «Version Bleue» «la mémoire de la scène italienne s'évanouit» (p. 80). – Die «Version Blanche», die «le diptyque primitif» (p. 83) enthält, liegt in drei – wenn auch z. T. erheblich gekürzten – Texten vor. Es sind dies: Die *Chronique rimée* (ca. 1245) von Philippe Mousket (enthält eine 54 Zeilen umfassende Zusammenfassung der *Destruction*); zwei 34 bzw. 36 Verse zählende Fragmente eines Genfer Manuskripts (ca. 1300) (behandeln die zweite Schlacht um Rom); der *Cantare del Re Fierabraccia ed Uliveri* (14.–15. Jahrhundert) (Darstellung des Stoffes von der Belagerung Roms bis zur Schlacht an der Brücke von Mautrile). Es ist sehr begrüßenswert, daß de Mandach diese drei Texte erstmalig bzw. neu-ediert (letztgenannten Text allerdings nur in Auszügen). – Die «Version Jaune», in Kontaminationen und in der anglonormannischen Version des Manuskripts von Hannover (1873 von G. Groeber ediert) erhalten, ist nichts mehr als die «vulgarisation simpliste d'un paresseux aux ambitions poétiques» (p. 129). – Im Gegensatz dazu stellt die «Version Rose», die im sogenannten Manuskript Egerton (1838 von L. Brandin ediert) und in der englischen Version *Sowdon of Babylon* greifbar ist, aufgrund ihrer dramatischen Spannung und ihrer Struktur ein Meisterwerk dar. (Abstrus wird es, wenn de Mandach in diesem Zusammenhang von «une véritable anticipation du style 'Wild West'» [p. 91] spricht.) – In der «Version Bleue» schließlich, einer «chanson de geste de qualité très médiocre» (p. 91), die uns u. a. in der von Bagnyon erstellten Prosafassung (1478) erhalten ist, wächst der Stoff durch Doppelung der Episoden und Wiederholungen auf das Doppelte seines bisherigen Umfangs an. (Auch hier wieder Abstrus: für de Mandach ist Bagnyons politisches Organisationstalent eine Voraussetzung für dessen Fähigkeit, den Stoff gut strukturieren zu können [p. 91]).

² C. FAURIEL, «Ferabras», *Hist. litt. de la France* 21 (1852), p. 191–320.

Die vom Verfasser in der oben angeführten Übersicht verzeichneten Jahresangaben werden p. 123–125 ausführlich und überzeugend begründet³.

Das zweite Hauptergebnis der Untersuchung besteht darin, daß de Mandach «(l')énigme de l'auteur ou des auteurs du diptyque primitif *Destruction de Rome - Fierabras* (Version Blanche)» (p. 109) zu lösen glaubt (p. 109–128). In den Prologen von drei Versionen des Stoffes werden «Gautier de Doway» und «le roy Lawis» als Autoren erwähnt. Für mich äußerst überzeugend, da auf der soliden Basis eines breiten urkundlichen Materials abgesichert, ist die These des Verfassers, Gautier von Douai (ca. 1030–1111/1120), der ein tapferer Ritter (z. B. Teilnahme an der Schlacht bei Hastings), dann «clerc» und schließlich Mönch war, sei der Autor des Werkes. De Mandach merkt hierzu berechtigterweise an: «Si nos conclusions se vérifient, c'est la première fois que l'auteur d'une geste épique française peut être parfaitement identifié» (p. 127). Überzeugend ist auch die Annahme, in dem erwähnten «roy Lawis» König Ludwig VI. (1108–1137) zu sehen, mit dem Gautier wiederholt in Kontakt kam und durch den er offenbar zur Abfassung des Werkes aufgefordert wurde.

De Mandach schließt seine Ausführungen zu dem dritten Untersuchungsbereich, in dem er die Liebesbeziehung zwischen Floripas und Gui de Bourgogne behandelt, mit den pathetischen Worten: «En conclusion, l'étonnant spectacle qu'offre le bal des 'noms-masques' de la princesse musulmane convertie, épouse du futur roi d'Espagne, nous remplit d'un singulier vertige» (p. 77). Die Tatsache, daß Balans Tochter sich in Gui de Bourgogne verliebt, mit ihm nach der Konversion vermählt und sogar zur Königin gekrönt wird, sei zwar ein in der historischen Realität wiederholt vorzufindender Vorgang (p. 69–73 werden mehrere Beispiele genannt), sei also zwar «réel» (p. 67), andererseits aber «guère plausible», «invraisemblable» (p. 67); «(...) cette histoire frappe par son invraisemblance» (p. 69). Ich vermag die wiederholt beschworene Unwahrscheinlichkeit dieser Begebenheit nicht zu erkennen und kann es auch nicht als einen «bal des 'noms-masques'» (p. 77) ansehen, wenn eine Sarazenin mit ihrer Taufe ihren heidnischen Namen gegen einen christlichen eintauscht. Analoge Beispiele finden sich nicht nur in der Realität, sondern wiederholt auch in literarischen Texten und werden dort keineswegs als unwahrscheinlich dargestellt. So berichtet Rodrigo Jiménez de Rada in seiner Chronik *De rebus Hispaniae*, daß Karl der Große die Tochter des Königs von Toledo, Galiena, nach deren Konversion heiratet. In ähnlicher Weise ist in der *Primera Crónica General* – um ein zweites Beispiel zu nennen – zu lesen, der Kaiser Maynete (= Karl der Große) habe sich mit der heidnischen Prinzessin Halia vermählt.

Mag man vielleicht noch darüber streiten können, ob der Titel des Kapitels VI «Les amours de Floripas et de Gui de Bourgogne ou le jeu du réel et de l'invraisemblable» richtig gewählt ist, so dürfte aber außer Frage stehen, daß der Untertitel der gesamten Arbeit «Le jeu du réel et de l'invraisemblable» nicht treffend, sondern vielmehr irreführend ist. Denn auf nur 11 Seiten der Untersuchung (p. 67–77) geht es um das vermeintliche Wechselspiel Realität/Unwahrscheinlichkeit; 95% der Ausführungen sind ganz anderen Problem-bereichen gewidmet.

Im Appendix I (p. 131–146) werden in mühsamer philologischer Kleinarbeit vier Fragmente des zur «Version Bleue» gehörenden Manuskripts D, das 1940 zerstört wurde, rekon-

³ Selbst auf die Gefahr hin, mich dem Vorwurf der Pedanterie auszusetzen, sei erwähnt, daß auf p. 123 und 125 widersprüchliche Zahlenangaben gemacht werden. p. 123 wird die «Version Blanche» auf 1095–1121 datiert, p. 125 auf 1095–1120; p. 123 wird der 'terminus post quem' der «Version Jaune» mit 1120, auf p. 125 mit 1110 angegeben.

struiert und ediert. Die Fülle der «leçons archaïques en font une pièce capitale versée au dossier de la *Geste de Fierabras*» (p. 146). – Im Appendix II (p. 147–162) vergleicht de Mandach die Prosaversion von Jehan Bagnyon (1478) mit zwei zeitgleich entstandenen Fassungen des Stoffes und kommt zu dem Ergebnis, daß Bagnyons Werk sich durch seinen «caractère unique» (p. 162) auszeichnet.

Die Untersuchung wird abgeschlossen durch eine ausführliche, für alle weitere *Fierabras*-Forschung unverzichtbare Bibliographie, in deren erstem Teil (p. 165–186) alle heute bekannten europäischen und lateinamerikanischen Texte/Versionen des *Fierabras*-Stoffes verzeichnet und beschrieben werden. «Bibliographie II» (p. 187–213) enthält eine über 300 Titel zählende Auflistung von Editionen und Sekundärliteratur.

Als Gesamturteil ist festzuhalten: De Mandachs Untersuchung zeugt nicht nur von stupendem Fleiß, sondern auch von einer sehr weiten Sachinformiertheit. Wenn auch etliches in der Arbeit bloße Hypothese oder gar reine Spekulation bleibt, so hat der Verfasser doch Wesentliches zur Klärung bislang ungelöster Forschungsprobleme geleistet. Dieser grundsätzlich positive Gesamteindruck wird allerdings stark getrübt durch die vorangehend aufgezeigten Mängel⁴.

Man kann nur wünschen und hoffen, daß de Mandach mit der als Band VI der Reihe angekündigten Studie über die *Chanson de Roland* (cf. p. 72) eine in dieser Hinsicht bessere Publikation vorlegt.

Arnold Arens



EUGENE VANCE, *From Topic to Tale. Logic and Narrativity in the Middle Ages*, Minneapolis (University of Minnesota) 1987.

El romance, entendido como género narrativo, constituye uno de los terrenos más abonados por la crítica actual, hasta el punto de cimentarse una nueva terminología, a fin de reducir los diversos modelos de análisis narratológicos que han ido surgiendo en las dos últimas décadas. Las razones de este auge son fáciles de precisar: por una parte, el romance conforma un nexo de unión entre los orígenes de la cultura occidental y el presente «horizonte de expectativa» de tantos lectores que siguen encontrando en lo maravilloso la razón de ser de toda ficción (y no sólo literaria); por otra, el hecho de que el crítico se encuentre ante un «corpus» textual, siempre cambiante y variable, extendido diacrónicamente en múltiples formas que van del verso a la prosa, de Chrétien de Troyes a Cervantes, de la materia artúrica a la parodia genérica. Principios, en síntesis, que se funden en uno básico: el romance permite observar los diferentes procesos de transformación social e histórica, formadores, en última instancia, del interior de la conciencia del individuo.

Estas previas reflexiones pueden servir para orientar el comentario de este último libro de E. Vance, cuyo título es bien significativo de los propósitos perseguidos: analizar diferentes líneas de pensamiento que pudieran entrar en juego en la formación de los motivos argumentales, generadores, en última instancia, de la ficción de esos primeros romances a los que antes se aludía. De ahí, que el subtítulo constituya la estructura profunda de este

⁴ Hinzugefügt seien hier noch die zahlreichen Redundanzen (z. B. p. 64/79/83, 84/95, 88/109 u.a.) sowie das wiederholte Fehlen der Angabe der Fundstellen bei den Verweisen auf Primär- und Sekundärliteratur (z. B. p. 63, 67, 70 u.a.).

estudio: desgranar los modos en que la lógica irrumpió en la vida cultural del s. XII francés, a fin de determinar los procesos de adaptación de los «letrados» a esa disciplina y las diversas respuestas surgidas en el tratamiento narrativo de los textos. Y aún cabría establecer una tercera base analítica: aquélla a que se somete el conjunto de la obra de Chrétien de Troyes, que sirve de soporte a cada una de las propuestas aquí desarrolladas. Tres focos de interés, pues, se conjuntan en este libro: a) el proveniente de la sociología de la literatura, con el que se reconstruye el marco social que propicia la aparición de una determinada forma de ficción; b) el aportado por el conocimiento de la filosofía medieval, que define el entramado ideológico por el que cobran existencia personajes, diálogos y esquemas argumentales; y c) el prestado a la figura de ese escurridizo y desconocido autor de los cinco primeros romances, que abren el incabado recorrido de la ficción occidental.

El punto de partida lo constituye el siglo XII y su renacimiento humanístico que Vance sitúa ya en la versión de Oxford de la *Chanson de Roland*, donde se testimonia la crisis de unas determinadas ideas políticas e intelectuales, promovidas por el impacto causado por la textualidad sobre el discurso poético oral, que hasta entonces había servido de discurso viviente de la historia; en la última mitad de este poema épico, se refleja la imposibilidad de unos personajes por recoger los valores del héroe muerto en la primera parte del texto. Es en las cortes de Felipe Augusto y de Enrique el liberal de Champagne donde surge el primer gran movimiento poético vernáculo: su reconstrucción cultural es necesaria para situar en su interior el mundo conocido por Chrétien de Troyes, personaje caracterizado como *litteratus* y como iniciado en los rudimentos de las tres disciplinas del *trivium*. Aquí radica, quizá, una de las más importantes sugerencias de E. Vance: la búsqueda continua de lo contextual y la separación (que no el desconocimiento) de las corrientes críticas modernas, tanto interpretativas como medievalistas, alejadas de las específicas tradiciones de textualidad que la época estudiada ha cuajado y creado en torno a un «corpus» de obras. Tres direcciones caracteriza E. Vance en el medievalismo presente: I) generalista-teórica, cuyos representantes envuelven al texto en terminologías formuladas por una ciencia, por una doctrina o por un debate filosófico; II) psico-analítica, que ha pretendido desvelar significados desde el soporte del significante; y III) histórico-teorética, que intenta la re-creación de los contextos social y doctrinal en que las obras medievales se han escrito; al margen de los estudios particulares sobre cada una de las direcciones del *trivium*, la atención de la crítica actual se centra en la interacción que pudieron mantener esas tres disciplinas, que es, en suma, lo que preocupa a Vance: las diferentes orientaciones filosóficas con que Chrétien de Troyes diseñó sus modelos de ficción.

La asunción de estos principios se adopta ya en el primer capítulo, «From *Grammatica* to a Poetics of the Text», donde se recuerdan los pocos datos de que dispone la crítica actual sobre la figura de Chrétien de Troyes; él se llamó *conteur* y *rimoyeur* y fue un «literato», porque se adhirió a un modo de expresión que suponía específicos y determinados modos de comprender la palabra escrita y el mundo que la conforma; uno de esos planos es la disciplina de la *grammatica*, revisada aquí desde la definición que de ella ofrece John of Salisbury en su *Metalogicon*; de la nuevas dimensiones que van adquiriendo la *littera*, el *sensus* y la *sententia* se desprende una nueva literariedad, diferente, formal y semánticamente, de la de la épica oral; que ello coincidiera con un declive del poder político quizá no fuera una casualidad. El hecho es que la estructura textual concebida por Chrétien diverge de la propuesta por la *Chanson de Roland*, por ejemplo, en una nueva determinación temporal, con una oposición entre presente y pasado, que se corresponde con una distinción entre *estoire* como «history» y *estoire* como «story». Ello es así, porque la nueva poesía medieval vernácula tiende a ficcionalizar el proceso de su engendramiento, manifestando sus héroes unos procedimientos de conocimiento que reflejan el propio del autor; esto se demuestra con

ejemplos del *Chevalier de la charrette* y del *Yvain*: «through heroic actions, a questing knight 'invents' a new meaning of his world whose ultimate form is the revived body of romance itself» (p. 8). Los personajes son capaces de ofrecer una multitud de perspectivas sobre los hechos que están disponiendo: esas «voces» juegan con la visión interpretativa del lector.

Pero ¿qué sucede cuando la dialéctica penetra en el dominio de la gramática y de la retórica? A tal cuestión se consagra el cap. 2, «*De voir dire mot le conjure: Dialectics and Fictive Truth*», donde se demuestra que tal intrusión llevó a una seguridad epistemológica a la hora de diferenciar entre las *cosas*, las *percepciones* por los sentidos de esas cosas y las *nociones* de las mismas cosas por la inteligencia (Abelardo constituirá la base de estos planteamientos). Así, la perspectiva de combinar sistemáticamente palabras en proposiciones y de poder disponerlas como argumentos válidos, cuya verdad podría pertenecer a la realidad, aunque sea ontológicamente distinta de la realidad, fue inapreciable para la aparición de la ficción vernácula escrita; la verdad reside en la coherencia interna de la historia misma. Chrétien se encuentra situado ante un arte de la *grammatica*, que se ocupa de la ordenación de los signos en oraciones, y ante una disciplina como la *logica* a la que incumbe la ordenación de las oraciones en un discurso; Abelardo muestra que la verdad de tal discurso no depende de lo que «es», sino de su coherencia *co-significante*. Tales conceptos son los responsables, por ejemplo, de la nueva caracterización con que se dota a los personajes, capaces ahora de ejercitar su juicio y de actuar según la necesidad de la lógica: lo que acontece en las narraciones de Chrétien sucede tanto en sus héroes como a ellos o por ellos; es decir, que el autor «ficcionaliza» a través de sus héroes dilemas de percepción y juicio que fueron también materias que concernieron a los lógicos. Incluso, la noción de lo «maravilloso» se encuentra ya prevista en la disciplina de la *logica*, puesto que, en sí, lo «maravilloso» en la escritura constituye una transgresión del razonamiento lógico.

Una de las ideas más singulares de Vance en este capítulo se orienta a explicar la *conjoin-ture* como una sintagmática noción de verdad, ausente en la épica, un nuevo sentido por el que las cosas y los acontecimientos no sólo significan, sino que co-significan en razón del discurso narrativo al que pertenecen. En el *Erec* el razonamiento dialéctico sólo penetra en la acción dramática de los personajes, en cambio en *Yvain* se produce un avance mayor, puesto que los episodios hermenéuticos son básicos para el desarrollo del argumento.

Al *Erec* se dedica el cap. 3, «*Selfhood and Substance in Erec et Enide*», en el que Vance demuestra que Chrétien no sólo experimenta cuando escribe, «but also one who draws his audience into the processes of invention and understanding» (p. 28). La base de este planteamiento se encuentra en el neo-aristotelismo del s. XII y en la polémica sobre la distinción entre sustancia y accidente, que afecta a la caracterización de los héroes ficticios y a los modelos descriptivos, ya que lo que es sustancial es dicho *de* un sujeto, mientras que lo que es accidental está *en* un sujeto. Esta presencia de sustancia/accidente es visible, por ejemplo, en los problemas suscitados por el matrimonio con Enide, no sólo por el empobrecimiento del padre de ella con la invitación a discernir sobre la verdadera sustancia de los seres, sino también por la cuestión fundamental que requerirá un considerable despliegue argumental: ¿puede el amor entre dos individuos subsistir cuando suceden cambios de conciencia «accidentales», que les alejen del primer amor? Ello lleva a considerar a Enide «not being disloyal to Erec as an individual subject, but is only disregarding an improper accident that has beset that subject» (p. 35).

Con todo, estos capítulos son meras introducciones para el más importante, el 4, «*Topos and Tale*», en el que Vance valora los procedimientos de encontrar o de «inventar» (*inveniendi*) los argumentos y de evaluarlos (*iudicandi*), dos técnicas que pertenecen a la teoría de los tópicos, áreas en las que convergieron las tres disciplinas del *trivium* medieval. Tras una rápida visión de lo que supone la teoría tópica, Vance considera la influencia de la misma en

la práctica poética a través, fundamentalmente, de Boecio; se precisa, por ello, la distinción entre tópicos retóricos y tópicos dialécticos, para concluir que la dialéctica supuso una meta-retórica en la que se apoyó la ficción de estos romances medievales. En *Yvain*, la teoría tópica propició la percepción de la *conjointure* entre dos o más términos o episodios narrados en el curso de la historia. Para Vance, «topics, in short, are those latent rules of composition which guarantee the possibility of fiction as being formally or logically true without making claims for its being ontologically true . . .» (p. 47-48); dentro de la certeza de esta afirmación sólo cabría objetar la falta de distinción entre un tópico y una fórmula, ya que a este peculiar tipo de lenguaje también le cabe una función creativa y, sobre todo, porque a través del discurso formulario la épica se funde, en muchos casos, con los romances.

Resulta de enorme interés la distinción de tópicos que establece Vance (1. de contrarios; 2. de juicios incompatibles; 3. de cosas asociadas) y cómo desde ellos resulta posible explicar la constitución del entramado de un texto.

El cap. 5, «*Si est homo, est animal*», se dedica a demostrar tales afirmaciones, ya que parte de este conocido tópico, proponiéndolo como base efectiva de diversos episodios del *Yvain*, donde se despliega la especial relación entre un hombre y su animalidad genérica. Varios pasajes así lo presentan: a) el encuentro de Calogrenant con el hombre salvaje, b) la separación entre corte y foresta, y c), sobre todo, la «animalización» de Yvain, proceso, dada su importancia, ya perseguido hasta el final del estudio de Vance, y que se evidencia en el epígrafe del cap. 6, «From Man-Beast to Lion-Knight: Difference, Kind and Emblem», cierre con el que se explica la abstracción a que llega la *conjointure* tópica, que permite a Chrétien concebir una relación entre un hombre «especial» y su genérica animalidad, a través de diferentes perspectivas circunstanciales. En este episodio, la perfección de Chrétien llega al extremo de convertir los tópicos en símbolos, movibles y «modificadores» de sistemas y discursos. Esta nueva concepción de la construcción narrativa plantea una ficción «that is about reality yet distinct from it because such art is both a product and an object of the intellect» (p. 81). Chrétien supera, así, el mundo interno de los signos viciados de la *Chanson de Roland*. Del conjunto de símbolos desplegados, el del león es el más significativo: a través de él la realidad penetra en la constitución ficticia, generando un mosaico de múltiples códigos: bíblicos, clásicos, folklóricos, «científicos» (acudiendo al árbol de Porfirio) y heráldicos; todos son estudiados por Vance en su interacción textual y desde ellos explica la aparición de esta figura: al recuperar Yvain su personalidad, libera a un león que se convertirá en su inseparable compañero y ayudante en varias aventuras. Si Chrétien elige el león es por ser un signo privilegiado por aquellos que en su tiempo estaban en el poder y, de esta manera, lo somete a un proceso de transformación semiótica. Una nueva interpretación de este texto de Chrétien surge de este análisis: el *Yvain* representa la victoria «ficticia» de un caballero sobre los errores de su naturaleza animal, lo que simboliza la victoria sobre la confusión de las fuentes heredadas de una visión poética, ajustada ya al orden social. «In this sense Chrétien's *Yvain* may be considered as the very centerpiece of twelfth-century French humanism» (p. 108).

Aun con la reserva de ciertas dudas (¿quién puede asegurar qué tópicos tuvo o no en mente Chrétien al diseñar ciertos rasgos estructurales? ¿qué lugar cumple a la tradición literaria en el despliegue y trasvase de esos lugares comunes? ¿qué es folklórico y qué corresponde a la teoría tópica?) lo que no las merece en ningún sentido es el método de análisis sugerido por Eugene Vance: la literariedad y la textualidad medievales son fenómenos reconstruibles si se acude a las fuentes doctrinales y filosóficas de cada época; ésta es la vía correcta para penetrar en la comprensión y verdadero sentido de muchas obras, dejadas

tanto tiempo al albur de otros sistemas o de otras corrientes críticas. La Filología ha de ampliar el cauce de sus conocimientos, porque lo que hoy se llama «literatura medieval», en su tiempo no lo era y sin la comprensión de tales factores el texto se escapa. En este libro, en fin, la hermenéutica alcanza uno de sus más satisfactorios logros.

Fernando Gómez Redondo



GUY VIAL, *Le Conte du Graal. Sens et unité – La première Continuation. Textes et contenu*, Genève (Droz) 1987, 239 p. (*Publications Romanes et Françaises*, CLXXVIII).

Die hier anzuzeigende Arbeit, die faktisch aus zwei selbständigen Einzeluntersuchungen besteht, bildet einen Teil der vom Verfasser seit etwa 1968 vorbereiteten und leider aus primär persönlichen Gründen nicht zum Abschluß gebrachten «thèse de doctorat» mit dem Titel *Etudes sur la légende du Graal: le Pseudo-Wauchier de Denain et Chrétien de Troyes*. J. Rychner, der akademische Lehrer des Verfassers, hat nach dessen tragischem Tod (1985) aus dem ihm vorliegenden Material die beiden hier publizierten Teile ausgewählt und veröffentlichen lassen. Dabei hat er den Inhalt der Texte nur insofern geändert, als er zahlreiche Zitate und Anmerkungen gekürzt und im ersten Teil der Studie ein ihm überflüssig erscheinendes Kapitel gestrichen hat (cf. p. 6).

Der erste Teil (p. 7–98):

Ziel des Verfassers ist es nachzuweisen, daß «Chrétien a conçu (...) les parties *Perceval* et *Gauvain* dont est composé le *Conte du Graal* comme les morceaux d'un même ensemble narratif, lié organiquement par l'expression d'une même *senefiance*» (p. 9). Nach seiner Überzeugung ist der Stoff des Werkes durch eine «architecture savante» (p. 25), einen «ordre secret, mais vigoureux et qui donne sa justification à chaque détail» (p. 25) gekennzeichnet.

Die Frage der Einheit des *Conte du Graal* ist ein in der Chrétien-Forschung schon seit langem diskutiertes Problem. W. Kellermann, J. Frappier, M. Delbouille u.a. haben auf die zahlreichen Symmetrien und Korrespondenzen im *Perceval*- und *Gauvain*-Teil hingewiesen, die von Vial nochmals detailliert aufgezeigt (p. 10–12) und als Elemente der «unité extérieure» (p. 9) bezeichnet werden. Die diesen Parallelen andererseits gegenüberstehenden frappierenden Unterschiede zwischen den beiden Teilen hat man bislang mit der Intention des Dichters zu erklären versucht, *Perceval* und *Gauvain* einander opponieren und also mittels des Kontrastes eine Verknüpfung der beiden Teile herstellen zu wollen. Vial weist den letztgenannten Deutungsversuch als völlig verfehlt zurück (dabei setzt er sich vor allem mit den Thesen Frappiers ausführlich – m. E. zu ausführlich und keineswegs immer überzeugend – auseinander). Für ihn sind *Perceval* und *Gauvain* keineswegs gegensätzliche Charaktere, sondern vielmehr Träger ein und derselben «idée directrice» (p. 5); und diese Grundidee ist religiöser Natur. Die *Gauvain*-Abenteuer übermitteln dieselbe religiöse und moralische Lehre wie die *Perceval*-Abenteuer, auch wenn das eine Mal (*Gauvain*) der Erfolg, das andere Mal (*Perceval*) das Scheitern des Helden dargestellt wird.

Das Abenteuer *Gauvains* von «la Roche de Champguin» stellt sich unter zwei «visages opposés» (p. 38) dar. Die Sphäre, in die der Ritter eindringt, ist die jenseitige Welt («*Champguin*» entspricht dem gallischen «*Gwynva*» = Jenseits; cf. p. 32), sie ist der «*séjour des morts*» (p. 38). Diese Welt (Vial beschreibt sie ausführlich p. 25–37) ist nun gleichzeitig aber

auch als Welt des Diesseits charakterisiert: das von Menschenhand erbaute Schloß wird von menschlichen Lebewesen bewohnt, die darauf harren, daß ihre «nobles désirs» erfüllt und «leurs droits» (p. 36) wiederhergestellt werden. Erlösung kann ihnen nur durch einen vollkommenen Ritter gebracht werden, der befähigt ist, «de triompher auparavant de l'épreuve de perfection instituée par la reine Ygerne» (p. 36). Und Gauvain ist es, der diese Prüfung (das Abenteuer des «lit de la merveille») besteht und somit «ne déçoit pas les espoirs fondés sur lui» (p. 37). Gauvains Tat erinnert gemäß Vial an das Werk Christi: Wie Christus durch sein Leiden und Sterben die Welt erlöst, bringt Gauvain den Bewohnern des Schlosses die Erlösung. Anhand des Aufweises einer Vielzahl von Korrespondenzen zwischen der Bibel und dem *Conte du Graal* (p. 37–56) ergibt sich für den Verfasser als Schlußfolgerung, daß Gauvains Abenteuer «une allégorie du ministère, de la passion, de la crucifixion et de la résurrection du Messie» (p. 56) ist.

Wenn man die «*senefiance* profonde» (p. 38) des Gauvain-Teils so versteht, dann hat nicht nur jede Episode darin ihre Berechtigung und ihren Sinn, sondern dann ist vielmehr auch das einende Band erkennbar, das den Gauvain- und den Perceval-Teil miteinander verknüpft. Wie Gauvains erfolgreich vollbrachte Tat eine Erlösungstat ist, so ist auch das, was von Perceval verlangt wird, die Vollbringung einer Erlösungstat. «(...) l'aventure de la Roche de Champguin (est) le pendant exact de l'aventure du Graal» (p. 37). Wie versteht und deutet Vial nun dieses Graal-Abenteuer?

Als Perceval im Schloß des Fischerkönigs die Lanze und den Graal sieht, verharret er – eingedenk der ihm gegebenen Ermahnungen – in Schweigen; er stellt nicht die Fragen ('Warum blutet die Lanze?', 'Wem bringt man den Graal?'), mit denen er den König von seinem Leid erlösen könnte. Und dadurch wird er schuldig. Er wird deshalb schuldig, weil sein Schweigen «symbolise une certaine attitude en face de réalités particulières, que doivent présenter la lance et le graal» (p. 79). Der Graal, in dem sich eine Hostie befindet, symbolisiert «la communion au corps du Christ, et la grâce sanctifiante et la gloire à venir» (p. 80), die Lanze hingegen «la violence et (...) l'homicide» (p. 82/83). Zu fragen, warum die Lanze blutet, würde bedeuten: «(...) ressentir l'horreur des luttas sanglantes (...) et vouloir tout entreprendre pour y mettre fin». (p. 86); und zu fragen, für wen der Graal bestimmt ist, würde bedeuten: «(...) aspirer de tout son être à la grâce d'une vie sainte sous le regard de Dieu» (p. 86). Durch diese Fragen könnte der Fischerkönig von seinem Leid, seiner Sünde (Vial versteht «*pescheor*» als gewolltes Wortspiel von «*pecheor*»; cf. p. 92–94) befreit werden, die darin besteht, Krieg und Leid in die Welt gebracht zu haben (cf. p. 86–95). Da der König als eine «personnification de la passion que symbolise sa blessure» (p. 96) verstanden werden muß, könnte Perceval durch seine Fragen die Welt vom Leid erlösen und zum Heil führen. Anders als Gauvain vollbringt er diese Erlösungstat jedoch nicht und lädt somit unermeßliche Schuld auf sich.

So weit die Wiedergabe der Thesen G.Vials, mit denen er das Geheimnis des Werkes entdeckt zu haben glaubt. «Tout apparaît, tout s'éclaire maintenant» (p. 86), stellt er voller Stolz fest. Seine (im übrigen an bereits vorliegende Untersuchungen, z.B. die von M. Roques, anknüpfende) Deutung ist ohne Zweifel interessant und wird die weitere Forschungsdiskussion sicherlich beleben. Man muß jedoch feststellen – und damit bin ich bei meiner ersten und zugleich wichtigsten kritischen Bemerkung –, daß diese ausschließlich religiöse Interpretation des *Conte du Graal* auf einer recht freizügigen Textauswertung basiert; den vorgetragenen Thesen widersprechende oder mit ihnen nicht in Einklang zu bringende Textpassagen werden einfach übergangen und als nicht existent behandelt. Etliche von Vials Thesen halten einer näheren Überprüfung anhand des Textes nicht Stand. Aus Raumgründen hierfür nur eines von mehreren möglichen Beispielen: Gauvain ist nicht, wie der Verfasser glaubt, der Erlöser der Bewohner des Schlosses von «la Roche

de Champguin». Mit J. Frappier muß man vielmehr feststellen, daß «Gauvain ne délivrera personne»¹, daß seine «victoire (...) rencontre vite ses limites»¹. Sein «Sieg» beschränkt sich allein darauf, 500 «valets» den Ritterorden zu verleihen. Die vermeintliche Analogie Erlösungstat Gauvains/Erlösungswerk Christi ist hier nicht gegeben. Und damit bricht dann auch die entscheidende Stütze der Interpretation des Gauvain-Teils als religiöse Allegorie zusammen. (Ähnliches ließe sich auch zu den von Vial gesehenen Analogien Abenteuer des «lit de la merveille»/Kreuzestod Christi [cf. p. 46ss.]; Gauvain und die «Male pucelle»/Christus als Erlöser der Menschen [cf. p. 52ss.] etc. anführen.) Generell ist zu sagen, daß zahlreiche Mißdeutungen durch den allzu einseitigen, andere Aspekte vollkommen ausklammernden Interpretationsansatz des Verfassers bedingt sind.

Nachfolgend noch einige weitere Monita: 1) Vial gebraucht permanent Wendungen wie «Et Chrétien le voulait ainsi» (p. 80), «Chrétien a voulu» (p. 84), «nul doute que Chrétien n'ait voulu» (p. 86), die den Eindruck erwecken, er kenne genau die «voluntas auctoris». – 2) Die Arbeit besteht in weiten Teilen aus einer Aneinanderreihung von Zitaten; oft werden, um eine in nur 1 bis 3 Zeilen formulierte These zu belegen, 1 bis 1½ Seiten lang Zitate gebracht (cf. p. 44, 45, 64–66, 67, 68 u.a.). Ganz schlimm wird es in dem am wenigsten überzeugenden Kapitel II (p. 57–72), das aus nicht mehr als einem analytischen und obendrein nicht (nach inhaltlichen Aspekten) systematisch angeordneten Resümee des Textes und einer endlosen Reihe von Zitaten besteht. Was in diesem Kapitel gesagt wird, hätte auf 1 bis 2 Seiten zusammengefaßt werden können.

Der zweite Teil (p. 99–231):

Bekanntlich hat Chrétiens *Conte du Graal*, der unvollendet blieb und mit Vers 1061 abbricht, eine Reihe von Fortsetzungen gefunden. Die von einem anonymen Autor noch vor 1205 (vielleicht sogar vor 1202) erstellte *Première Continuation*, die etwa bis Vers 21916 reicht, ist nach dem *Conte* «le plus ancien texte de la légende du Graal» (p. 111). Diese auch als *Pseudo-Wauchier* und *Continuation Gauvain* bekannte Fortsetzung ist in 11 Manuskripten, einer mittelhochdeutschen Übersetzung und einer Prosaversion des 16. Jahrhunderts erhalten.

Ziel des Verfassers ist es, «de comparer et d'analyser les textes de manière à dépister les innovations fondamentales des copistes et à déterminer autant que faire se peut la teneur primitive de la continuation *Gauvain*» (p. 112). Der hier von Vial gebotene Vergleich der Texte und der Versuch, die Ursprungsfassung der *Première Continuation* zu ermitteln, stellen eine äußerst wertvolle Hilfe für die weitere *Perceval*-Forschung dar. Um Mißverständnissen vorzubeugen, sei deutlich hervorgehoben, daß hier keine Textedition vorgelegt, sondern vielmehr nur ein Resümee des Inhalts gegeben wird. Schön wäre es gewesen, wenn sich der Verfasser nicht mit einer sehr knappen Wiedergabe des Forschungsstandes zur Textgeschichte begnügt (p. 112–114), sondern selbst ein Stemma der Manuskripte erstellt und dieses kommentiert hätte. Aber vielleicht war das ja auch seine Absicht, an deren Realisierung er leider gehindert wurde.

Arnold Arens



¹ J. FRAPPIER, *Le roman breton. Chrétien de Troyes, Perceval ou le Conte du graal*, Paris 1953, p. 129.

Vivien de Monbranc. Chanson de geste du XIII^e siècle, éditée par W. VAN EMDEN, Genève (Droz) 1987. 137 p. (*Textes Littéraires Français* 344).

Vivien de Monbranc wurde erstmals von Ferdinand Castets in der *RLaR* 30 (1886), 128–63, herausgegeben; aber nach Van Emden ist diese Ausgabe «déparée par d'assez nombreuses erreurs, par des vers intervertis, corrigés à contresens ou sautés, par une numérotation qui devient défectueuse à partir du v. 420» (p. 9). Diese kurze Chanson de geste (1101 Verse) ist heute nur noch in der Hs. H 247 der Bibliothek der Faculté de Médecine, Montpellier, f^{os} 173c–178a, erhalten (über diese Handschrift cf. Jacques Thomas, *L'épisode ardennais de «Renaut de Montauban»*, édition synoptique des versions rimées, 1: *Introduction et texte du ms. D* [Brugge 1962], pp. 74–84; sie stammt aus der 2. Hälfte des 14. Jhs.); jedoch weiß man, daß im Mittelalter mindestens noch eine zweite, in den Inventaren der Bibliothek des Louvre von 1373 bis 1424 erwähnte Handschrift dieses Gedicht enthielt. Aus beiden Handschriften (bei der verlorenen aus ihrer Stellung in der Titelseihe der genannten Inventare) geht hervor, daß *Vivien de Monbranc* als Übergang von *Maugis d'Aigremont* zu *Renaut de Montauban* gedacht war; jedoch erweist eine Prosauflösung, betitelt *Vivien d'Amachour de Montbrant* (Bibl. Nat., f. fr. 19174 [nicht 19173, wie Hg. schreibt], f^{os} 1–302; 15. Jh.), daß das Gedicht besonders mit *Maugis d'Aigremont* verknüpft war. Diese Prosaversion zeugt zudem davon, daß die Popularität dieses aus der Mitte des 13. Jhs. (p. 34) stammenden Gedicht im Mittelalter größer war, als aufgrund des heutigen Handschriftenbestandes angenommen werden könnte.

Das Gedicht besteht aus 56 *laissez* in gereimten Alexandrinern, wobei 43 *laissez* männliche und 13 *laissez* weibliche Reime aufweisen. Allerdings zeigen zahlreiche Ausnahmen, daß das Prinzip des Reimes hier noch stets von demjenigen der Assonanz konkurrenziert wird, wobei allerdings die Reime vorherrschen. 25 verschiedene Reime und Assonanzen, wovon einige selten und schwer sind – Van Emden vergleicht damit die 22 Reime in den ca. 7000 Versen von Bertrand de Bar's *Girart de Vienne* und die 65 Reime in den mehr als 9000 Versen von *Maugis d'Aigremont* –, zeugen von einem recht originellen Formtalent eines im allgemeinen ziemlich durchschnittlichen Dichters. Das häufige Enjambement verstärkt die Vermutung, daß es sich hier um eine geschriebene und zum Lesen bestimmte späte Nachahmung einer Chanson de geste handelt.

Die Neuausgabe ist in die klassische Form gegliedert: Sie beginnt mit einer «Introduction», bestehend aus «Analyse», «Le Manuscrit, et copies perdues», «Versification», «La langue», «Sources, rapports cycliques, datation» und «établissement du texte». Auf die Textausgabe folgen: «Leçon rejetées, auto-corrections et hésitations du copiste», «Notes critiques»; «Table des noms propres»; «Glossaire»; «Bibliographie». Der Herausgeber verhält sich lobenswert konservativ gegenüber dem Text und versucht z. B. nicht, die zahlreichen hypometrischen Verse zu korrigieren. Die «Notes critiques» sind oft sehr interessant, zeugen von der gründlichen Arbeit des Autors und enthalten zudem wertvolle Hinweise auf die einschlägige philologische Literatur, sowohl auf syntaktischem als auch lexikologischem Gebiet; das «Glossaire» ist in willkommener Weise sehr ausführlich und sorgfältig bearbeitet. Die Ausgabe selbst ist sehr gewissenhaft, mit genauer Angabe aller Ergänzungen in Kursiv.

Im Kap. «Sources, rapports cycliques, datation» unterstreicht der Verf. einmal mehr, daß es sich bei *Vivien de Monbranc* um einen «trait d'union» zwischen *Maugis d'Aigremont* und *Renaut de Montauban* handelt. Jedoch glaubt Van Emden nicht an eine einfache Trilogie (p. 51) und weist unseres Erachtens überzeugend nach, daß der Verfasser von *Vivien de Monbranc* nicht mit denjenigen der beiden anderen Epen identisch ist; dazu kommt, daß «la façon dont le trouvère explique et agence la querelle entre le clan d'Aigremont et l'empereur

rappelle davantage certains poèmes du cycle de Guillaume que ceux de l'épopée de la révolte, bien que notre chanson s'inscrive en principe dans ce dernier groupe» (p. 53), was Van Emden an einigen gut gewählten Beispielen nachweist. Anschließend zeigt er die verschiedenen Epen auf, die *Vivien de Monbranc* beeinflusst haben (p. 53–56) und schließt mit einer ausgezeichneten Diskussion der Abfassungszeit dieses Kurzepos um ca. 1250 (p. 56–57).

Hier noch zwei kritische Anmerkungen. Von Emden glaubt in einem umfangreichen Kapitel, «La langue» (S. 22–50), zwischen der Sprache des Autors und derjenigen des Kopisten unterscheiden zu können: «... les caractéristiques de la langue poétique d'un individu peuvent être intéressantes en elles-mêmes, en tant que fait littéraire» (p. 32); für die Auffassung des Herausgebers in bezug auf die Herkunft des Autors siehe p. 33 N 30: «... l'analyse linguistique et dialectale d'œuvres écrites par des auteurs qui nous renseignent sur la ville avec laquelle ils sont associés tend souvent sinon toujours à confirmer les dires du trouvère...». Trotzdem ist Van Emden gezwungen, für die Sprache des Autors «une *koiné* littéraire plutôt qu'un dialecte» (p. 33) zu postulieren, was für die Mitte des 13. Jhs. durchaus zu erwarten ist, hatte doch die Skripta der königlichen Kanzlei damals zumindest schon die Champagne erreicht (s. Carl Theodor Gossen, «Die Einheit der französischen Schriftsprache im 15. und 16. Jahrhundert», *ZRPh.* 73 [1957], 429–430); daher bietet die folgende Schlußfolgerung des Hgs. keine Überraschung: «Il semble donc s'agir en fin de compte d'une langue compréhensible dans la plus grande partie du pays d'oïl, s'écartant assez peu du francien mais admettant, surtout pour satisfaire les exigences de la mesure et de la rime, des traits dialectaux qui, à l'époque dont il s'agit, avaient déjà trouvé une extension considérable au moins dans les textes littéraires». – Dagegen scheint uns die Technik, die Van Emden auf p. 34–50 gebraucht, um die Skripta des Kopisten der Hs. Montpellier, Faculté de Médecin, H 247, der Haute-Normandie zuzuweisen, hoffnungslos veraltet: das Handbuch von Mildred K. Pope ist allgegenwärtig, obwohl der Verf. hie und da auch versucht, sich aus diesen Fesseln zu befreien, cf. p. 49: «Compte tenu de la date tardive du codex et du caractère conventionnel de toute graphie [von Rez. hervorgehoben] dans la *koiné* littéraire...»: es scheint uns in der Tat ein eitles Unterfangen zu sein, eine Handschrift der zweiten Hälfte des 14. Jhs., die eindeutig nicht einer Randprovinz entstammt, noch einer bestimmten Gegend zuweisen zu wollen, cf. p. 49: «... les traits phonétiques les plus nombreux et caractéristiques nous conduisent vers l'ouest, mais plutôt vers la Haute-Normandie». Gehört die Haute-Normandie wirklich zum Westen? Nach Hans Goebel, *Die normannische Urkundensprache*, Wien 1970, p. 315, sind die Diözesen Rouen und Évreux sprachlich zur Pikardie hin orientiert. Goebel bemerkt übrigens auch (*op. cit.*, p. 317: «Die gesamte Normandie ... steht ständig unter reichssprachlichem Druck, der in der Mehrzahl der Fälle bereits zu einem Versiegen der regionalen Belege während des 14. Jhs. führt»).

Diese wenigen kritischen Gedanken sollen aber auf keinen Fall den Wert dieser ausgezeichneten Neuausgabe eines interessanten Spätlings unter den Chansons de geste herabmindern. Dafür daß er uns darauf aufmerksam machte, sind wir Wolfgang van Emden dankbar.

Hans-Erich Keller



MARC M. PELEN, *Latin poetic irony in the Roman de la Rose*, Liverpool – Wolfboro NH (F. Cairns) 1987, p. IX–181 (*Vinaver Studies in French* 4).

Le titre de cette étude signifie, d'abord, que l'auteur estime qu'il y a une tradition ironique dans la littérature latine qui forme le «background» du *Roman de la Rose*, et deuxièmement,

que l'aspect satirique et comique des deux parties du *Roman de la Rose* permet de décrire leur unité littéraire. M. Pelen exclut donc de son enquête la tradition littéraire française, «the authors' enormous French poetic background», ainsi que les doctrines théologiques et philosophiques contemporaines à Jean de Meun. Dans le chapitre liminaire, très bien informé, l'auteur rappelle quelques thèmes importants qui ont été discutés par la critique récente du *Roman de la Rose*: le leitmotif de l'âge d'or, la glose par la *contraire chose*, le cousinage entre les paroles et les *choses*, et il soutient que le contexte du *Roman de la Rose* met ces thèmes, qui forment effectivement la clé de la lecture, dans une perspective ironique. M. Pelen montre ensuite que le «débat» de 1399-1402 pose déjà le problème qui est celui de la critique actuelle, à savoir celui de l'attitude ironique de Jean de Meun devant ses sources latines.

Le deuxième chapitre discute l'ironie dans un certain nombre de textes latins: Ovide, *Ars amatoria* et livre X des *Métamorphoses* (Orphée, Pygmalion); deux pièces des *Carmina Burana*, le *Carmen de rosa* (*Si linguis*, CB 77) et l'*Altercatio Phyllidis et Florae* (CB 92); la *Metamorphosis Goliae* et le *Somnium cuiusdam clerici*. Tout en utilisant la technique de la satire ovidienne, les auteurs des pièces latines du XII^e et du XIII^e siècle ont recours à de nouveaux textes de référence comme la Bible, Martianus Capella, ou Boèce. M. Pelen caractérise ces textes comme «humorous variations» sur le fond de la tradition littéraire de l'humanisme chrétien, ce qui oriente leur ironie dans un sens bien différent (évidemment!) du modèle ovidien. Les analyses, d'ailleurs bien menées, conduisent M. Pelen toujours à ce qu'il appelle ironie, un terme qui apparaît ainsi comme une catégorie critique bien vaste, englobant la comédie, l'humour, et, pourrait-on ajouter, le «Witz».

Le troisième chapitre concerne l'utilisation satirique de thèmes boétiens dans le *De Planctu Naturae* d'Alain de Lille. Ces pages sont excellentes, bien que les conclusions de M. Pelen reposent en partie sur des prémisses qui ne feront certainement pas l'unanimité des critiques. Faut-il vraiment gloser la *Consolatio* par les *Confessions* de saint Augustin [p. 81]? Faut-il rappeler l'exégèse chrétienne à propos de la *Consolatio*? peut-être pour Alain de Lille, mais, comme le livre de M. Pelen concerne le *Roman de la Rose*, on aurait dû signaler qu'à l'exception de la traduction de l'anonyme bourguignon, les nombreuses traductions françaises de la *Consolatio Philosophiae* ne doivent pratiquement rien à l'exégèse chrétienne. Est-il bien vrai que dans le texte de Boèce, seule la foi peut satisfaire les besoins de l'âme [p. 90]? Je laisse le problème aux spécialistes de Boèce, mais je rappelle que Jean de Meun, dans le discours de Nature, n'utilise que les arguments logiques de Boèce. Dans l'interprétation de M. Pelen, la Nature d'Alain de Lille est une «figure of fun» [p. 91]. Vraiment? Certes, elle ne peut pas contrôler les vices, car elle ne peut pas non plus contrôler Vénus. M. Pelen le constate, tout comme il fait remarquer que le rêveur du *De Planctu* ne manifeste pas le moindre signe de contrition pour son «péché» et qu'il cherche à présenter ses besoins sexuels comme un idéal poétique et philosophique. C'est possible. Mais où, au fait, est le rêveur? où l'auteur? Bref, quel est le statut de celui qui parle à la première personne et qui pose des questions à Nature? Le *De Planctu* est-il une allégorie morale «sérieuse» ou un texte ironique qui cacherait un sens autre que celui proposé par la lettre? Cette lettre, à mon avis, est très claire, et signale les limites de la «nature» dans le domaine de la morale, particularité qui peut être corroborée par les traités théologiques d'Alain de Lille, comme M. Pelen le signale d'ailleurs.

La difficulté, me semble-t-il, réside dans le terme d'ironie. On peut poser que ce terme désigne un détachement par rapport à ce que dit un texte donné, mais rien ne prouve que ce détachement soit, en soi, une prise de position en faveur d'un autre point de vue. Ce serait un axiome. Le détachement ironique peut simplement être l'expression du scepticisme. Prenons Boèce. Il écrit la *Consolatio* en attendant d'être exécuté: c'est une hypothèse

fondée. Il est entendu, par ailleurs, que Boèce est aussi l'auteur de textes théologiques. Mais qui nous dit que cet auteur, face à la mort, n'avait que le recours à la foi, ou encore: qu'il avait cette foi? Le point de vue «autre», différent de celui qui se manifeste dans un texte donné, faut-il le chercher dans d'autres textes des mêmes auteurs, ici Boèce et Alain de Lille, où dans des textes d'autres auteurs, dans le cas de Jean de Meun?

Les deux derniers chapitres sont consacrés au *Roman de la Rose*. D'après M. Pelen, les valeurs littéraires dont dépend l'ironie de ce texte ne sont jamais explicites. M. Pelen constate, après d'autres, que certains thèmes reviennent constamment, quel que soit le locuteur. La thèse de M. Pelen est que Jean de Meun, à la suite d'Alain de Lille, met ses figures dans une situation comparable à celle de la *Philosophie* de Boèce, et que le résultat de cette technique est comique [p. 114]. Jean de Meun «appeals to an ethical and religious standard of value in the *Consolation of Philosophy* and other related texts: thus, the purpose of Jean's satire can be measured against assumed Christian values that he saw enshrined in the *auctores*» [p. 114/5]. «Can be», dit M. Pelen; je répondrais, ironiquement, «maybe». L'unité littéraire du texte de Jean de Meun reposerait sur l'ironie, qui serait celle de la distance ironique qu'il y a entre la *Philosophie* de Boèce et les différents précepteurs de l'Amant [p. 123].

Les analyses de détail que propose M. Pelen sont toutes intéressantes et emportent le plus souvent la conviction. Dans la discussion des exemples de Lucrèce et d'Héloïse, je me rangerais cependant plutôt du côté de Mme E. Baumgartner (*R* 95 [1974]), critiquée par M. Pelen. Pourquoi citer «Augustin himself» [p. 118 et 125] pour nous apprendre que Lucrèce est un exemple de désespoir, si rien, dans le texte de Jean de Meun, n'invite à recourir à cette «interprétation chrétienne»? Mme Baumgartner a fort bien montré que Lucrèce «se tue pour obliger la justice des hommes». J'ajouterai que son sacrifice abolit la royauté (v. 8619–20, éd. Lecoy), cette royauté qui, après la perte de l'âge d'or, qui est aussi la perte de la Justice, est allée à un *grant vilain*, au *plus ossu* (v. 9579–80). Règne donc, au début de l'humanité déchu, la loi du plus fort. Après Lucrèce, et grâce à elle, une femme, la loi est plus forte que le plus fort. Ce n'est pas ironique, à mon avis. Pour M. Pelen, Lucrèce «ironically exemplifies Jaloux' own moral position» [p. 125]. Certes, le Jaloux n'est qu'un fou. Il n'a d'ailleurs rien compris à l'histoire qu'il raconte, car pour lui, même une Lucrèce succomberait à un séducteur habile. Jean de Meun, l'auteur, sait admirablement tirer les ficelles. Malgré le locuteur, l'exemple de Lucrèce est un jalon dans le long parcours de libération – libération par la loi et non point par quelque *franchise naturelle* à la façon de la Vieille – que doit faire l'humanité après la perte de l'âge d'or. Ce jalon est posé par une femme, et ceci au beau milieu d'une longue diatribe misogyne. Le Jaloux, lui, est aussi borné que l'Amant. C'est donc l'auteur Jean de Meun qui, ici, est ironique. Pour le constater on ne doit mobiliser ni Boèce, ni saint Augustin.

Quant à Héloïse et Abélard, M. Pelen favorise la castration d'Abélard au détriment de la *franchise* que la *lettre* a donné à Héloïse. Cette castration serait un commentaire de l'impotence du Jaloux. Pour l'ensemble du *Roman de la Rose* de Jean de Meun, il y aurait, comme un leitmotif, une équivalence entre chasteté, meurtre, et castration, «all of which frustrate the eternal continuation of the world, Amant's top card» [p. 128]. Mais s'il y a un personnage qui se désintéresse, d'un bout à l'autre du *Roman de la Rose*, de la continuation du monde, c'est bien l'Amant! M. Pelen semble ici comme ailleurs mettre sur le même pied l'Amant-personnage et le narrateur. Il me paraît évident que c'est l'auteur qui arrange. Le thème de la continuation de l'espèce est développé par Nature, qui reconnaît ses propres limites, ensuite par Génius, le faux prêtre ou le prêtre habillé par le dieu d'Amour. L'Amant-personnage, de toute façon, n'entend pas la confession de Nature. Je suis par contre d'accord avec M. Pelen quant il montre combien l'image de l'éternité que présente Génius est

une inversion astucieuse du modèle boécien [p. 144]. Que la Rose soit fécondée ou non, est ainsi sans importance, car la perpétuation de l'espèce n'est qu'une dégradation du comportement humain, où l'homme se rabaisse au niveau des animaux [p. 133 et 147]. Toutefois la fécondation, quel que soit le jugement moral, boécien ou non, qu'on porte sur elle, est une nécessité, et si elle se produit, elle ne fait pas partie du projet de l'Amant-personnage.

Les discours contradictoires des différents personnages du *Roman de la Rose* ne sauraient être considérés comme de simples antiphrases. Ils offrent aussi une «alternative ironique» à la quête amoureuse de l'Amant [p. 159]. Je crois aussi, avec M. Pelen et d'autres, que la *Consolation de la Philosophie* «informe» constamment le discours de Jean de Meun. Les grands discours du *Roman de la Rose* impliqueraient la «suggestion ironique» qu'ils fournissent une révision rationnelle, définitive et sécularisée de l'enseignement religieux de la *Consolation*. Les différentes définitions contradictoires de l'âge d'or, par exemple, seraient basées sur l'erreur de vouloir saisir le monde idéal à l'aide de termes rationnels. Le «superb central achievement of Jean's irony» consisterait dans le fait d'obliger les différents personnages à utiliser des doctrines philosophiques et théologiques qu'ils ne sauraient comprendre [p. 163]. Pour M. Pelen, l'accusation implicite contre ces personnages est au fond de nature platonicienne, car ils mettent en œuvre une rhétorique inefficace, partant non-éthique. On pourrait éprouver quelque réticence à suivre l'auteur sur ce point, car l'inefficacité de ces discours se manifeste uniquement sur le plan de la narration, où l'Amant, c'est entendu, reste obtus. M. Pelen reconnaît lui-même que l'Amant n'est pas un narrateur crédible [p. 168 N 12]. Mais le lecteur, celui de la fin du XIII^e siècle, peut-être «aristotélicien», peut aussi prendre le *Roman de la Rose* pour ce qu'il est d'abord, à savoir un texte non-théologique, hautement moral cependant, qui dit aussi des choses positives, malgré l'ironie indéniable de bien des passages. La charité n'est pas seulement présente par antiphrase; elle est à l'œuvre dans le texte même. Ainsi dans l'aveu formidable de la Vieille à la fin de son récit, où, après le long et spécieux plaidoyer en faveur de la liberté sexuelle et naturelle, elle confesse qu'elle était l'esclave de son Jules, qu'elle était liée, de par sa nature et sa sexualité, à un maquereau indigne (v. 14452 et suiv.). Ironie? Oui, dans la mesure où cet aveu enlève toute légitimation au discours théorique de la Vieille. Mais à travers la rhétorique élaborée du passage, rhétorique qui est celle de Jean de Meun, la Vieille devient une figure tragique, que seule la charité permet d'aimer. Ou Nature, qui, à propos du problème du libre arbitre, transforme l'argumentation logique de Boèce en rhétorique passionnelle. On notera que le développement sur le libre arbitre se termine par un passage qui n'est pas dans Boèce, à savoir sur la révolte des animaux, image grotesque, digne de Jérôme Bosch. Même à l'intérieur du discours sur le libre arbitre, Jean de Meun ajoute une comparaison qui ne se trouve pas dans Boèce, à savoir celle de Dieu qui est le *miroir pardurable*, comparaison qui annonce évidemment le traité sur les miroirs, qui, eux, se situent dans le monde sublunaire, tout comme le *miroir perilleux* de la fontaine de Narcisse. Il y a dans tout cela une stratégie non ironique, où Jean de Meun, implicitement, se compte parmi *cil qui des mirouers sont maistre* (v. 18148) et parmi *cil... / qui de veirrerie sunt mestre* (v. 16067–68), et qui pratiquent un *art veritable* (v. 16054) comme les alchimistes, parce qu'ils transforment la matière. Le *Miroir aux amoureux* offre ses multiples facettes aussi bien à l'Amant qu'au lecteur. Jean de Meun nous montre l'artiste figuratif *a genouz* devant Nature (v. 15990), car il ne peut donner à son portrait le mouvement et la vie. Or l'art du langage permet de décrire et d'imiter le mouvement (justement par la rhétorique passionnelle). Grâce à ce qu'on pourrait appeler l'alchimie du miroir, l'écrivain imite la réalité sublunaire, qui est le règne de la Nature (à la différence du *De Planctu Naturae*, où Nature arrive du *mundus impassibilis*, donc incorruptible), réalité qui ne saurait être que partielle. Brisures, distorsions, agrandissements, rapetissements, voilà ce que peut produire l'*art veritable* de celui qui est le maître

des miroirs. Dans ce sens, le *Roman de la Rose* n'est pour moi pas ironique.

J'hésite, pour ma part, d'utiliser le terme d'ironie dans le sens très général de M. Pelen. Certes il y a de l'ironie, ouverte et cachée, tout au long du *Roman de la Rose*, certes, la lecture des sources, avouées et inavouées, est indispensable, car elle nous montre comment Jean de Meun a fait lire ces sources par ses personnages; il y a là une stratégie qu'on peut appeler ironique, à la rigueur. Il y a cependant, me semble-t-il, chez Jean de Meun déjà au niveau de la *lettre* un discours que je n'appellerais pas ironique, mais spéculaire, et ceci aussi bien au niveau de la structure des discours des personnages que dans le sens de l'alchimie du miroir. Il ne faut pas avoir lu ni Boèce ni saint Augustin pour savoir que notre monde sublunaire est contingent. On peut donc écouter la *lettre* du *Roman de la Rose*, où un clerc de la fin du XIII^e siècle nous parle, souvent ironiquement, mais aussi d'une manière positive, de l'individu et de sa morale, du couple et du mariage, de la politique et de la richesse et du pouvoir – ou autrement: de la *seigneurie* sur le moi, sur le toi, sur le tiers et les choses. C'est plutôt Aristote que Platon. Quant à la définition de l'activité de l'écrivain, Jean de Meun est, jusqu'à nouvel avis, le premier à parler comme parleront Léonard de Vinci ou Diderot, car pour lui, l'activité de l'écrivain (ou de l'artiste) n'est pas l'imitation des images réelles produites par la nature, mais l'imitation de la manière dont procède la nature; c'est le processus qui est similaire. Or processus, c'est mouvement, et l'œuvre est morte (sans mouvement) si elle n'est pas lue. La lecture est le mouvement auquel l'auteur nous invite.

Ces dernières considérations ne doivent rien à l'étude de M. Pelen. Mais comme celui-ci a voulu donner une sorte de clé générale pour lire le *Roman de la Rose*, force m'était d'articuler mes propres convictions, ne serait-ce que brièvement. Ce que je viens d'avancer est moins une critique qu'un complément. Le livre de M. Pelen est très informé et n'a pu être écrit que par un excellent connaisseur du *Roman de la Rose*. Toutefois, j'aurais bien aimé que l'auteur nous eût dit positivement si Jean de Meun, oui ou non, a écrit d'une manière «ironique» un traité sur la charité ou sur d'autres vertus chrétiennes. Voici la dernière phrase du livre: «The poem's central irony insistently recalls us to another attitude toward language and art that will wake us up to the reality of the charitable use of things and signs that Amant and his contestants, in their multiple allusions to authoritative texts, both fear and deny» [p. 166]. C'est trop elliptique, à mon goût, et aussi en partie erroné, car l'usage charitable des choses et des signes se trouve dans le *Roman de la Rose*, même à profusion, me paraît-il. Quant à l'influence profonde et non seulement ponctuelle de la *Consolation* de Boèce, c'est un fait, dont certains aspects sont finement notés par M. Pelen. Je viens de signaler qu'on trouve, au milieu de passages directement empruntés à Boèce, des ajouts de Jean de Meun qui tous doivent avoir un sens, aussi bien en tant que glose à Boèce qu'à l'intérieur du *Roman de la Rose*. Il nous manque une étude vraiment exhaustive sur «Boèce et Jean de Meun». Je la souhaiterais à la fois philologique et historique, et je la crois épineuse, car nous ignorons pratiquement tout sur la façon dont on a lu la *Consolation* dans le dernier tiers du XIII^e siècle. Qui est, par exemple, le mystérieux Guillaume d'Aragon, à qui Jean de Meun a emprunté le prologue, aristotélicien, pour sa traduction de la *Consolation*? Comment a-t-on interprété les passages de la *Consolation* qui parlent du pouvoir? Pourquoi Jean de Meun n'a-t-il pas glosé sa traduction?

Conclure par des questions est un signe de l'intérêt qu'a suscité le livre. M. Pelen a fort bien traité son sujet et son étude ne fait pas double emploi avec d'autres travaux sur le *Roman de la Rose* et ses modèles. Quant aux prémisses, j'accorde volontiers qu'on ne finira pas si tôt, et en toute bonne foi, de se mettre d'accord sur la pertinence critique du terme d'ironie.

Marc-René Jung



MARC AESCHBACH, *Raoul Lefèvre – Le Recueil des histoires de Troyes. Edition critique*, Bern/Frankfurt a. M./New York, Paris (Peter Lang) 1987, 563 p. (*Publications universitaires européennes; Série XIII: Langue et littérature française*, vol. 120)

Die im Jahre 1429 vorgenommene Gründung des Ordens des Goldenen Vlieses durch den burgundischen Herzog Philipp den Guten (1419–67)¹ hat damals in Burgund ein lebhaftes Publikumsinteresse für die Geschichte der Argonauten, ihres Führers Jason und seiner Begleiter (insbesondere seines Hauptbegleiters Herkules) geweckt. Auf diesem Hintergrund entstanden zwei von Herzog Philipp selbst in Auftrag gegebene Werke: die *Histoire de Jason* (um 1460) und der *Recueil des histoires de Troyes* (1464 oder 1465), dessen eigentliches Thema, die Schilderung der vier Zerstörungen Trojas, mehr und mehr in den Hintergrund gedrängt wird durch die Darstellung der Viten Saturns, Perseus', Jupiters und insbesondere Herkules' und seiner Vorfahren. Beide Werke stammen aus der Feder des Dichters Raoul Lefèvre, über den man nur weiß, daß er sich längere Zeit in der Umgebung des Herzogs aufgehalten hat und wahrscheinlich im Jahre 1467 gestorben ist.

Während die *Histoire de Jason* bereits 1971 in exzellenter Form ediert wurde (*L'histoire de Jason. Ein Roman aus dem 15. Jahrhundert*, ed. G. PINKERNELL, Frankfurt 1971), fehlte bislang eine neuere Ausgabe des *Recueil*. Die letzte und zudem nur eine verkürzte Fassung des Textes enthaltende Edition stammt aus dem Jahre 1544 (erschienen bei Denis de Harsy in Lyon). Dabei steht das Fehlen einer neueren Ausgabe in eklatantem Widerspruch zu dem beachtlichen Erfolg, der dem *Recueil* in vergangenen Jahrhunderten beschieden war: Die Existenz von 25 Handschriften, 19 älteren Ausgaben und einer 1473/74 erschienenen englischen Übersetzung unter dem Titel *Recuyell of the Historyes of Troye* (es ist dies im übrigen der erste in englischer Sprache gedruckte Text) geben ein beredtes Zeugnis von der weiten Verbreitung des Werkes ab. – Und so ist es denn auch nur begrüßenswert, daß Aeschbach mit seiner 1986 von der Philosophischen Fakultät I der Universität Zürich als Dissertation angenommenen Edition des *Recueil* eine Forschungslücke schließt.

Die Edition wird auf der Basis der Manuskripte 9261 (= Buch I des Textes) und 9262 (= Buch II) der Bibliothèque Royale in Brüssel erstellt, die sich durch ihre hohe Qualität deutlich von den anderen Handschriften unterscheiden, wie der Editor überzeugend darlegt (p. 67–78). A. erhebt den Anspruch, mit seiner Textausgabe eine «édition critique» (so der Untertitel) zu liefern. Um eine «édition critique» handelt es sich hier aber beim besten Willen nicht. Einen kritischen Apparat, in dem die Varianten der anderen Handschriften angeführt werden, sucht man nämlich vergebens; das Verzeichnis von 19 Varianten zur Handschrift 9261 (p. 70–71) kann dafür nun wirklich kein Ersatz sein. Die wiederholten Begründungsversuche für den Verzicht auf die Anlage eines kritischen Apparats (p. 70, 114 u. a.) scheinen das eigene Unbehagen des Editors über sein 'procedere' widerzuspiegeln.

Der Textedition (p. 115–442) geht ein 107 Seiten umfassender Darstellungsteil voran (p. 7–114), in dem über den Forschungsstand, über Raoul Lefèvre, über die Manuskripte, deren Filiation und über frühere Editionen sowie über die Sprache des Dichters informiert wird. Als sehr gelungen muß man den Abschnitt «Les manuscrits et les éditions anciennes» (p. 24–66) bezeichnen, der eine umfassende und informative Darstellung der Textgeschichte enthält, wenn man sich auch für die schwer lesbare synoptische Tabelle (p. 24) eine größere Übersichtlichkeit wünschen möchte. In dem ebenfalls als gelungen zu qualifizierenden Abschnitt «Les sources» (p. 94–109) kann A. nachweisen, daß Raoul Lefèvre als Hauptquelle Boccaccios *Genealogie* benutzt hat und daß man in den viermal im 2. Buch des

¹ In der «Introduction» der Arbeit, p. 7 wird die Regierungszeit Philipps fälschlicherweise mit den Jahren 1396–1467 angegeben.

Recoeil erwähnten *Croniques d'Espagne* Leomartes *Sumas de historia troyana* zu erblicken hat. – Weniger positiv sind dann allerdings die Kapitel «La filiation des manuscrits» (p. 79–93) und «Correspondances de style et de langue dans les œuvres de Raoul Lefèvre» (p. 110–113) zu bewerten. In ersterem geht es nämlich – trotz der gewählten Überschrift – nicht um die Filiation der Manuskripte, sondern um eine wenig beweiskräftige Gegenüberstellung ausgewählter Passagen einzelner Handschriften; ein Handschriften-Stemma sucht man vergeblich (und auch hier ist die auf p. 88 gebotene Synopse mehr als unübersichtlich). Auf das zweitgenannte kurze Kapitel hätte A. besser verzichtet: Eine Auflistung von nur 27 Wendungen wie z. B. «au fort», «s'excuser», «mieux avoir», die sowohl im *Recoeil* als auch in der *Histoire de Jason* vorzufinden sind, ist nämlich absolut kein Nachweis sprachlicher und stilistischer Gemeinsamkeiten beider Werke; deutliches Zeichen für ein vorschnelles und oberflächliches Urteil ist der am Ende der Auflistung stehende Satz «Cet inventaire nous semble assez clair pour nous dispenser d'une étude plus détaillée» (p. 111).

Der Textedition folgen ein umfangreicher «Commentaire» (p. 443–538), in dem hauptsächlich die von Raoul Lefèvre benutzten Quellenpassagen zitiert werden (weitergehende inhaltliche und sprachliche Erläuterungen wären wünschenswert gewesen), ein «Index nominum» (p. 539–549) und ein leider nicht vollständiges und auch nur die erste Belegstelle eines Wortes verzeichnendes Glossar (p. 551–556).

Zusammenfassend ist festzuhalten: Es ist begrüßenswert, daß A. mit seiner Arbeit einen bislang nur schwer zugänglichen mittelalterlichen Text ediert hat. Die Edition hätte jedoch an Wert gewonnen, wenn man nicht zahlreiche, oft erhebliche Mängel beklagen müßte.

Arnold Arens



Guillaume de Machaut. Poète et compositeur, Colloque-Table Ronde organisé par l'Université de Reims, Reims (19–22 avril 1978), Paris (Klincksieck) 1982, 360 p., Abb. (*Actes et colloques*, 23).

Das im vorliegenden Band schriftlich festgehaltene Kolloquium bildete den Abschluß der Machaut-Gedächtnisse und -feierlichkeiten zu dessen 600. Todesjahr: es hat seither nichts von seiner Aktualität eingebüßt. Zwar haben inzwischen einzelne Referenten neue Machaut-Studien vorgelegt¹, dennoch bleibt der Kolloquium-Band eine Forschungsbilanz, die keinesfalls außer Acht gelassen werden darf. Die Vielfalt der Problemstellungen und Arbeitsmethoden, die von dem einzigartigen Werk des letzten Dichter-Musikers Guillaume de Machaut (G. de M.) angeregt wurden und in den einundzwanzig Beiträgen zur Sprache kamen, bleiben wohl nicht nur unumgänglich sondern wegweisend für die Machaut-Forschung.

Am ersten der Kolloquiumstage dominieren Fragen nach der Persönlichkeit Machauts, Fragen nach seiner Biographie, seiner politischen Einstellung, seiner gesellschaftlichen Position. Auch heute noch faßbare Realia wie die Kirche bzw. Pfründe G. de M.s, das

¹ Die gewichtigste Studie ist wohl das Buch von JACQUELINE CERQUIGLINI, «Un engin si subtil». *G. de M. et l'écriture au XIV^e siècle*, Genève (Slatkine) 1985 (*Bibliothèque du XV^e siècle*, XLVII); cf. ID., «G. de M., poète de la subtilité», *Etudes Champenoises* 5 (1986), 19–25. Eine von Paul Imbs vorbereitete Neuauflage des *Voir Dit* von G. de M. wird demnächst erscheinen.

Wohnhaus und das Grab in der Kathedrale von Reims bleiben nicht unbesprochen; die berufliche Ausbildung und die künstlerische Selbstdarstellung G. de M.s in den reich illustrierten, Text und Notenschrift enthaltenden Handschriften werden thematisch. Linguistische, stilistische und literarhistorische Aspekte füllen den zweiten Arbeitstag, Probleme um das musikalische Werk behandelt der dritte Kolloquiumstag. Angeregte und aufschlußreiche Diskussionen – im Buch in Zusammenfassung wiedergegeben – folgen jeweils auf die längeren und kürzeren Referate.

Die Verflechtung von Werk und Umwelt sowie Gesellschaft wird am Beispiel des Fürstenbildes, wie es in der Dichtung G. de M.s aufscheint, in dessen literarischen, aber auch von eigener Erfahrung bestimmten Prägung gezeigt (Claude Gauvard, «Portrait du prince d'après l'œuvre de G. de M.: Etude sur les idées politiques», p. 23–29). Traditionsgemäß werden vom Herrscher moralische Qualitäten gefordert: Gerechtigkeit, Mut (im Krieg), Tapferkeit, Freigebigkeit, Wohltätigkeit an Armen, Witwen und Waisen. Doch verlangt G. de M., übereinstimmend mit den ihm zeitgenössischen Neuerern, einen quasi-demokratischen Dialog zwischen Herrscher und Volk; die Macht des Fürsten ist nicht unbeschränkt. Mag eine solche partnerschaftliche Öffnung zu den Untergebenen auch eher ein utopischer Ausblick bei G. de M. sein, so bestätigt er doch in eigener Person jene den frz. Humanismus vorwegnehmende Auffassung, wonach wohl Reichtum und Armut von Fortuna abhängen, nicht aber die Tugend, welche die Autonomie des Menschen begründet und welcher der Dichter durch sein Werk diene. Obwohl abhängig von fürstlichen Gönnern bezeugt G. de M. das für ihn charakteristische Selbstverständnis in den in ihrem Entstehen von ihm überwachten Handschriften seiner Werke. Elisabeth Keitel («La tradition manuscrite de G. de M.», p. 75–94; cf. dies. p. 289–293 zur Datierung und Überlieferung von G. de M.s *Messe Nostre-Dame*) berichtet äußerst kompetent und genau über ihre kodikologischen Untersuchungen von G. de M.s literarischem und musikalischem Werk. Die Ergebnisse sind durch die Untersuchungen von Ursula Günther («Contribution de la musicologie à la biographie de G. de M.», p. 95–115) zumeist gestützt, in gewissen Punkten auch heiß diskutiert.

G. de M.s Intention eines Gesamtkunstwerks und dessen Gelingen legt überzeugend François Avril dar («Les manuscrits enluminés de G. de M.», p. 117–133). Nicht nur hat G. de M. das ikonographische Programm selbst entworfen, es zeigt sich zwischen 1350 und 1356 in Ms. A Machauts eigene Hand. Der künstlerische Totalitätsanspruch bestätigt sich vor allem im komplexen Werk des *Voir Dit*. Es vereinigt ganz unterschiedliche literarische Gattungen und musikalische Formen – Prosa (Briefe), erzählende Achtsilbler, die lyrischen Formen des Lais, der Ballade und des Rondeau – zu einer neuartigen Liebesgeschichte. Noël Musso referiert über seinen Versuch, durch die Anwendung quantitativer Wortstatistik herauszubringen, ob der Briefwechsel zwischen Freund und Freundin bzw. Liebhaber und Geliebter im *Voir Dit* real oder fiktiv sei («Comparaison statistique des lettres de G. de M. et de Péronne d'Armentières dans le *Voir-Dit*», p. 175–193). Fazit: der Wortreichtum und die Abwechslung seien in den Freundes-Briefen größer als in den Briefen der lernbegierigen Freundin. Jedoch, dies bestätigt der Referent selbst, die auf statistischer Grundlage errechneten Ergebnisse müßten in weiteren Untersuchungen erst noch ausgewertet und interpretiert werden. Tatsächlich scheint es, trotz statistischer Errechnung, eher wahrscheinlich, daß der rahmenbildende Briefwechsel des *Voir Dit* pseudo-autobiographisch allein von G. de M. verfaßt sei. Diese Annahme verstärkt sich in der Untersuchung der Erzähltechnik und des Erzähler-Ichs durch Daniel Poirion («Le monde imaginaire de G. de M.», p. 223–234). Da im *Voir Dit* die persönliche Erfahrung des Dichters stets durch eine vordringliche Allegorisierung analysiert werde, erweise sich das Dichtwerk als reine Imagination, wobei das erzählende Ich als nicht-identisch von G. de M. sich ablöse. Daß das

lyrische Ich bei G. de M. Schöpfer einer Traumwelt sei, in der Morpheus herrscht, vertritt auch William Calin («Le moi chez G. de M.», p. 241–252). Die so durchgehaltene Erzählperspektive und er im *Voir Dit* auftretende Typ des linkischen und unfähigen Liebhabers – er wirkt weiter nach bei Froissart und Chaucer – ist damals in der frz. Literatur neu.

Stilistisch erweist sich die Erzähltechnik als äußerst raffiniert in jeder Beziehung: in Erneuerung der Stilmittel des *trobar ric* wie des *trobar clus* in der *langue d'oïl* erreicht G. de M. ein fast unüberbietbar subtiles Spiel mit Laut- und Sinnkombinatorik, mit Wortklang und Wortbedeutung (Alice Planche, «Le langage poétique de G. de M.», p. 195–214). G. de M. ist dabei ein Virtuose in der Handhabung des überlieferten Wortschatzes wie auch ein genialer Neuerer des Vokabulars – was seine Gültigkeit nicht allein für den *Voir Dit* hat (Gilles Roques, «Tradition et innovation dans le vocabulaire de G. de M.», p. 157–173).

Alle bisher gemachten Feststellungen benutzt Jacqueline Cerquiglini, um das besondere Spannungsfeld im *Voir Dit* aufzuzeigen: Totalisation im übergreifenden Umfassen von Stoff und Form nebst der bewußten Brechung jeglicher erzählerischer Linearität. Gewollt stehen die verschiedenen literarischen Gattungen und musikalischen Formen nebeneinander, ohne daß G. de M. sich um Übergängigkeit bemühte. Im Gegenteil, er bricht eine mögliche erzählerische Linearität durch unterbrechende Digressionen, durch das Zitatenspiel mit Sprichwörtern, durch Buchstabenspiele und -rätsel, durch eine ausgeprägte stilistische Künstlichkeit, nicht zuletzt auch durch das Nebeneinander von verschiedenen Erzählzeiten. Visuell erscheint die Brechung und Aufstückelung des Textes in unterteilenden Rubriken, eingeschobenen Miniaturen und Noten. Grosso modo läßt sich dennoch auch nach Cerquiglini die Einzigartigkeit G. de M.s in der einfachen Aussage festhalten: Pflege und Perfektion des Überkommenen bei gleichzeitiger erneuernder Kreativität.

Eine Reihe weiterer Beiträge (dritter Kolloquiumstag) beschäftigt sich vorwiegend mit dem musikalischen Aspekt von Machauts Werk. Was sich aus der Textuntersuchung ergab, bestätigt sich im großen und ganzen durch den musikwissenschaftlichen Befund. Einerseits stellt sich G. de M. dar als vollkommener Meister ohne Vorläufer, andererseits arbeitet er mit Althergebrachtem, doch was er übernimmt, erneuert er zugleich. Im einzelnen wird dies an dem von G. de M. hergestellten Verhältnis zwischen Monodie und Polyphonie deutlich, ebenso an der innovatorischen Vierstimmigkeit von Machauts Messe-Komposition (*Messe Nostre Dame*) und der formerneuernden Kompositionstechnik überhaupt. Sogar die Notation der Musik handhabt G. de M. erfindungsreich.

Die Frage nach der Wirkung und Nachwirkung G. de M.s bringt folgendes vorläufiges Ergebnis (Agostino Ziino, «G. de M., fondateur d'école?», p. 329–335): im engen Sinne war G. de M. ganz sicher nicht der Begründer einer Schule, da er weder als Kapellmeister noch als Lehrer an einer Schule wirkte. Hingegen war er derart berühmt und so sehr bewundert von seinen Zeitgenossen, daß manche (anonym überliefert) *en hommage* Machaut-Stilmittel benutzten, sie später oft auch manieristisch anwandten, ohne das Vorbild wirklich zu konkurrenzieren.

Abschließend formuliert Paul Imbs («En guise de conclusion», p. 343–346) die verbleibenden Desiderate an die Machaut-Forschung. Trotz aufrichtiger Anerkennung des Geleisteten – das Kolloquium führte es eindrucklich vor Augen – besteht die dringliche Aufgabe weiterer Zusammenarbeit in den verschiedenen wissenschaftlichen Disziplinen, insbesondere der Literatur- und der Musikwissenschaft.

Louise Gnädinger

KEVIN BROWNLEE, *Poetic Identity in Guillaume de Machaut*, The University of Wisconsin Press 1984, 268 p.

Der Autor entwickelt in seinem Buch eine Konzeption des dichterischen Selbstverständnisses von Guillaume de Machaut, die er schon in einem Aufsatz von 1978 dargelegt hatte, «Transformations of the Lyric 'Je': The Example of Guillaume de Machaut», *L'Esprit Créateur* 18, 5–18. Seine These geht dahin, daß Guillaume de Machaut, vor allem in seinem narrativen Werk, den *dits amoureux*, eine ganz neue Präsenz des erzählenden Subjekts verwirklichte, ein Selbstverständnis des Autors, das zwar bei Autoren wie Rutebeuf oder Jean de Meun angelegt sei, aber bei weitem nicht denselben Stellenwert habe wie bei Guillaume de Machaut. Dagegen sei der Einfluß Machauts in dieser Hinsicht bei den bedeutenden Autoren der Folgezeit, Eustache Deschamps, Froissart, Christine de Pisan und François Villon, unverkennbar.

Brownlee kommentiert zunächst die Rolle Machauts als «Dichter-Erzähler als Liebhaber und Protagonist» in den frühen *dits* (*Dit dou vergier*, *Remede de Fortune*, *Dit de l'alerion*) und im überragenden Alterswerk *Le Voir Dit* (Kap. II und III p. 24–156), dann diejenige als «Dichter-Erzähler als Zeuge und Mitspieler» in den drei Gedichten *Le Jugement dou roy de Behaingne*, *Le Dit dou lyon*, *La Fonteinne amoureuse* (Kap. IV, p. 157–207). In der Einleitung (Kap. I, p. 3–23) und der Konklusion (Kap. V, p. 208–216) wird Guillaume de Machaut in den historischen Kontext gestellt. Die Einleitung betont zudem die Bedeutung des *prologue*, der als eigentliche Poetik Guillaume de Machauts interpretiert wird. Ihre Konstituenten sind die Gleichung von «love service with poetic service» und das Postulat technischer Vielfalt und technischer Meisterschaft. Zu Recht bemerkt Brownlee (p. 21), daß die Auffassung Guillaume de Machauts von seiner Aufgabe als Dichter eher der eines Petrarca als der französischer Vorgänger gleiche. Man fragt sich an dieser Stelle, warum in der ganzen Erörterung über dichterisches Selbstverständnis der Name Dantes nicht fällt. Er und die Stilnovisti nehmen vieles vorweg, was Brownlee als große Neuerung bei Guillaume de Machaut darstellt. Dagegen wird die Dichtungskonzeption, die im *Prologue* vorliegt, an diejenige des *Roman de la Rose* angeknüpft.

Ein Jahr nach dem hier angezeigten Buch ist Jacqueline Cerquiglinis Analyse des Werks von Guillaume de Machaut, vornehmlich des *Voir Dit*, erschienen: «Un engin si subtil; Guillaume de Machaut et l'écriture au XIV^e siècle», Genève – Paris, Slatkine, 1985¹. Wenn auch manche Resultate der beiden Interpretationen von Guillaume de Machaut übereinstimmen, so wird man den Beitrag von J. Cerquiglini doch in mancher Hinsicht als ein Korrektiv zum Buch von Brownlee begrüßen.

Beide Autoren legen großes Gewicht auf die «Professionalität» des Dichtertums von Guillaume de Machaut: nicht nur, daß er sich selbst als Autor darstellt; er ist auch sein eigener Arrangeur und Herausgeber. Cerquiglini betont stärker als Brownlee die Bedeutung des sozialen Orts, von dem aus der Dichter Guillaume de Machaut operiert: der «clerc-écrivain» versucht, sich durch die literarische Gestaltung der Liebesthematik zum «chevalier-clerc» zu erheben. Beide Interpreten verstehen den *Voir Dit* als ein Werk, dessen «Wahrheit» nicht im Autobiographisch-Realistischen, sondern auf der Ebene des Kunstwerks (Brownlee: poetic artifact) liegt. Sie stimmen in der Deutung dieses einzugartigen Spätwerks von Guillaume de Machaut bis in die Formulierung überein: «Guillaume's failure as

¹ Während Brownlee gezwungenermaßen mit der alten, bisher einzigen Ausgabe des *Voir Dit* von PAULIN PARIS (Paris 1875) arbeitete, konnte J. Cerquiglini die mit Ungeduld erwartete neue Ausgabe von PAUL IMBS im Manuskript benützen, was nicht wenige Divergenzen in der Interpretation zur Folge hat. Seit dem Tod von P. Imbs betreut Frau Cerquiglini die Ausgabe.

a lover is contrasted with his success as a poet» (Brownlee p. 141). «Echec de l'amant-clerc, réussite du poète» (Cerquiglini p. 142). Daß Cerquiglini im Unterschied zu Brownlee den für mittelalterliche Dichtung schlecht tauglichen Begriff des «lyrischen Ich»² vermeidet, verdient hervorgehoben zu werden. J. Cerquiglini macht die Komplexität und Problematik des auktorialen «Ich» im *Voir Dit* auf dem Hintergrund des mittelalterlichen Denkens und mittelalterlicher Reflexion über Dichtung in ihren subtilen (vielleicht machmal übersubtilen) Analysen sehr viel expliziter deutlich als Brownlee. Sie untermauert ihre Interpretationen mit reichlichem Vergleichsmaterial aus andern (auch anderssprachigen) mittelalterlichen Autoren. Guillaume de Machaut ist für sie an einem europäischen Dialog beteiligt, der sich zwischen Dante, Petrarca, Ulrich von Liechtenstein und eben Machaut abspielt.

Wer weiß, vielleicht führt das fast gleichzeitige Erscheinen der beiden Bücher über Guillaume de Machaut auch zu einem Dialog, einem amerikanisch-europäischen!

Ricarda Liver



PIERRE RUELLE, *Le Dialogue des Créatures. Traduction par Colart Mansion (1482) du Dialogus creaturarum (XIV^e siècle)*, Bruxelles (Académie Royale de Belgique) 1985, 439 p. (Collection des Anciens Auteurs Belges, N.S. 8).

Pierre Ruelle ist als Herausgeber alter Texte aus Belgien und Nordfrankreich bestens bekannt (*Huon de Bordeaux*, *Les Congés d'Arras*, *Le Besant de Dieu*, der *Esope* von Julien Macho, *Dits du clerc de Vaudoy*, Bd. 1 der *Documents linguistiques de la Belgique romane*). Den *Dialogue des créatures* zu publizieren war für ihn insofern ein neuer Arbeitskreis, da es sich um eine Übersetzung handelt, deren lateinische Vorlage – in der zweiten Hälfte des 14. Jh. in Mailand entstanden – noch nicht in einer modernen kritischen Ausgabe vorliegt.

Der Autor der 122 Diskussionen zwischen allen Einheiten einer mittelalterlichen Enzyklopaedie (kosmische und geographische Begriffe, Steine, Metalle, Pflanzen, alle Tiere der Bestiarien), war wohl kaum Nicolas von Bergamo, was Ruelle p. 31 selbst sagt; es wäre deshalb besser gewesen, in den Anmerkungen auf Hinweise auf *Nic. de Perg.* zu verzichten. Die allegorisch-moralischen Ausdeutungen der Dialoge (z. B. Kap. 1: *Le dyalogue du soleil et de la lune par quoy il nous est démontré comment orgueil est souvent ramené a humilité*) sind die üblichen, und die eingefügten *exempla* stammen aus den meistverbreiteten Sammlungen. Das lateinische Original, auch *Contemptus sublimitatis* genannt, ist in sieben Handschriften und in zwölf Drucken von 1480 bis etwa 1520 erhalten; Graesses Ausgabe von 1880 ist schon von Pio Rajna verurteilt worden. Von einer interpolierten Fassung gibt es zwei Kopien. Das Original wurde 1482 vom Schreiber und Drucker Colard Mansion (nur im Titel Colart genannt) aus Bruges übersetzt, aber dann nicht gedruckt. Aus demselben Jahre 1482 stammt ein Druck und eine Hs. einer zweiten, anonymen, französischen Übersetzung der Kurzfassung des *Dialogus creaturarum*, die 1483 und 1505 nachgedruckt wurde. Im Anhang (p. 431–437) ediert Ruelle ein Kapitel in den beiden lateinischen Fassungen und in der anonymen Übersetzung.

² Cf. W. KILLY, *Elemente der Lyrik*, München 1972, der den Begriff des «lyrischen Ich» aus seinen Überlegungen ausklammert, «weil seine Nützlichkeit für die Mehrzahl der Zeiten und Gegenstände bezweifelt werden darf» (S. 4).

Im Vorwort (p. 5–67, Bibliographie p. 67–79) bespricht Ruelle die Verfasserfrage, die Handschriften und Drucke, und den Übersetzer und seine Sprache. Einen Aspekt von Mansions Methode hat Ruelle in einem Artikel behandelt, den er in Anm. 171 zwar erwähnt, aber weder dort noch in der Bibliographie mit Titel anführt; es handelt sich um «Les synonymes dans le *Dialogue des créatures*, traduction par Colard Mansion du *Dialogus creaturarum*», *Medieval French Textual Studies in Honour of T.B.W. Reid*, ed. by Ian Short, Oxford 1984, p. 180–186. (Man vermißt in dieser Arbeit, sowie in der Ausgabe, Hinweise, ob diese Synonymengruppen in den späteren Drucken beibehalten worden sind.) Die Textausgabe (p. 81–276) verdient volles Vertrauen und hätte es verdient, mit Reproduktionen von Miniaturen oder Xylographien, die wohl am langanhaltenden Erfolg des Werkes mitverantwortlich sind, bereichert zu werden. Korrekturen an der einzigen Hs. sind unten auf der Seite angegeben, wobei man sich fragen darf, ob es zulässig ist, des Kopisten *ecclesiastes* regelmäßig in *Ecclesiastique* abzuändern, modernen Bibelausgaben folgend. Kolonnenwechsel in der Hs. sind mit unnötigem Detail im Text selbst angegeben [“di- (fol. 11r^o b) -sant:1 «Maintenant ...»”]. Vertikale Balken, am Rande numeriert, unterteilen den Text in 3531 Gedankeneinheiten (*paragraphes*). Die Numerierung erlaubt dann Verweise in den *Notes* im Anhang (p. 277–346), die meist den zitierten Quellen und verwandten Materialien nachspüren, aber oft auch philologischer Art sind. Auf das *FEW* wird öfters hingewiesen; so z. B. in Anm. 72, zu *chien marin*. (Das dort erwähnte Werk LOZINSKI, *Car. et charn.*, wird aber in der Bibliographie nicht angeführt.) Sehr viele nützliche Arbeit ging in die Aufarbeitung dieser Anmerkungen, und so stört der Telegrammstil doppelt (“Le § mq. Pa 2” / “Pa 2, p. mq.” / “SUNDBY, Albert. Brix. loqu. et tac.”). Skeptiker dürften allerdings fragen, was es wirklich nützt, anzugeben, in welcher Spalte des Migne z. B. eine Augustinus-Stelle zu finden ist, die der Autor ja doch nur aus zweiter oder dritter Hand zitierte. Mit ebenso großem Fleiß wie die Anmerkungen, wurden auch die *Indices nominum* (p. 347–361; leider ohne Aussonderung der zitierten Autoren) und *rerum* (p. 425–430) erstellt. Das Glossar (p. 363–423) ist äußerst ausführlich und ist nahezu ein Inventar von Formen und Syntagmen. Besonders zu loben ist, daß das übersetzte lateinische Wort meistens auch angeführt wird, was einer Überschätzung von Mansions sprachlicher Originalität vorbeugt.

Ruelles Ausgabe ist in einigen Aspekten ungewohnt und eigenwillig. Ein kritischer Apparat, der eventuelle Modernisierungen in den alten Drucken verfolgen ließe – werden die alten *moult* und *occire* nach und nach durch *beaucoup* und *tuer* ersetzt? – könnte von großem sprachgeschichtlichem Nutzen sein. Die Ausgabe einer Übersetzung soll ja nicht versuchen, eine Ausgabe des Originals zu ersetzen, sondern sollte alles bieten, was in der Übersetzung und ihrem Nachleben sprachlich und literarisch von Interesse ist. Mit seiner zuverlässigen Ausgabe der Wiener Hs. *Vindob. Palat. 2572*, dem detaillierten Kommentar und ausführlichen Glossar, hat Ruelle verdankenswerte Arbeit geleistet.

Curt Wittlin



THOMAS BRÜCKNER, *Die erste französische Aeneis. Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung. Mit einer kritischen Edition des VI. Buches*, Düsseldorf (Droste), p. 395 (*Studia humaniora* 9).

Die Arbeit Brückners darf mit Fug als die beste bisher vorliegende Studie zur ersten französischen Übersetzung der *Aeneis* angesehen werden. Nach einem knappen und informativen Forschungsbericht formuliert der Verf. sein Hauptanliegen, nämlich auf der Basis eines

kritischen Textes (hier das 6. Buch) die Leistung von Octovien de Saint-Gelais zu würdigen. Dies bedeutet, daß nicht der Text Vergils, sondern die Übersetzung der Untersuchung als Ausgangspunkt dient.

Zuerst werden die Textzeugen vorgestellt: Vier Handschriften (Den Haag, K. B. 129 A 7; Paris, B. N. fr. 861 und 866; Philadelphia, U. L. Fr. 4) und vier Drucke (1509, 1529, 1532, 1540; von den in der Literatur erwähnten Drucken von 1514 und 1548 ließen sich keine Exemplare nachweisen). Für jeden Textzeugen wird ein Faksimile beigegeben. Die Druckausgaben sind von Jean d'Ivry geändert worden, allerdings nach Kriterien, für welche Brückner kein eindeutiges Prinzip zu eruieren vermag. Im Ganzen wird der Text aber vom Korrektor verschlechtert, was insofern von Bedeutung ist, als frühere Arbeiten zu Octovians Vergil-Übersetzung nur die Drucke verwendet haben und somit bezüglich der Sprache und der Übersetzungstechnik des Erstübersetzers keine verlässlichen Ergebnisse haben vorlegen können. Der kritischen Ausgabe muß das Dedikationsexemplar für Ludwig XII. (B. N. fr. 861) zugrunde gelegt werden [p. 59–73; für die Graphien, p. 74–79, mit Tabelle]. Brückner beschreibt die 13 Miniaturen der Widmungshandschrift [Abbildungen aller Miniaturen p. 80–93]; die Wappenhalter auf der Widmungsdarstellung sind allerdings keine Igel [p. 84], sondern stellen das Emblem tier des Königs dar, nämlich Stachelschweine, *porcs-épics*.

Im Kapitel «Die Übersetzung als französischer Text» [p. 95–117] wird zunächst die Metrik behandelt. Octovien verwendet für seine Zehnsilber sowohl die epische wie die lyrische Zäsur. Leider werden keine Prozentzahlen angegeben; man erfährt auch nichts über das *enjambement*, das ja Vergil ebenfalls verwendet [cf. p. 161]. Das Kapitel ist etwas kurzatmig, denn der Verf. begnügt sich mit dem Hinweis, der Zehnsilber sei damals das «geläufige epische Versmaß» gewesen. Das mag *grosso modo* stimmen, doch es gibt auch Autoren, die den Alexandriner bevorzugen (cf. meinen Beitrag *L'alexandrin au XV^e siècle* in der Festschrift für R. R. Bezzola, *Orbis mediaevalis*, Bern 1978, p. 203–217). Zum Zehnsilber im *Voyage de Naples* von André de la Vigne liegen Zahlen vor: 1,8% lyrische Zäsur, 18% epische Zäsur, 2,5% *enjambement* (Ed. A. Slerca, Mailand 1981, p. 86). Interessant wäre auch ein Vergleich mit den *Chroniques* von Guillaume Cretin und anderen zeitgenössischen Texten in Zehnsilbern gewesen. Es geht auch nicht an, Metrik und Reim miteinander zu vermischen [p. 96]. Die Tabellen der *rime dérivative* und der *rime équivoque* sind informativ [p. 101–106], doch, bezogen auf das 6. Buch, nicht vollständig. Der folgende Abschnitt zu «Redeschmuck und Syntax» ist etwas kurz ausgefallen [p. 108–117]. Sehr sorgfältig hingegen das Kapitel, in dem die Übersetzung mit der lateinischen Vorlage verglichen wird [p. 119–213; Abdruck des Prologs p. 134–137]. Als Ergebnis hält Brückner fest, Octovien sei es gelungen, den Text Vergils «gedanklich wie stimmungsmäßig» richtig zu erfassen [p. 162], was ein Vergleich mit der Version von Des Masures, der jedes Wort übersetzt, gut verdeutlicht. Der Text Octovians bezeugt eine «sprachlich-stilistische Eigengesetzlichkeit» [p. 178], die ihn vom Stil späterer Übersetzungen klar unterscheidet.

Im letzten Kapitel wird auf die Wirkungsgeschichte und auf die Übersetzungsgeschichte eingegangen [p. 215–262]: Einfluß auf Hélienne de Crenne und Louis Des Masures; Vergleich mit den Übersetzungen von Des Masures und Du Bellay. Richtigerweise beurteilt der Verf. Octovien nicht, wie es geschehen ist, rückblickend aus der Pléiade-Zeit. Der Stand der Forschung erlaubte es ihm leider nicht, die Übersetzungstätigkeit der Octovien unmittelbar vorausgehenden Epoche zum Vergleich beizuziehen, schade. In den Drucken finden sich als Marginalien lateinische Verse der *Aeneis*. Brückner vermutet, daß die Übersetzung damit auch im Zusammenhang mit dem lateinischen Text rezipiert wurde [p. 234/5], eine interessante Vermutung. Hier wäre ein Ausblick nützlich gewesen, finden sich doch seit dem 14. Jahrhundert z. B. Boethius-Übersetzungen, denen auch der lateinische Text beigegeben wurde, oder, am Anfang des 16. Jahrhunderts, eine Handschrift mit dem italienischen

und französischen Text von Petrarca's *Trionfi*. Brückner vermutet zu Recht, daß der Erfolg der Version von Des Masures (ab 1547) damit begründet war, daß hier zum ersten Mal eine zweisprachige Ausgabe von Vergils *Aeneis* vorlag. Interessant scheint mir auch, daß alle Ausgaben von Octaviens Übersetzung in gotischer Schrift gedruckt wurden, die lateinischen Marginalien zunächst ebenfalls, dann aber in den Ausgaben von 1532 und 1540 in Antiqua erscheinen (von Brückner nicht vermerkt).

Die Ausgabe des 6. Buches (2118 Verse) scheint zuverlässig, das Glossar, als «Lesehilfe» gedacht, dürfte hingegen den zünftigen Lexikographen weniger befriedigen. Die Editionsprinzipien sind eindeutig formuliert, allerdings hätte ich das Trema bei den Eigennamen auf -eus gesetzt: *Androgeüs* 44, *Orpheüs* 268, *Pyrothoüs* 859, *Ceneüs* 991 (reimt mit *euz*), *Sicheüs* 1051, *Menelaüs* 1196, *Theseüs* 1419. Der *accent aigu* wird nur sparsam verwendet. Bei den griechischen Eigennamen auf -es wäre es besser gewesen, man hätte ihn gesetzt, gibt es doch Forscher, die behaupten, ein *Herculès* anstelle von *Hercule* bei Rabelais z.B. habe auf die Leser eine komische Wirkung gehabt! Ob der Akzent nun *aigu* oder *grave* sein soll, wäre noch zu entscheiden. Ich würde als Mediävist bei Octavien den *accent aigu* setzen, also: *Achilès* 205 (reimt mit *relays*), analog *Achatès* 360, *Ulixès* 1204 (reimt mit *excès*, bei B. ohne Akzent).

Zu den Anmerkungen: Vers 216 *copule* ist eine Konjektur des Herausgebers. Im Glossar erscheint das Verb, ohne Hinweis darauf, daß es nicht in den Quellen steht, mit der Übersetzung «vereinigen». Wie dann *copuler de thalame* zu verstehen wäre, müßte noch geklärt werden. Vers 989 hat *Laodomye*, was in der Anmerkung einfach festgestellt wird. Die Form *Laodomie* für *Laodamie* begegnet allerdings in gewissen Handschriften des 15. Jahrhunderts in der *Histoire ancienne* (zweite Redaktion), die ja Übersetzungen der *Heroiden* enthält. Wie lautet der Name in den Handschriften von Octaviens eigener Übersetzung der *Heroiden*? Zu Vers 1521 wird angemerkt, daß *patriam* mit *la chose publique* übersetzt wird; ein interessanter Befund. Gerne hätte man erfahren, ob Des Masures und Du Bellay *patrie* verwendet haben.

Die Übersetzung der *Aeneis* in Versen war eine Pionierleistung. Von Thomas Brückner ist sie adäquat gewürdigt worden.

Marc-René Jung



GERHARD ERNST, *Gesprochenes Französisch zu Beginn des 17. Jahrhunderts. Direkte Rede in Jean Héroards Histoire particulière de Louis XIII (1605–1610)*, Tübingen (Niemeyer) 1985, X, 623 p., 6 Microfiches (Beihefte zur ZRPh. 204).

«Enfant et Roi», so hieß das Theaterstück, «d'après le Journal d'Héroard sur l'enfance de Louis XIII», das man vom 14. 5. – 28. 6. 1986 unter der Regie von Jérôme Abenheimer im Pariser Musée des arts décoratifs erleben konnte. Der nahezu 6000 Folioseiten füllende Versuch, ein königliches Kinderdasein total zu dokumentieren, ist in Frankreich nicht vergessen, weil es seit 1868 die Ausgabe von Soulié und de Barthélemy gibt. Diese aber ist geschichtswissenschaftlich orientiert und gibt von dem reichen gesprochenen Material nur ein Fünftel (und dies ungenau) wieder. Die sprachwissenschaftlich orientierte Edition, welche diese knapp 400 Jahre alte «Tonkonserve» der Forschung erschloß, fehlte noch. Daß sich der Regensburger Romanist Gerhard Ernst dieser erheblichen Mühe unterzog

und uns nun den gesamten Redetext samt Konkordanz und einer 100seitigen Auswertung vorlegt, ist ein Ereignis, das Bewunderung und Dank verdient¹.

Daß die Edition aus dem Raum der deutschsprachigen Romanistik kommt, ist kein Zufall. Dort ist nämlich seit 1975 ein Disput über das Alter des heute gesprochenen Französisch im Gange, in dem sich Evolutionisten und Anti-Evolutionisten gegenüberstehen². Für die letzteren waren Phänomene wie *on* 'nous' oder der Ausfall von *ne* in der Verneinung immer schon charakteristisch für die Sprechsprache, die ersteren glauben, daß viele Phänomene in die Sprechsprache zumindest der gebildeten Schichten erst seit der Französischen Revolution Eingang gefunden haben. Beide haben größte Quellenprobleme. Entweder es finden sich gar keine Belege oder die spärlichen Zeugnisse lassen nur wenig Rückschlüsse auf Verbreitung und soziolinguistischen Status der Phänomene zu. In dieser Situation ist die vorliegende Publikation in jedem Fall sensationell, denn Héroard hat die Sprache seines königlichen Schützlings nicht geschönt. Sie ist voller Gliederungssignale, Abtönungspartikeln und Interjektionen. Wie also steht es um die bekannten morphosyntaktischen Charakteristika des *français parlé*? Hier ist die Antwort:

On bedeutet noch nicht «nous» (69). Die Intonationsfrage hat noch nicht ihre heute dominierende Stellung; die übliche Frage wird mit einfacher oder komplexer Inversion gebildet (94–96); es fehlen periphrastische Satzfragen (97). Das Passé simple wird überraschend häufig gebraucht (80). Hingegen ist die Verneinung ohne *ne* in Aussagesätzen geläufig (85), ebenso die Satzsegmentierung (92).

Im Disput um das Alter des gesprochenen Französisch bringt dieses Ergebnis Punkte für beide Seiten. Es können sich aber die Anti-Evolutionisten kaum als Punktsieger betrachten³. Sie werden zugeben müssen, daß, wie Jakob Wüest es unlängst auf der Basis eigener Auswertungen formulierte: «certains traits du français parlé sont en vérité des innovations assez récentes»⁴.

Solche Aussagen (und viele andere, auf die wir nicht eingehen können) wissenschaftlich beweisbar gemacht zu haben, ist das große Verdienst des Verfassers und über ihn hinaus des in der Welt einzig dastehenden Archivars gesprochener Sprache, Jean Héroard.

Franz Josef Hausmann



SWIGGERS, PIERRE: *Les conceptions linguistiques des Encyclopédistes. Etude sur la constitution d'une théorie de la grammaire au siècle des Lumières*, Heidelberg (Julius Groos Verlag/Leuven, University Press) 1985, II + 164 p. (*Sammlung Groos*, 21).

In vielen Übersichten über die Geschichte der Sprachwissenschaft ist immer noch von einem tiefen Graben zwischen einer «vorwissenschaftlichen» und einer «wissenschaft-

¹ Daß ERNST den Text in seiner Edition nicht gebessert hat, wird ihm von G. STRAKA in *ZRPh.* 103 (1987), 160–162 zu Unrecht vorgeworfen. In einer wissenschaftlichen Edition ist der originale Fehler aufschlußreicher als die unsichere Besserung des Herausgebers.

² Die Bibliographie dieses Streits findet man bei L. SÖLL, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin ³1985, p. 198, Anmerk. 12. Seither sind hinzugekommen: J. WÜEST, *Le «patois de Paris» et l'histoire du français*, *VRom.* 44 (1985), 234–258 und G. ECKERT, *Moyen Français et français avancé*, in: *Le Moyen Français. Actes du V^e Colloque International sur le Moyen Français*, Milan, 6–8 mai 1985. Vol. II, Milano 1986, p. 197–236.

³ Diesen Eindruck erhält man bei der Lektüre von A. GREIVE, *Remarques sur l'histoire du français parlé*, *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain* 10, 1–3 (1984), 65–76.

⁴ *loc. cit.*, p. 254.

lichen» Periode die Rede, wobei letztere für die historische Sprachwissenschaft im 19. Jahrhundert, für die synchronische Linguistik meist gar erst im 20. Jahrhundert beginnt. Eine systematische Beschäftigung mit dem grammatischen Diskurs früherer Jahrhunderte hat seit einigen Jahren zu einem Aufbrechen dieser vereinfachenden Sichtweise geführt. Das vorliegende Buch, eine überarbeitete und gekürzte Fassung der Dissertation des Autors, bietet ein gutes Beispiel für die systematische Aufarbeitung der Grammatiktheorie aus einem Zeitraum vor der Geburt der sogenannten modernen Sprachwissenschaft. Die Grundlage bilden sämtliche Artikel zu grammatikalischen Fragen in der *Encyclopédie*, welche in einer von Beauzée revidierten, definitiven Fassung in der *Encyclopédie méthodique: Grammaire et littérature* 1782–1786 in drei Bänden veröffentlicht wurden. Dieses Korpus wird zum Gegenstand einer synchronischen, immanenten Interpretation, welche, mit sehr vielen Zitaten, eine Gesamtdarstellung der Sprachtheorie der Enzyklopädisten zum Ziele hat.

Die Arbeit gliedert sich nebst Einleitung (p. 1–4) und Schlußfolgerungen (p. 141–145) in vier Hauptkapitel: 1. *La grammaire: Définition et division* (p. 5–38); 2. *La théorie du mot: Etymologie et valeur* (p. 39–60); 3. *Le matériel des mots: Phonétique et prosodie* (p. 61–105); 4. *La syntaxe* (p. 106–140). Eine ausführliche Bibliographie (p. 146–162) sowie vier Tabellen ergänzen den Textteil.

Es kann nicht Sache dieser kurzen Anzeige sein, auf die zahlreichen, faszinierenden Detailsichten in die Sprachtheorie des 18. Jahrhunderts einzutreten. Als Beispiel sei etwa auf die sorgfältig erarbeitete Unterscheidung zwischen «syntaxe» und «construction» hingewiesen (p. 126ss.): Im Zusammenhang mit dem Begriff *régime* differenziert die Enzyklopädie klar zwischen einem semantisch fundierten «rapport de détermination d'un mot à l'autre» (= *syntaxe*) und dem bloßen «arrangement des mots» (= *construction*), wobei die formalen Mittel zum Ausdruck des «régimes», zum Beispiel die Flexionskasus, einzelsprachspezifisch seien, während das «régime» selbst als Erklärungsprinzip eher in den Bereich der Universalgrammatik gehört. Dabei verhehlt Swigger nicht, daß zwischen Du Marsais und Beauzée keineswegs immer *unité de doctrine* herrscht; auch feine Unterschiede werden, wo immer möglich, herausgearbeitet, zum Beispiel bei der Definition der «proposition» (p. 111ss.).

Mit Recht widersetzt sich Swiggers an verschiedenen Stellen den wenig fruchtbaren Versuchen früherer Darstellungen, die Auffassungen der Enzyklopädisten im Namen moderner Grammatiktheorien umzudeuten und zum Beispiel die Unterscheidung zwischen «construction» und «syntaxe» mit jener zwischen Oberflächenstruktur und Tiefenstruktur im Sinne der generativ-transformationellen Grammatik gleichzusetzen. Freilich entgeht auch er der Versuchung nicht immer, für seine Erklärungen auf moderne, an bestimmte Theorien gebundene Begriffe (z. B. «valeur locutionnaire» [p. 44]) zurückzugreifen, deren Leistung zur Erhellung der Grammatiktheorie von Du Marsais und Beauzée nicht immer ganz einsichtig wird. Fraglich ist auch, ob die zahlreichen Hinweise auf bedauerliche Lücken im theoretischen Gedankengebäude der *Encyclopédie* in jedem Fall als Beitrag zur Klärung der Leistungsfähigkeit der vorgestellten Theorie «von innen heraus» verstanden werden können, oder ob nicht hin und wieder eine Bewertung von außen, aus der Sicht einer bestimmten, zweihundertjährigen Entwicklung der linguistischen Forschung vorliegt, etwa wenn Swiggers bedauernd schreibt: «... il est impossible de relever dans leurs écrits une phonologie en voie d'élaboration» (p. 62).

Freilich vermögen diese kleinen Einwände die Bedeutung der Arbeit von Swiggers nicht zu schmälern, Bedeutung die namentlich darin besteht, ausgehend vom Axiom: *le langage est le signe des idées* in den Artikeln der Enzyklopädie eine eigentliche Sprachtheorie freigelegt zu haben: «En tant qu'étude réflexive de l'analyse de la pensée – analyse qui se fait par

le langage –, la grammaire atteint le statut scientifique, en ce qu'elle révèle les principes 'universels et immuables' de cette activité de traduction analytique» (p. 141). Dabei werde nicht nur eine Theorie der Grammatik erarbeitet, sondern gleichzeitig auch «une théorie concernant la structure de la pensée» (*loc. cit.*). Im Zentrum steht das Wort, um das herum sich die verschiedenen Bereiche der Grammatik artikulieren: «... la théorie phonétique et prosodique doit fournir une étude systématique du *matériel* des mots, alors que la théorie syntaxique est chargée de rendre compte des *combinaisons* de mots, qui obéissent à des principes constructifs» (p. 142). Ohne zu verkennen, daß die Artikel der Enzyklopädie in vielem eine Weiterentwicklung und Auseinandersetzung mit dem grammatikalischen Diskurs des 17. und 18. Jahrhunderts darstellen, unterstreicht Swiggers eine «radikale Neuerung» im Bereich der grammatikalischen Theoriebildung: «... pour la première fois dans son histoire, la grammaire devient l'objet d'une réflexion. L'ampleur et la cohérence de cette réflexion montrent que des grammairiens tels que Du Marsais et Beauzée étaient capables de discuter les fondements de la grammaire, d'élaborer une méthodologie grammaticale, de juger de l'utilité des notions grammaticales en vigueur et de séparer la rédaction d'une grammaire de la réflexion épistémologique qui prend celle-ci comme objet» (p. 143). Diese Überlegungen in übersichtlicher Form einem breiteren Publikum zugänglich gemacht zu haben, ist die verdankenswerte Leistung der Arbeit von Pierre Swiggers.

Georges Lüdi



PIERRE SWIGGERS, *Grammaire et théorie du langage au 18^e siècle: «Mot», «Temps» & «Mode»* dans l'Encyclopédie méthodique, Lille (Presses Universitaires de Lille) 1986, 112 p.

Die vorliegende Publikation stellt im wesentlichen einen anastatischen Nachdruck der Artikel *mot*, *temps* und *mode* der *Encyclopédie méthodique (Grammaire et littérature)* aus dem Jahre 1782 dar. Alle drei Artikel stammen von N. Beauzée, wobei dem Artikel *mot* auch noch zwei kurze Ergänzungsartikel (*Bon mot*, *Mot consacré*) des Chevalier de Jaucourt beigegeben sind; warum auch noch der erste Abschnitt des Artikels (*N.) Mot, Terme* (Beauzée) abgedruckt ist, stellt wohl ein Geheimnis des Herausgebers dar.

Pierre Swiggers hat diesen drei Nachdrucken (p. 37–52, 69–97, 109–112) eine allgemeine Einleitung (p. 9–11), eine sehr gute Auswahlbibliographie (p. 13–18) sowie eine Kurzpräsentation jedes der drei Artikel beigegeben (p. 21–35, 55–67, 102–107). Leider hat er es versäumt, auf die Unterschiede zwischen den hier vorgelegten Versionen und den jeweiligen Originalfassungen in der großen *Encyclopédie* von Diderot und d'Alembert näher einzugehen, wie denn seine Ausführungen überhaupt etwas eilig und oberflächlich zusammengeschrieben wirken. Gleichwohl vermittelt das (übrigens hervorragend gedruckte) Faszikel einen guten Eindruck von Beauzées sprachphilosophischer Position und läßt erahnen, wie seine Sprachauffassung gesamthaft aussieht – ganz abgesehen davon, daß die drei Artikel eine wichtige Etappe in der Geschichte der Grammatik dokumentieren und auch aus heutiger Sicht nicht ohne Interesse sind.

Das *Wort* ist für Beauzée sowohl Bedeutungsträger als auch grammatikalische Form und überdies ein Element der historischen Sprachentwicklung. Was die ausdrucksseitigen Aspekte angeht, so verweist Swiggers auf die Enzyklopädie-Artikel zur Phonetik und Prosodie (p. 21). Im etymologischen Bereich wird auf die Artikel *étymologie* (Turgot), *étymologie (art)* (Jaucourt) und *formation (des mots)* (Beauzée-Douchet) eingegangen (p. 21 ss.).

Wichtig ist, daß die Enzyklopädisten methodisch nicht zwischen Synchronie und Diachronie unterscheiden, sondern die Diachronie in die deskriptiv-synchronische Grammatik integrieren. Wesentliche Basis für die Etymologie ist nach Turgot die Referenz (der Nomina), auf deren Basis die Bedeutung im Rahmen der sensualistischen Ideenkonzeption definiert wird; die Semantik wird so zu einem Teil der Erkenntnistheorie. – Was die Wortbildung (Derivation, Komposition) angeht, so schließt sie für Beauzée auch die Flexion ein (*dérivation grammaticale*). Die Wörter selbst werden nach den Kriterien *primitif/dérivé* und *simple/composé* klassiert.

Was die «*valeur des mots*» angeht (p. 25ss.), wird zuerst einmal zwischen *mots affectifs* (Interjektionen) und *mots énonciatifs* (Rest) geschieden; während die Interjektionen regelmäßig einer Proposition entsprächen, wäre dies bei den *mots énonciatifs* nur ausnahmsweise (> Ellipse) der Fall. Dieses von Swiggers eingebrachte Argument ist allerdings fragwürdig: es vernachlässigt vollkommen die Tatsache, daß *jedes* Wort in einen irgendwie gearbeteten Satzbauplan eingebracht werden muß, um eine propositionale Rolle spielen zu können, und berücksichtigt die Rolle der Intonation nicht. – Die *mots énonciatifs* werden dann zuerst nach den Kriterien +/- deklinierbar klassiert, wobei den deklinierbaren (Subst. [Pron.], Adj., V.) gemeinsam wäre, daß sie «*idées des êtres, soit réels soit abstraits, qui peuvent être les objets de notre pensée*», repräsentieren: ihnen kommt (mit Ausnahme der Pron.) das zu, was Kleiber konzeptuelle Referenz nennt. Nomen und Pronomen einerseits, Adj. und Verb andererseits würden sich dann aufgrund der «*détermination/indétermination des êtres*» unterscheiden, was im wesentlichen der Unterscheidung zwischen kategorialematischen und synkategorialematischen Begriffen entspricht. Nomen und Pronomen werden dann über +/- festgelegtes Genus voneinander geschieden, ein wenig taugliches Kriterium, das (für das Fr.) die Festlegung des Genus bei dem Pron. der 3. Pers. vernachlässigt und bei der 1./2. Pers. willkürlich (situationelle) Genuszuweisungen aufgrund des Sexus vornimmt. Verb und Adj. schließlich werden über die kontextuelle Personen- bzw. Genusbindung voneinander geschieden. – Interessant ist im Bereich des Adj. die Unterscheidung zwischen *adjectifs physiques/métaphysiques*, wobei die letzteren das Artikelparadigma im weiteren Sinne (best./unbest. Art., Dem., Poss., Indef. usw.) umfassen: sie würden die Intension (des Syntagmas) nicht verändern, wohl aber die Extension reduzieren. Swiggers' Kritik an diesem Punkt ist reichlich verschwommen und versäumt es v.a., auf den generalisierenden Artikelgebrauch zu verweisen, wo eine Extensionsbegrenzung gerade nicht stattfindet. Sieht man einmal von diesem Problem ab, so entsprechen die Ausführungen bei Beauzée der Präsupposition einer nicht-leeren Referenzklasse bei Kleiber.

Die undeklinierbaren Wörter schließlich werden in *supplétifs* (< Sinnergänzung; Präp., Adv.) und *discursifs* (Konj.) geschieden, wobei die Ausführungen über die intra- und interkonstituente Funktion der Präposition oft sehr nahe an die Translationstheorie von Tesnière heranreichen.

Für die Präsentation der Tempora geht Beauzée von den empirischen (außersprachlichen) Gegebenheiten aus und arbeitet mit den Begriffen *Epoche* (≈ Fixpunkt) und *Periode* (≈ durch Fixpunkte begrenzter Zeitraum). Vor diesem Hintergrund werden dann 3 Parameter zur Klassifikation der Tempora eingesetzt: «*rapport de la projection de l'événement sur l'axe de référence à un tertium comparationis sur ce même axe; visée vague ou déterminée de ce tertium comparationis; et le lieu de l'époque choisie à l'acte de la parole*» (p. 66). Nach diesem onomasiologischen Raster (das wohl in der genannten Reihenfolge hierarchisch zu verstehen ist) klassiert dann Beauzée die Tempora, die sich alle als polyfunktional erweisen. Die einfachen Tempora erscheinen dabei als «*présents*», d. h. als die Gleichzeitigkeit zu einem Vergleichspunkt ausdrückend (≈ *accomplissement*), die zusammengesetzten als «*prétérits*», d. h. vorzeitig bezüglich des Vergleichspunkts (≈ *accompli*). Impf. und P. s.

werden über das Kriterium *-/+ périodique* (≈ 'begrenzter Zeitraum') voneinander differenziert. Darüber hinaus wird auch den *temps surcomposés* und zahlreichen Periphrasen wie *devoir* + Inf., *aller* + Inf. usw. Rechnung getragen. Das gleiche Raster wird auch auf den Imperativ, den Subjonctif, den Suppositif (Konditional), den Infinitiv und die Partizipien angewendet und so eine umfassende (onomasiologisch-noematische) Klassifikation der Verbformen geleistet. – Swiggers stellt allerdings zu Recht einige gravierende Mängel heraus: die Terminologie ist oft sehr unglücklich; Ps. und Pc. werden so radikal voneinander getrennt, daß es kaum möglich ist, ihrer häufigen diskursiven Austauschbarkeit Rechnung zu tragen; und v.a. wird die zentrale Rolle des Sprechaktzeitpunkts für die Tempussetzung verkannt und dieses Kriterium in der Beschreibungshierarchie an letzte Stelle gesetzt – was unweigerlich zu Ungereimtheiten führen muß.

Was die *Modi* angeht, so betrachtet Beauzée sie als Akzidentien des Verbs. Die primäre Unterscheidung ist diejenige zwischen *modes impersonnels/personnels*, wobei die erste Kategorie in Inf. und Partizipien zerfällt: der Inf. würde (synkategorematische) Individuen qua *entités abstraites* bezeichnen, die Partizipien dagegen eine Qualität. Bei den *modes personnels* wird zwischen *modes directs* (Ind., Kond., Imp.) und *obliques* (Subj.) unterschieden, wobei die erste Gruppe für den Hauptsatz, die zweite für den Nebensatz charakteristisch wäre (was die *modes directes* im NS nicht ausschließen würde): die Klassifikation wird also nur aufgrund der Auftretensmöglichkeit im HS vorgenommen (was allerdings voraussetzt, daß man unabhängige Sätze mit Konjunktiv über die Ellipsentheorie «unschädlich» macht). All dies vermag wenig zu überzeugen, wenn Swiggers auch glaubt, in der Behandlung des Subj. eine Vorwegnahme von Guillaumes Inzidenzbegriff sehen zu können.

Von den drei Artikeln ist *Temps* sicher der interessanteste; daß er durch *Mode* ergänzt wird, liegt nahe – dagegen ist die Beziehung zu *Mot* doch mehr als locker. Dies läßt natürlich die Frage nach dem Nutzen dieser Publikation aufkommen, zumal *Encyclopédie* und *Encyclopédie méthodique* ja nicht gerade schwer zugänglich sind. Der weitgehend resümierende Kommentar von Swiggers rechtfertigt den Aufwand sicher nicht – auch wenn man sich über die gute bibliographische Information (auch in den Anmerkungen) und die gepflegte Präsentation freut.

Peter Wunderli



WINFRIED BUSSE / JÜRGEN TRABANT (Hg.). *Les Idéologues. Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la révolution française. Proceedings of the Conference, held at Berlin. October 1983, Amsterdam (Benjamins) 1986, XVI + 404 p. (Foundations of Semiotics 12).*

Die Geschichte der Sprachwissenschaft ist in der jüngsten Zeit eindeutig im Aufwind: Hatte man sich ursprünglich höchstens mit der Entwicklung unserer Disziplin nach 1816 befaßt, kann man seit dem Beginn der 70er Jahre eine deutliche Zunahme des Interesses für frühere Epochen feststellen. Zuerst standen einmal die Sprachtheoretiker und Grammatiker der Renaissance und die Rationalisten im Vordergrund; seit einiger Zeit ist man nun dabei, die lange verpönten und verachteten Ideologen aus der Epoche während und nach der Revolution wiederzuentdecken – sicher nicht zu Unrecht, finden sich bei ihnen doch (neben wohl nicht zu rettenden Konzepten) zahlreiche Theorie-Elemente, die auch aus heutiger Sicht nichts von ihrer Aktualität eingebüßt haben. Diesem Kreis der Ideologen (unter den Grammatikern z.B. Destutt de Tracy, Sicard, Domergue usw.) war 1983 (3.–5.

Oktober) ein Kolloquium in Berlin gewidmet, dessen Akten die Veranstalter nun in diesem Band vorlegen.

Wenn oben von der «Aktualität» des in zahlreichen Punkten letztlich im Sensualismus von Condillac wurzelnden ideologischen Gedankengutes die Rede war, so möchten dies die Herausgeber keineswegs im Sinne eines Beipflichtens oder einer Übernahme verstanden wissen. Es geht ihnen vielmehr um eine kritische Auseinandersetzung mit Positionen, die – u.a. von den Ideologen vertreten – heute zum Problem geworden oder bis heute ein Problem geblieben sind: der sprachliche Zentralismus (↔ Regionalismus), die instrumentalistische (↔ «poetische») Sprachkonzeption, die Ausweitung bzw. Proliferation der Fachterminologien, die Ablehnung der Rhetorik zugunsten eines rein «sachlichen» Diskurses usw. – alles Punkte, die nach den Herausgebern letztlich unsere heutige *souffrance linguistique* ausmachen. Wenn somit die Ideologen zum Gegenstand der Geschichtsschreibung werden, kann es sich ihrer Meinung nach nicht um eine «monumentale», sondern nur um eine «kritische» Geschichte (im Sinne Nietzsches) handeln: sie sind sich allerdings auch der Tatsache bewußt, daß diese Haltung besonders für Deutschland typisch ist, und daß französische Kollegen die Rolle der Ideologen meist bedeutend weniger negativ sehen.

Neben dem Vorwort der Herausgeber (p.VII–XVI) und einem Namenindex (p. 395–404) enthält der Band 19 Beiträge, die in vier Sektionen angeordnet sind. Die erste trägt den Titel *Ouvertures nocturnes: La mise aux oubliettes* und umfaßt nur zwei Arbeiten, die die Frage des Vergessens der Ideologen während fast zwei Jahrhunderten thematisieren. In *La mauvaise étoile des idéologues* (p. 3–6) vertritt Sergio Moravia die Auffassung, diese Nichtbeachtung sei nicht spezifisch für die Ideologen, sondern gelte ganz allgemein für die Geschichte des *Directoire*. Dies mag in vielerlei Hinsicht zutreffen, doch reicht es als Erklärung sicher nicht aus. Andernfalls könnte Charles Porset in *Les idéologues: Une révolution dans la linguistique?* (p. 7–16) nicht nachweisen, daß V. Cousin und seine Schule das Vergessen der Leistung der Ideologen fast systematisch betrieben haben.

Die zweite Sektion trägt den Titel *Crépuscule: L'ère du soupçon sémiotique* und umfaßt fünf Beiträge, die sich mit der inneren und äußeren Erosion des ideologischen Gedankengutes auseinandersetzen. In *Les idéologues et la sensation transformée* (p. 19–43) zeigt Ulrich Ricken, daß sich schon Degérando von der Kernthese Condillacs distanziert; bei Maine de Biran führt dann der Einfluß von Kant zu einer gewissen Rückkehr zu rationalistischen Positionen. Eine ähnliche, gewissermaßen schulinterne Untergrabung von ideologischen Grundpositionen weist auch Nicole Jacques-Chaquin in *Illuminisme et idéologie. Le débat Garat/Saint-Martin aux Ecoles Normales* (p. 45–58) nach; hier geht es um die Ablehnung einer rein instrumentalistischen Sprachkonzeption durch Saint-Martin, der die «poetische» Auffassung der Romantik in wesentlichen Punkten vorbereitet. In *Notes sur la «Note sur l'influence des signes» de Maine de Biran* (p. 59–72) untersucht Achim Eschbach den Begriff der *force hyperorganique* in dieser nachgelassenen Schrift des Philosophen und zeigt, daß er – obwohl schillernd und schwer faßbar – in vielerlei Hinsicht Auffassungen von Saussure und Peirce bezüglich der Zeichenkonstitution bzw. Semiosis vorwegnimmt, was nicht ohne die Aufgabe von ideologischen Grundpositionen möglich ist. – Die nächsten beiden Beiträge sind der «äußeren» Erosion der ideologischen Position gewidmet. In *La critique de l'arbitraire du signe chez Condillac et Humboldt* (p. 73–96) zeigt Jürgen Trabant, daß Humboldt während seines Pariser Aufenthalts (1797–1801) nicht nur die Ideologen frequentierte, sondern auch die Schriften von Condillac kennenlernte. Bezüglich der Zeichen-genese, dem arbiträren und dem konventionellen Charakter der Zeichen gibt es zwischen den beiden Denkern zahlreiche Berührungspunkte, aber auch nicht minder deutliche Unterschiede, die alle Humboldt als einen Wegbereiter der historisch-vergleichenden

Sprachwissenschaft (!) erscheinen lassen würden. Schließlich analysiert Wulf Österreicher in seiner wohlfundierten Studie «*Ère française*» et «*Deutsche Bewegung*», *Les idéologues, l'historicité du langage et la linguistique* (p. 97–143) die Frage der Entstehung der (historischen) Sprachwissenschaft in Deutschland und zeigt, daß die romantische Bewegung hierfür gewissermaßen ideale Voraussetzungen schuf. Diese ist natürlich in hohem Maße aufklärerischem französischem Gedankengut verpflichtet – aber Gedankengut aus der vorideologischen Phase; es waren gerade die Ideologen, die eine entsprechende Entwicklung in Frankreich verunmöglichten. Ihr «Erfolg» wäre somit die jahrzehntelange Marginalisierung der französischen Sprachwissenschaft gewesen.

Der dritte Teil trägt den Titel *Mehr Licht: Le langage, la démocratie et l'éducation* und umfaßt 6 Beiträge. In ihm geht es um die Ziele der ideologischen Revolution *qua* Teil der politischen Revolution, insbesondere um die ethischen Probleme des Diskurses im Rahmen der aufklärerischen Politik und ihrer Vermittlung vor dem Hintergrund des zentralen Analyse-Konzepts der Ideologen. Diese analytische Grundposition impliziert die antirhetorische Grundhaltung, die Präferenz des Geschriebenen gegenüber dem Oralen, die Bevorzugung der Alphabetschrift gegenüber synthetischeren Schreibsystemen, die Akzentuierung der Grammatik (gegenüber dem Lexikon) im Unterricht, usw. – In *Raison et Révolution: le problème de l'éloquence politique* (p. 147–165) analysiert Jean-Paul Sermain die Stellung der politischen Rhetorik und zeigt, daß diese aufgrund des Zieles, jede Gefühlsmanipulation zu vermeiden, gegenüber der Semantik in den Hintergrund gedrängt wird. Auf der gleichen Linie liegt die generelle Bevorzugung des geschriebenen Textes, da nur dieser eine objektive Analyse garantiere, was schließlich Schreiben und Lesen zu den wichtigsten Elementen der ideologischen Bildungspolitik werden läßt. Diese Fragestellungen werden in *Le signe écrit, l'éducation et la démocratie. Quelques remarques à partir du chapitre V de la Grammaire de Destutt de Tracy* (p. 167–179) von Jean-Louis Labarrière weitergeführt, und Entsprechendes gilt auch für den Beitrag von Brigitte Schlieben-Lange, *Les idéologues et l'écriture* (p. 181–206). Beide Studien kreisen um die Rolle der Schrift im Rahmen des analytischen Bildungsideals, um die Bevorzugung der alphabetischen gegenüber der ideographischen Schrift, wobei Brigitte Schlieben-Lange die Perspektive ausweitet auf die Beiträge der Ideologen zur Theorie der Schrift und die Implikationen dieser Fragestellungen für die Linguistik und die Semiotik (bzw. deren Theorie). – Jean-Claude Chevalier setzt in *Grammaire Philosophique et enseignement des Ecoles centrales* (p. 207–218) den letzten Punkt von Sermain fort: Aufgrund der *Grammaire philosophique* von Dieudonné Thiébault (1802) skizziert er das Projekt einer integrierten Wissenschaft auf Grammatik-Basis, getreu der Äußerung Condillacs, daß «toute langue est une méthode d'analyse et toute méthode analytique est une langue». So erstaunlich es klingen mag (und natürlich nicht ohne massive Abweichungen im Detail): Die Ideologen kehren hier zu Positionen zurück wie sie für die Humanisten des 15. Jahrhunderts (u.a. Lorenzo Valla, Nebrija) charakteristisch sind. – In *Les idéologues italiens. Philosophie du langage et hégémonie bourgeoise* (p. 219–230) zeigt Lia Formigari, daß auch bei den italienischen Ideologen der Analysebegriff im Zentrum steht, was aber unterschiedliche Akzentsetzungen gegenüber der französischen Tradition nicht ausschließt. Diese bestehen vor allem in einer starken Betonung der historischen Dimension in der Nachfolge von Vico, wobei aufgrund der gleichen Quelle auch immer wieder der Parallelismus zwischen der Geschichte der Sprachen und derjenigen der Institutionen betont wird; auch hier haben wir somit eine Rückkehr zu einer alten, in der Renaissance u.a. von Nebrija wieder aufgenommenen Tradition, derjenigen des *lengua-imperio*-Topos. – In Italien bleiben wir auch mit dem Beitrag von Franco Lo Piparo, *La nation, la campagne, la science et la langue chez Genovesi et De Cosmi* (p. 231–256). Er skizziert den Erfolg der Doktrin Lockes in Italien in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts, das sich daraus erge-

bende Demokratie- und Bildungsverständnis (mit ökonomischen Implikationen) und die auf dieser Grundlage beruhenden Bildungskonzepte von Antonio Genovesi und Giovanni Agostino De Cosmi.

Viele der Beiträge im dritten Teil können geradezu als Grundlageinformation für die 4. Sektion gelten, die den Titel *Newspeak: Révolutionner la langue* trägt. Die neue Sicht der Sprache und ihrer Funktion führt zu einer gezielten, neuen Sprachpolitik, die u.a. in der Revolutionsphase eine Reihe von (krampfhaften) Versuchen, das Lexikon zu verändern, zur Folge hat. – In *Le sujet de la langue: la conception politique de la langue sous l'Ancien Régime et la Révolution* (p. 259–278) zeigt Sylvain Auroux auf, wie unterschiedliche Sprachkonzeptionen in der französischen Grammatiktradition auch eine unterschiedliche Sprachpolitik nach sich ziehen. Die revolutionäre Ideologie verstärkt den traditionellen Zentralismus in einer kaum noch zu übertreffenden Weise, was schließlich die Blockierung des Komparatismus in Frankreich nach sich zieht. In *Luttes lexicographiques sous la Révolution Française. Le Dictionnaire de l'Académie* (p. 279–297) analysiert Sonia Branca-Rosoff verschiedene lexicographische Konzepte vor und während der französischen Revolution, den Gegensatz zwischen *usage*-Orientierung und ideologischem Dezisionismus usw. Françoise Dougnac stellt in *Les sociétés linguistiques fondées par F.-U. Domergue à Paris de 1791 à 1811* (p. 299–322) das Wirken von Domergue im Bereich der Sprachpflege und die Diskussion um das «richtige» Wort bzw. die Strategien zu dessen Durchsetzung dar. Mit einem ähnlichen Thema befaßt sich auch Jacques Guilhaumou in *L'élite modérée et la «propriété des mots»* (1791). *Propagation et usage des mots dans l'opinion publique* (p. 323–341), nur geht es hier nicht in erster Linie um die Haltung der Theoretiker, sondern um diejenige von gemäßigten Patrioten, die sich in der *Société des amateurs de la langue française* zusammengefunden haben; der Verf. rekonstruiert den historischen Kontext und das sprachliche Klima bei der Gründung dieser Vereinigung. In «*La langue française est un besoin pour tous*». *A propos du jacobinisme linguistique* (p. 343–371) untersucht Winfried Busse die heterogenen, z.T. widersprüchlichen Positionen der Jakobiner hinsichtlich des Sprachproblems, die aber gleichwohl immer eine nationalistische und egalitäre Basis haben. Der Band schließt mit einem Beitrag von Sebastiano Vecchio, *Langue nationale et grammaire pendant la Révolution. La France et l'Italie* (p. 373–394), in dem er die populären Verankerungen des Jakobinismus aufgrund der Eingaben an das *Comité de l'instruction publique* analysiert; die hier auftauchenden stereotypen Argumente lassen nach ihm darauf schließen, daß die entsprechenden Themen und Fragen zur «Alltagskultur» geworden waren. Die grundlegend anderen historisch-politischen Gegebenheiten in Italien haben dort dagegen in den Jahren 1796–1799 einen Jakobinismus gar nicht aufkommen lassen.

Was hier vorgelegt worden ist, darf zweifellos als interessanter und anregender Band bezeichnet werden, der für die Neubewertung der ideologischen Position eine wichtige Etappe darstellt. Wie immer bei derartigen Sammelwerken ist nicht alles von der gleichen Qualität, und manchmal sind auch die Überschneidungen zwischen den einzelnen Teilen bzw. Beiträgen etwas lästig – aber sie waren wohl kaum zu vermeiden. Das Letztere läßt sich von den oft falschen Seitenziffern im Register wohl kaum sagen.

Peter Wunderli



ELISABETH MAIER, *Studien zur Sprachnormtheorie und zur Konzeption der Sprachnorm in französischen Wörterbüchern*, Frankfurt a. M.–Bern–New York–Nancy (Peter Lang) 1984, 377 p. (*Heidelberger Beiträge zur Romanistik* 17).

In einem ersten Hauptteil diskutiert die Verfasserin auf rund 80 Seiten das Problem der Sprachnorm in der Sprachtheorie. Hier werden neben dem Ansatz von Saussure in zwei Unterkapiteln die Konzeptionen von Hjelmslev (p. 13–52) und Coseriu (p. 53–82) vorgestellt. Der zweite Hauptteil, der Anwendungsteil, fragt dann nach der Normproblematik im Bereich der Lexikographie, bzw. nach der den verschiedenen Wörterbüchern zugrundeliegenden Normkonzeption. Hier werden zunächst einmal die beiden für die Lexikographie des 20. Jahrhunderts wichtigsten Vorläufer des 19. Jahrhunderts behandelt: *Litttré* (p. 98–111) und *Dictionnaire Général* (1890–1900) (p. 119–130). Es folgen dann in einem zweiten Block drei lexikographische Werke des 20. Jahrhunderts, die eine traditionsbewußte Sprachnormkonzeption aufweisen: *Dictionnaire de L'Académie* 1932–1935 (p. 131–137), *Trésor de la langue française* (p. 138–189) und *Dupré* (p. 190–232). Ein dritter Block wird konstituiert durch die Untersuchung der Sprachnormkonzeption der wichtigsten Wörterbücher im Gegenwartsfranzösischen. Hier werden zunächst die Wörterbücher aus dem Hause Robert (p. 233–273) wie *Grand Robert*, *Grand Robert Supplément* und *Petit Robert* vorgestellt. Es folgen diejenigen aus dem Hause Larousse (p. 274–312) wie *Grand Larousse de la langue française*, *Petit Larousse*, *Lexis*, *Dictionnaire du français contemporain* und *Nouveau Dictionnaire du français contemporain*. Auch der Bordas-Verlag ist mit den Wörterbüchern *Dictionnaire du français vivant* und *Logos* (p. 313–327) vertreten. Im Sinne eines Ausblicks werden abschließend die beiden Werke *Dictionnaire des mots nouveaux* und *Dictionnaire des mots contemporains* (p. 328–347) noch kurz angesprochen. Die Arbeit schließt mit einem umfangreichen Literaturverzeichnis (p. 353–377).

Das Ziel der vorliegenden Untersuchung ist es, dem interessierten Sprachbenutzer Einblick in die theoretische Sprachnorm(en)diskussion einerseits (Teil I), sowie in das Sprachnorm(en)problem speziell im Bereich der Lexikographie (Teil II) zu geben. Schon hier wird der Umfang des Arbeitszieles deutlich, und wir werden uns im Folgenden fragen, inwieweit dieser Anspruch eingelöst wurde.

Aus Platzgründen ist es uns leider weder möglich, genauer auf die theoretische Diskussion einzugehen, noch die sorgfältige Analyse der Vorworte der einzelnen Wörterbücher, deren Anzahl ja beträchtlich ist, zu diskutieren. Die Literatur wurde sorgfältig zusammengetragen; es bleibt dem Rezensenten nach einem kurzen und teilweise auch kritischen Resümee nur noch, nach dem Gesamtansatz der vorliegenden Untersuchung zu fragen. – Die Verfasserin beginnt ihre theoretische Normdiskussion mit Saussure, den sie für richtungsweisend hält, da es sich «bei den in den Wörterbüchern eingetragenen lexikalischen Einheiten ... um Elemente der *langue* handelt» (p. 348). Diese Ausführung ist natürlich anfechtbar – und auch nicht zu verstehen, da die Verfasserin Coseriu a. a. O.¹ richtig darstellt. Nach Coseriu sind Wörterbucheintragungen vielmehr Elemente der Norm (gegebenenfalls der *langue* 1), und zwar als normale Realisierungen des Systems (*langue* 2), weil nicht alles, was normal (sozial) ist, notwendigerweise funktionell sein muß, ja Coseriu selbst spricht provokativ von Wörterbüchern als «verspätete Register der Norm»². Die Verfasserin verwischt somit grundlegende Differenzierungen des Saussure'schen *langue*-Begriffs durch Coseriu, indem dieser den *langue*-Begriff aufspaltet in Norm und System. Die (zumindest) theoretische Trennung dieses Normbegriffs bei Coseriu selbst in deskriptive (*norma normal*) und präskriptive Norm (*norma correcta*), eine Differenzierung, die allerdings erst von Polenz stringenter verfolgt wird, erscheint in der

¹ Cf. hierzu p. 53–82, bes. p. 57 ss.

² Cf. hierzu E. COSERIU, *Einführung in die strukturelle Betrachtung des Wortschatzes*, Tübingen²1973, p. 41.

Arbeit nur marginal³. Auch Polenz, der für den 2. Teil der Untersuchung, bei der Frage nach den präskriptiven *versus* deskriptiven Elementen in der Normkonzeption der einzelnen Wörterbücher, ein theoretisches «Muß» gewesen wäre, wird in eben dieselbe Fußnote verwiesen. Daß Coseriu Normbegriff schillernd ist, stellt die Verfasserin zu Recht fest (p. 78 s.), ihm jedoch einen «statischen, homogenen, recht monolithischen System- wie auch Normbegriff» zuzuweisen (p. 79), der erst durch die Varietäten-, Pragma- und Soziolinguistik mit ihrer Auffassung von Sprache als «ein offenes, dynamisches, heterogenes System, als Multisystem, Diasystem aus Diasystemen, Makrosystem aus Mikrosystemen, als Systemoid» (p. 80) adäquat gefaßt wird, scheint in Anbetracht der Coseriu'schen «Architektur der Sprache» doch überzogen⁴. Diasystem ist gerade ein Terminus von Coseriu, und wenn er seine Subsysteme zugegebenermaßen (implizit) immer gegen die Standardsprache abgrenzt und nicht explizit auf die Registernormen hinweist⁵, so ist es doch sein Verdienst, die Heterogenität von Sprache betont zu haben. – Der Theorieteil schließt mit einem kritischen Resümee, wonach Hjelmslev den Normbegriff eliminiere⁶, Coseriu ihn zwar beschreibe, aber nur den präskriptiven (p. 81)⁷. P. 91 allerdings heißt es, beide Theoretiker hätten einen monolithischen Normbegriff! Wir befinden uns also vor einer unbefriedigenden Situation für den 2. Hauptteil, den Anwendungsteil.

Wie diese Sprachnormfrage *in praxi* aussieht, «im Unterschied oder mit Rekurs auf oder sogar in Widerspruch zur Theorie» (p. 81) soll nun Thema des 2. Hauptteils sein. Schon zwei Seiten später (p. 83) betont die Verfasserin allerdings, daß diese Theorien «nur von marginaler Bedeutung sein können»⁸, und auf der nächsten Seite dann, daß die Wörterbücher *nicht* auf die bereits vorhandenen Normkonzepte rekurreren (p. 84). Im Abschlußresümee (p. 349) kommt sie dann zu dem «Ergebnis», «daß keines unserer betrachteten Wörterbücher in dem vielleicht erwarteten (?) Ausmaß so auf die genannte Theorien rekurriert hätte, daß sie sich in ihrer lexikographischen Praxis wirksam niedergeschlagen hätten». Daraus rechtfertigt sie dann noch ihr Vorgehen mit seiner Gegenüberstellung von Theorie- und Praxisteil. Hier scheint offensichtlich ein Zirkelschluß vorzuliegen.

³Cf. p. 63 N 23, auch p. 60 s. N 18. – Cf. hierzu auch P. BRASELMANN, *Konnotation-Verstehen-Stil*, Frankfurt a. M. 1981, p. 163–168.

⁴Cf. z. B. E. COSERIU, *Einführung*, p. 32 s. – Zur Architektur der Sprache bei Coseriu cf. auch BRASELMANN, *Konnotation-Verstehen-Stil*, p. 36–39; ferner BRASELMANN, «Architektur der Sprache bei Juan de Valdés», in: H. THUN (Hg.), *Energeia und Ergon*, vol. 2, Tübingen 1988, p. 301–315.

⁵Es müßte dagegen jeweils auch der Sprachstandard des konkreten Textes als Parameter angesetzt werden, wie wir dies im Rahmen unseres Konnotationsansatzes (= subkodeverweisende Merkmale) ausgehend von Coserius Architektur der Sprache durch die Differenzierung in statische *versus* dynamische Konnotation vornahmen, cf. dazu Braselmann, *Konnotation-Verstehen-Stil*, p. 139–153, bes. p. 151.

⁶Hjelmslev eliminiert den Normbegriff nicht, sondern weist der präskriptiven *norme* ebenso wie Coseriu (cf. N 7) eher einen sekundären Status gegenüber dem deskriptiven *usage* zu: «L'acte et l'usage précédent logiquement et pratiquement la norme» (HJELMSLEV, *Essais linguistiques*, Copenhague 1959, p. 8). – Eine ähnliche Auffassung vertritt übrigens auch A. REY, «Usages, jugements et prescriptions linguistiques», *LF* 16 (1972), 17.

⁷Es muß allerdings – gegen Maier – betont werden, daß Coseriu der *norma correcta* (= Realisierung der sozialen und kulturellen Auflagen) sekundären Status bezüglich der *norma normal* (= normale Realisierungen) zuweist, da erstere eine Festschreibung der zweiten ist (cf. E. COSERIU, *Sistema, norma y habla*, in: ders., *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid 1967, p. 47 ss., bes. p. 90).

⁸Hervorhebung von uns.

Dessenungeachtet beleuchtet die Verfasserin im 2. Teil ihrer Untersuchung die Vorworte der oben genannten *dictionnaires de langue* und *dictionnaires encyclopédiques* nach folgenden implizit und explizit angesprochenen Kriterien, aus denen sich die jeweilige Normkonzeption rekrutiert: primär linguistische, soziale (Zielgruppe, die entsprechende Normen liefernde Bezugsgruppe), *usage*-betonte, ästhetische, literarische, historische und sprachpuristische (p. 95). Es wird so u. a. diskutiert, ob das jeweilige Wörterbuch eher einer Idealnorm (Sollnorm) oder der Norm des aktuellen Sprachgebrauchs folgt. Darüberhinaus wird jeweils nach den Zielgruppen, nach dem historisch-etymologischen Normparameter gefragt, auch die Diskussion um Neologismen, Entlehnungen usw. fehlt dabei nicht. Den rein lexikalischen Bereich verläßt sie damit, daß sie auch Aussprache- und Orthographienormen behandelt. Sie kommt zu dem Schluß, daß die Wörterbücher aus dem Hause Robert, die sich explizit auf die Tradition des *Littré* berufen, eher eine normative, rückwärtsorientierte Idealnorm konzipieren, wogegen die Wörterbücher aus dem Hause Larousse mehr der Beobachtung der Gegenwartssprache und somit dem aktuellen Sprachgebrauch Priorität einräumen⁹. Die anderen untersuchten Wörterbücher sind eher einem ästhetischen, kulturellen oder bildungssoziologischen Sprachnormideal als einem linguistisch bestimmten verbunden, und zwar aus folgenden Gründen: Sie fassen als Rezipienten den *homme cultivé* ins Auge, der in der Tradition des *honnête homme* des 17. Jahrhunderts steht. Bei der Aussprachenorm stellt die Verfasserin eine Orientierung an der präskriptiven Norm, am *bon usage* fest, und zwar an der Idealaussprache des *parisien cultivé*. Abschließend erklärt die Verfasserin, daß eine Kluft zwischen Normtheorie und Normen in der lexikographischen Praxis ganz eindeutig wäre, da die lexikographischen Werke des Französischen nicht auf einem theoretisch untermauerten Sprachnormenkonzept basieren, sondern eher in einer aus verschiedenen Faktoren resultierenden Sprachideologie verwurzelt sind (349 s.).

Diese Kluft zwischen Theorie und Praxis war der Verfasserin offensichtlich schon anfangs bewußt (cf. dazu oben). Wir sind damit zu unserem letzten Punkt gekommen, nämlich der Frage des Verhältnisses von Teil 1 (Theorie) zu Teil 2 (Praxis). Hier wird nun der Zirkelschluß des Ansatzes abermals deutlich. Die Verfasserin geht davon aus, daß die Theorien von Saussure, Hjelmslev und Coseriu in den Wörterbüchern bezüglich ihrer Normkonzeption nicht berücksichtigt sind, eben dies ist aber auch ihre Konklusion. Es stellt sich darüberhinaus auch die Frage, ob solche Theorien überhaupt geeignet wären, dem Lexikographen Orientierungshilfen für die umfangreiche und vielfältige Arbeit bei der Erstellung eines Wörterbuchs anzubieten. Besser geeignet als theoretische Basis, auf die die Wörterbücher dann abgeklopft würden, wären z. B. Theorien gewesen, die verschiedene Paradigmen für Subkodes und Register im Rahmen der Varietätenlinguistik erarbeiten. Ihre Kritik an dem Buch *El concepto de norma* von Lara¹⁰, nach der in dieser Arbeit wichtige Artikel und Arbeiten zur Sprachnormentheorie unberücksichtigt blieben, ist damit auch auf die vorliegende Arbeit eingeschränkt zutreffend. Die Verfasserin hat sehr viel Literatur verarbeitet, aber leider schätzt sie deren Stellenwert für ihre Arbeit nicht richtig ein und verweist sie in die Marginalität, wie wir dies schon bezüglich Polenz feststellten; denn das einzige, was sie überhaupt aus ihrem Theorieteil im Praxisteil übernimmt, ist die ständig wiederkehrende Frage, ob dem jeweiligen Wörterbuch eine deskriptive oder präskriptive Norm zugrunde liegt. Ihr wissenschaftstheoretisches Postulat, «daß mindestens zwei ver-

⁹ Cf. etwa zu GR und GRS p. 249, zu PR p. 252; zu den Larousse Wörterbüchern etwa p. 252, 281 und 286 (GL), p. 294 s. (Lexis).

¹⁰ Cf. p. 83 N1.

gleichbare Theorien beachtet werden müssen, um überhaupt kritische Vergleichsmöglichkeiten zu haben» (p. 348), weshalb sie Hjelmslev und Coseriu behandelt, ist um so weniger einleuchtend, als kein Ansatz von beiden in ihrem Anwendungsteil überhaupt zum Tragen kommt. Es besteht also eine eindeutige Kluft zwischen ihrem Theorie- und ihrem Praxisteil, die auch trotz des aufrichtigen Bemühens in der «Schlußbemerkung» (cf. dazu auch oben) nicht überbrückbar ist.

Nichtsdestoweniger haben wir, abgesehen von den genannten Mängeln, eine äußerst arbeitsintensive und sorgfältige, viel Literatur verwertende Studie vor uns, deren zweiter Teil – für sich genommen – als Einführung in die Wörterbücher des Französischen sehr geeignet ist, denn welcher Wörterbuchbenutzer macht sich normalerweise die Mühe, die Vorworte so intensiv zu lesen? Der erste Teil ist – für sich genommen – eine sehr gute Präsentation der genannten Theorien, bei der auch kritische Anmerkungen nicht fehlen. Leider passen nur beide Teile nicht zusammen. Übrigens finden sich die meisten Mängel ja nicht in den jeweiligen Darstellungen, sondern in den zusammenfassenden Synthesen. Des weiteren wäre die Studie wahrscheinlich sehr viel aussagekräftiger geworden, wenn die Verfasserin lieber weniger Wörterbücher, bzw. deren Vorworte, berücksichtigt hätte, dafür aber mehr in die Mikrostruktur, in die Artikel selbst gegangen wäre, um den Unterschied zwischen dem theoretischen Anspruch im Vorwort und der effektiven Ausführung in den jeweiligen Artikeln herauszuarbeiten¹¹, was gerade bezüglich der Normenfrage sehr reizvoll ist. Die Verfasserin ist sich dieser Möglichkeit durchaus bewußt (p. 95), verfolgt sie aber leider nicht weiter. Mit einem solchen Vorgehen hätte sie mehr ihrer eigenen Intention Genüge getan, dem interessierten Sprachteilhaber einen Einblick in die komplexen Mechanismen der Normenproblematik in Theorie und Praxis zu geben.

Petra M. E. Braselmann



JENS LÜDTKE, *Sprache und Interpretation. Semantik und Syntax reflexiver Strukturen im Französischen*, Tübingen (Narr) 1984.

El trabajo de J. Lüdtke muestra a la perfección cómo la nueva perspectiva crea objeto, en el sentido de que permite dar un tratamiento unificado a una serie de cuestiones no ignoradas por la tradición gramatical, pero abordadas hasta el momento con independencia y que requerían, sin lugar a dudas, el marco teórico que las integrara. El autor define inicialmente el concepto de reflexividad («Reflexivität») o, tal vez mejor expresado, del decir reflexivo («reflexives Sprechen»), que se observa siempre que un término (y particularmente un sustantivo) refiere al decir mismo o a sus modalidades. El decir, en todo caso, debe concebirse al mismo tiempo como un hablar del mundo («Semantizität») y un hablar entre dos («Alterität»). Se diferencia oportunamente entre el decir reflejo y otras nociones muy próximas como serían metacomunicación y metalenguaje. Cualquiera de estos tres términos, tomado en un sentido suficientemente amplio, podría abarcar las esferas correspondientes a los otros dos. Pero resulta desde luego metodológicamente más útil trazar una distinción entre ellos, sin dejar por esta razón de reconocer la conexión muy íntima que entre los mismos puede establecerse. Este último es el criterio que necesariamente debe observar el autor a fin de delimitar su objeto de estudio.

¹¹ Wie z.B. M. HÖFLER in seinem Aufsatz «Zur Verwendung von 'Anglicisme' als Indiz puristischer Haltung im Petit Robert» für Lehnelemente vorgeht (ZFSL 86/3 [1976], 334–338).

Metacomunicación se relaciona con «discurso» en el sentido de Habermas, esto es, constituye un tipo de función que se manifiesta de forma particular siempre que se hace preciso reparar posibles fallos en el intercambio comunicativo, cuando el hablante necesita aclarar al oyente, por ejemplo, que su pregunta es sólo retórica o que lo enunciado es un consejo, no una orden, etc. La función metacomunicativa es un recurso siempre presente, aunque en el intercambio comunicativo habitual puede aparecer implícita o en estado de latencia. Sucede, por otra parte, que la comunicación trasciende en muchos casos lo literalmente verbalizado y, en consecuencia, la metacomunicación deberá atender una esfera compleja de fenómenos asociados al «decir», pero que no son estrictamente hablando lingüísticos. Las estructuras del decir reflexivo estudiadas por el autor presuponen, sin duda, un tipo general de función metacomunicativa, pero son abordadas tan sólo en tanto que estructuras lingüísticas. Lo que interesa caracterizar es el tipo de conexión sintáctico-semántica entre elementos verbalizados y que, como tales, pertenecen a una categoría gramatical definida.

Por otra parte, aunque el decir reflexivo tiene mucho que ver con la función metalingüística concebida como un uso natural de la lengua, el autor prefiere reservar el término *metalenguaje* para referirse con exclusividad a los fenómenos de autonimia, esto es, cuando un término es referido pura y simplemente en su condición material de signo («suppositio materialis»). No es lo mismo, en efecto, la función presente en la oración:

«orden tiene dos sílabas» (función metalingüística)

que la función presente en:

«te doy la orden de que vengas» (decir reflejo).

No deja, sin embargo, de reconocer el autor que por metalenguaje se han entendido en muchas ocasiones fenómenos propios del decir reflejo. En cualquier caso, y con independencia de la cuestión terminológica, parece importante precisar y delimitar los diferentes sentidos a fin de evitar usos ambiguos en un dominio conceptualmente tan amplio y de fronteras tan poco estables. Es pues de agradecer la labor aquí realizada.

Puesto que el decir reflejo atiende a estructuras sintagmáticas y también, por ello, específicamente lingüísticas, deberá caracterizarse siempre desde un sistema lingüístico particular, una lengua natural concreta. Por esta razón, aparte de definir lo que entendemos como una función universal del lenguaje, el trabajo de Lüdtke constituye un estudio descriptivo de una lengua, el francés, o de aquella parcela de su vocabulario que significa en forma refleja. Se hace aquí precisa una distinción entre «Interpretator» e «Interpretandum», términos de un tipo de función textual, que requiriendo el espacio textual para su realización permite a un tiempo la constitución del mismo. «Interpretator» es una palabra y, en particular, un sustantivo que mantiene relación fórica con un segmento textual («Interpretandum») y caracteriza:

- el objeto referido («Gegenstand») por este último, que será siempre en este caso un sintagma nominal,
- el estado de cosas («Sachverhalt») referido por dicho segmento,
- la proposición o acto proposicional contenido en él
- el valor ilocutivo o el acto de habla que por medio de él se realiza.

Ejemplos de cada una de estas cuatro situaciones serían respectivamente:

- «ce fripon de valet» (p. 35)
- «Elisabeth mangeait si vite que cette opération, loin d'être un plaisir, devenait un supplice, ...» (Julien Green) (p. 38)
- «le dogme de l'immortalité» (p. 52)
- «ordre de ne pas déranger» (p. 57).

Entendemos que desde un punto de vista lexicológico no es fácil delimitar el campo de trabajo, porque el decir reflejo implica una gama muy amplia de nociones. De ahí que la perspectiva lexicológica deba ser completada con una perspectiva sintáctica. Sólo la especificidad sintáctica de la conexión «Interpretator» - «Interpretandum» nos permite delimitar, en último término, el objeto de estudio. La sintaxis a la que el autor se refiere es de tipo textual, esto es, trasciende el marco oracional, pero resulta también enormemente útil en el esclarecimiento de conexiones intraoracionales.

Para el francés, al menos, las siguientes estructuras darían cuenta de la peculiar inserción sintáctica de los «Interpretatoren»:

1. Anáfora y catáfora transfrásticas, señalamiento textual realizado no por pronombres sino por nombres («Interpretatoren»).
2. Aposición.
3. Construcciones ecuativas del tipo «A est B», donde A es «Interpretator» y B «Interpretandum», o viceversa.
4. «Interpretator» - Nominalizador - Oración (por ej.: «le fait» - «que» - oración).
5. «Interpretator» - Preposición - Construcción de infinitivo.
6. N de N.

Al considerar la especificidad sintáctica del proceder interpretativo se está abriendo al mismo tiempo una vía para la comprensión de algunas estructuras sintagmáticas, que requerirán tratamientos «ad hoc» cuando no se estudian justamente como manifestaciones del decir reflejo. Así, por ejemplo, el predicado ecuativo causará problemas a una teoría de la valencia, mientras no se entienda este tipo de construcción como manifestación de una función particular del lenguaje que exige, por así decirlo, sus propias reglas. De igual forma, el sustantivo «Interpretator» en estructuras como las de 4. ni es propiamente valencia de la oración en la que formalmente se integra, ni puede considerarse conjunción (aunque puede que alguna vez sea precursor histórico de esta categoría). Necesitamos también aquí un tipo de estatus particular, que sólo la función del decir reflejo fundamenta.

Una cuestión que exige amplio debate es el carácter universal o no de este tipo de procedimientos o de las reglas básicas por las que se rigen. Cada lengua manifestará, desde luego, peculiaridades en el ámbito de las formas positivas a la hora de vehicular esta función del lenguaje que llamamos reflexividad. Pero no deja de ser razonable la pregunta sobre un posible núcleo común de reglas sintagmáticas y la indagación también sobre las razones de la divergencia, siempre que esta se observe en mayor o menor grado. En relación con esto una de las tesis del autor creemos que pide un examen más detenido. Se considera que el francés muestra una mayor complejidad o riqueza en procedimientos con los que se explicita el decir reflejo si lo comparamos con lenguas como el español, italiano, inglés o alemán. Creemos que es esta una cuestión muy difícil de evaluar. El autor basa su argumentación en el análisis de textos traducidos al francés a partir de otras lenguas, donde se muestra que el traductor se ve obligado a explicitar muchas referencias intratextuales del tipo «Interpretator» - «Interpretandum» que quedan implícitas en el original. Se consideran siempre traducciones del francés a otra lengua, pero no el proceso inverso. Ahora bien, con independencia de que el supuesto del autor sea en definitiva válido, nos preguntamos si no introducirá el anterior procedimiento de análisis cierto sesgo en los resultados. La labor traductora por sí misma, ¿no exige realzar siempre en mayor o menor grado la función reflexiva? Justamente por el hecho de traducir, ¿no se verá obligado el traductor a explicitar a veces relaciones sintagmáticas de tipo interpretativo que aparecen implícitas en los originales? Se trata, creemos, de una cuestión que merece ser considerada más atentamente.

Pensamos, en cualquier caso, que el estudio de Lüdtke resulta en su trazado general enormemente sugestivo y es de esperar que sus criterios de trabajo se muestren muy útiles

en la investigación, también para otras lenguas, de una determinada parcela de su vocabulario y de un tipo particular de configuración sintáctica. Reiteramos, por otra parte, una valoración realmente positiva de la aportación que este estudio supone en el ámbito de la lingüística teórica.

Carlo Hernández Sacristán



MAURICE GREVISSE, *Le bon Usage. Grammaire française*. Douzième édition refondue par ANDRÉ GOOSSE, Paris-Gembloux 1986 (Duculot) XXXVIII + 1768 p.

Le bon Usage, compagnon irremplaçable de tout enseignant et étudiant de français, fêta en 1986 son cinquantième anniversaire; depuis 1936, son volume a doublé et il connaît une douzième édition, grâce à André Goosse. Ce dernier, gendre et premier collaborateur de Maurice Grevisse, s'est attaché à regrouper tous les faits grammaticaux éparpillés, il a modernisé, rectifié, remanié certaines définitions de manière à les rendre plus rigoureuses. Si André Goosse reste fidèle à la pensée de Maurice Grevisse, il serait plus équitable d'inclure le nom de Goosse comme auteur ou coauteur du *bon Usage* car cette douzième édition est beaucoup plus qu'une simple refonte: A. Goosse, tout en conservant une orientation descriptive et normative, rajeunit et enrichit ce vénérable ouvrage, «la meilleure grammaire française» (selon le jugement d'André Gide – F. Desonay, *Préface de la 6^e édition*, 1955 –); il repense le plan du *bon Usage*, tient compte plus systématiquement des niveaux et des registres; l'oral a une place accrue, de même que la langue écrite non littéraire, les régionalismes de France, ceux de Belgique, de Suisse et du Canada; les exemples ont été, en partie, renouvelés (René Char, Claude Simon, Jean Genet, Barthes, Foucault, Edgar Faure, San-Antonio, etc.), les pages consacrées à l'orthographe ont notablement augmenté, une grande place est faite à la théorie, à des développements relatifs aux notions de la grammaire moderne et de la linguistique. Dans l'ordonnance de l'ouvrage, le regroupement effectué par André Goosse modifie quelques têtes de chapitres et la numérotation des paragraphes (léger inconvénient pour le lecteur accoutumé au «vieux» Grevisse mais compensé par une structure simplifiée); dans la section analysant les parties du discours, l'auteur introduit une terminologie plus actuelle et ajoute deux chapitres: «L'introducteur» et «Le mot-phrase». *Le bon Usage* ne se préoccupe pas de conception «sémio-expressive» ou pragmatique, il vise un autre but et ainsi il restera le «manuel» indispensable pour tous ceux qui recherchent une description aussi complète que possible du français moderne et la réponse aux innombrables questions et doutes langagiers et apportera des jugements normatifs fondés sur l'observation de l'usage, des usages, même si quelques 'règles' paraissent laxistes à certains. (Par ex. § 1082: utilisation du subjonctif dans la proposition introduite par «après que».)

Marie-Claire Gérard-Zai



PAUL M. LLOYD, *From Latin to Spanish*, vol. 1: *Historical Phonology and Morphology of the Spanish Language*, (Philadelphia 1987, XII + 439 p. (*Memoirs of the American Philosophical Society* 173).

Zu den Schwachstellen in der Fachliteratur zur spanischen Linguistik gehörte in den letzten Jahren auch die historische Grammatik. Seit den für ihre Zeit bahnbrechenden Hand-

büchern von R. Menéndez Pidal und F. Hanssen¹ sowie der Arbeit von V. García de Diego² sind zwar immer wieder Kompendien und Einführungen für Studenten erschienen; an die mühsame Aufgabe, die zahlreichen inzwischen veröffentlichten Einzeluntersuchungen zu einer breit abgestützten Gesamtdarstellung aufzuarbeiten, hat sich bisher aber niemand herangewagt. Nun schließt Lloyd diese Lücke mit einem Buch, das hinfort zu den Standardwerken der Hispanistik zählen dürfte. Wie im Untertitel angemerkt, befaßt sich dieser erste Band mit der Entwicklung des Laut- und Formeninventars vom Altlateinischen bis zum modernen Spanisch. Was den Gesamtplan des Werkes betrifft, so zeigt sich der Verf. recht schweigsam; aus einer Bemerkung auf p. 56 entnimmt man einzig, daß die Wortbildungslehre einem zweiten Band vorbehalten ist.

Schon die Art, in der Lloyd sein Buch einleitet, zeigt, daß er sich der verschiedenen Fragezeichen, mit welchen die neuere Linguistik das Phänomen des Lautwandels versieht, bewußt ist: in einem ersten Kapitel mit dem Titel «On the Nature of Linguistic Change» werden die Haupttheorien und -erkenntnisse der jüngsten Zeit ausführlich kommentiert, wobei Fragen wie die Entstehung und Ausbreitung einer Neuerung oder der Gegensatz zwischen der Regelmäßigkeit und den Einschränkungen des Lautwandels in bestimmten Kontexten phonetischer, morphologischer und lexikalischer Art zur Sprache kommen. Ein weiterer, wichtiger Abschnitt ist den möglichen Gründen der Veränderungen des Lautstandes gewidmet, so etwa der Substrattheorie; Lloyd zieht hier den Begriff des Sprachkontakts vor und verweist damit manche mit Substrateinflüssen operierende Erklärungen in das Reich der Phantasie (so etwa dort, wo die beeinflussende Sprache lange vor dem Auftreten einer ihr zugeschriebenen Erscheinung ausgestorben ist). Dem Fachmann präsentiert sich dieses erste Kapitel als nützlicher Forschungsbericht, zugleich ist es aber didaktisch so geschickt aufgebaut, daß sich auch ein Studienanfänger darin zurechtfinden dürfte. Im übrigen ist Lloyd ein vielseitiger Sprachwissenschaftler, der immer wieder auf Beispiele aus anderen Sprachen zurückgreifen kann, ohne daß dies die Argumentation stört.

Die eigentliche historische Grammatik beginnt mit Kapitel 2, «The Latin Language», einer umfassenden Einführung in Laut- und Formenstystem des klassischen Lateins. Der Verf. bemüht sich in verdienstvoller Weise um ein präzises Bild des Lautbestands, in welches er auch bereits erkennbare Varianten und Verschiebungen einbringt. Die für eine historische Grammatik ungewöhnliche Ausführlichkeit zu diesem Thema zeigt sich beispielsweise in der Wiedergabe von Statistiken zur Häufigkeit der einzelnen Phoneme und Phonemverbindungen [84–86]. Eine deutlich dynamische Sicht ergibt sich dann in Kapitel 3, das mit «From Earlier to Later Latin» überschrieben ist. Hier geht es im wesentlichen um die Entwicklungen, welche der gesamten Romania oder mindestens einem großen Teil gemeinsam sind. Besonders breiten Raum nimmt etwa die Behandlung der Diphthongierung ein. Der Abschnitt ist übrigens ein Musterbeispiel für die klare Gliederung der Fragen, welche sich der Verf. zu den jeweiligen Themen stellt (erste Anzeichen der Neuerung, Art, äußere Umstände, Motivation und genaue Datierung des Prozesses). Jede Frage wird anhand bereits vorhandener Lösungsansätze in angenehm sachlicher Weise erörtert. Zwei Besonderheiten seien hier hervorgehoben: zum einen wird der dem Romanisten so vertraute Begriff *Vulgärlatein* praktisch nie verwendet – Lloyd beschreibt stattdessen die verschiedenen historischen Sprachzustände und Stilregister, wobei er sich für

¹ R. MENÉNDEZ PIDAL, *Manual de gramática histórica española* [1904], Madrid (Espasa-Calpe) 1941; F. HANSSSEN, *Gramática histórica de la lengua castellana* [1913], Buenos Aires (El Ateneo) 1945.

² V. GARCÍA DE DIEGO, *Gramática histórica española*, Madrid (Gredos) 1951.

die Umgangssprache auf die einschlägigen Quellen bezieht. – Zum anderen vermißt man aber einen kulturgeschichtlichen Abriß, der die Stellung der lateinischen Kunstsprache und ihr Verhältnis zu den volkstümlichen bzw. umgangssprachlichen Varietäten überhaupt problematisiert hätte.

Ein solcher theoretischer Vorspann findet sich hingegen zu Beginn von Kapitel 4, «From Late Latin to Old Spanish». Er umfaßt die meisten sprachrelevanten Themen der mittelalterlichen Geschichte Spaniens (Westgotenreich, Islamisierung, *Repoblamiento* und *Reconquista* sowie Herausbildung Kastiliens), dagegen keine Definition des Zeitraums und der wichtigsten Texte, in welchen das Altspanische greifbar wird. Es folgt eine wiederum ausgezeichnete Darstellung der altspanischen Lautverhältnisse, in der etwa die ausführliche Behandlung des ungewöhnlichen Resultats *-u-* (< lt. *ū*) z.B. in *yugo*, *dubda*, *nunca*, *surco* oder *duz/dulce*, der Apokope und deren kulturellen Hintergründe oder der Entwicklung des anlautenden *F-* zu *h-* auffällt; was die letztgenannte Erscheinung betrifft, kommentiert Lloyd die verschiedenen Erklärungsvorschläge und schließt sich dann unter einigen Vorbehalten der bekannten These Menéndez Pidal's vom Einfluß baskischer Aussprachegewohnheiten an; im Kastilischen selbst angelegter Ausgangspunkt des Wandels ist seiner Meinung nach die im Iberoromanischen verbreitete bilabiale Artikulation des Phonems */f/*. Gut aufgezeigt wird auch das Ost-West-Gefälle in der Sonorisierung der Okklusiva *P*, *T* und *C*, welche in Galizien und León schon früh zu *b*, *d* und *g* werden, sich in gewissen aragonesischen Dialekten jedoch bis heute erhalten haben. Einen interessanten Lösungsvorschlag macht Lloyd schließlich zur Frage, weshalb im Spanischen von den beiden Vibranten */r/* und */r̄/* im Anlaut nur */r̄/* vorkommt: nachdem die Sonorisierung der intervokalischen Okklusiva ursprünglich auch den Anlaut erfaßt hatte (*ILLA TERRA* > **illa derra*; dagegen: *ILLAS TERRAS* > *illas terras*) und die geminierten Okklusiva *-pp-*, *-tt-* und *-cc-* zu *p*, *t* und *k* geworden waren, setzte schließlich eine Gegenbewegung zur Vereinheitlichung der Anlaute desselben Worts im Sinne des stimmlosen Okklusivlauts ein. Diese restaurierten *p-*, *t-* und *k-* (*la pera*, *la tierra*, *la copa*) wurden in Verbindung zu den gleichlautenden Ergebnissen der geminierten Okklusiva gebracht. In Analogie zu dieser Entwicklung verhielt sich das anlautende *r-*: zuerst entstand ebenfalls eine Variation vom Typ *ILLA ROTA* > **illa rroda* / *ILLAS ROTAS* > *illas rodas*, später wurde der Anlaut wieder vereinheitlicht, und zwar in der Form des geminierten */r̄/* [244–246].

Was den zweiten Teil dieses Kapitels, die Morphologie, angeht, so drängt sich ein Vergleich mit dem Handbuch von Alvar/Pottier³ auf. Lloyds Ausführungen haben einerseits den Vorteil der klaren zeitlichen und geographischen Beschreibungseinheit – sie beschränken sich im wesentlichen auf das Altkastilische –, während Alvar/Pottier mit einer gewissen Unbefangenheit von einer Epoche zur anderen, sowie vom Kastilischen zu den übrigen iberoromanischen Dialekten wechseln. Andererseits schätzt man bei Alvar/Pottier die hie und da eingestreuten Belege, auf die Lloyd fast ganz verzichtet. Dann gibt es ganze Themenkreise, die bei ihm vollständig fehlen oder viel knapper abgehandelt werden als in Alvar/Pottier, so etwa die theoretischen Grundlagen der Morphematik, Genus und Numerus, Interrogativ-, Relativ- und unbestimmte Pronomina. Im ganzen hinterläßt dieser Teil im Gegensatz zur Lautlehre den Eindruck einer eher schulbuchmäßigen, oft vereinfachenden Darstellung, welche in einem auffälligen Widerspruch zur realen Formvielfalt – beispielsweise der Verbmorphologie – steht. Man mag dem Verf. zugute halten, daß es in dieser Hinsicht bisher an ausführlichen Inventaren fehlte, die es erlaubt hätten, die zeitliche, geographische und textuelle Verbreitung der einzelnen

³ M. ALVAR – B. POTTIER, *Morfología histórica del español*, Madrid (Gredos) 1983.

Varianten festzustellen⁴; allerdings zeigen sich hier auch Lücken in seiner sonst reichhaltigen Bibliographie⁵. Im übrigen führt die Polymorphie der Verbformen einen fast zwangsläufig zur Frage nach möglichen Vereinheitlichungs- und Normierungstendenzen. Lloyd bemerkt dazu [310]: «If we lump together all the variant forms that we find in texts from a number of different centuries and from different levels of transmission and different dialectal areas, one may easily gain an impression of a chaotic lack of standards». Da ist man doch etwas überrascht, das Schrifttum Alfons des Weisen mit keinem Wort erwähnt zu finden. Trotz der verschiedenen konkurrierenden Formen, die sich bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts und teilweise auch noch später registrieren lassen, zeichnet sich die kastilische Schriftnorm im Konzert der romanischen Sprachen doch durch eine erstaunliche Einheitlichkeit aus. Dennoch: die Wertminderung dieser in mancher Hinsicht immer noch sehr nützlichen Teile ist vor allem eine relative, nämlich im Vergleich zu der weit ausführlicheren und präziseren Darstellung der Lautlehre.

Stärker in Erscheinung tritt das Fehlen einer expliziten Umschreibung der Begriffe *Altspanisch* und *Neuspanisch* dann im fünften und letzten Kapitel «From Medieval to Modern Spanish». Natürlich ist das theoretische Problem der Periodisierung der spanischen Sprachgeschichte bisher kaum diskutiert worden. Gerade der Aufbau nach Epochen, den Lloyd seinem Buch zugrundelegt, zwingt aber eigentlich zu Überlegungen dieser Art. Ist die Sachlage bezüglich des Altspanischen nämlich noch einigermaßen einfach, so müßte der Übergang zur modernen Sprache doch irgendwie problematisiert werden: gehört die Sprache der klassischen Literatur (ca. 1500–1650) schon zu ihr? Wie steht es mit dem 15. Jahrhundert, einer Periode, in der sowohl sprachlich wie gesellschaftlich so manches in Fluß kam? Ferner: nachdem die Schriftsprache in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts eine gewisse Fixierung erfahren hatte, verlangsamte sich die Entwicklung des Laut- und Formenstands beträchtlich. Mit der Methode der historischen Grammatik sind da nur noch wenige Veränderungen zu erfassen, denn für das Werden der Sprache gewinnen nun syntaktische und lexikalische Erscheinungen, oft unter bestimmten stilistischen Bedingungen, eine zunehmende Bedeutung. Außerdem ziehen sich die noch feststellbaren Verschiebungen meist über lange Zeiträume hin, was eine exakte Datenerhebung notwendig macht. Hinsichtlich der Phonetik sind die Hauptthemen dieser Zeitspanne die Weiterentwicklung der Ergebnisse des anlautenden *F*- (die Aspiration, deren velare Verstärkung bzw. der sich in der Standardsprache durchsetzende Schwund), die Aufgabe der Opposition zwischen stimmlosen und stimmhaften Sibilanten und die Neutralisierungstendenzen in der Opposition /*j*/ vs. /*y*/ (*yeísmo*). Was die letzteren betrifft, folgt Lloyd weitgehend den detaillierten Untersuchungen von A. Alonso. Den spärlichen Vorarbeiten entsprechend knapp fällt schließlich der Abschnitt zur analogen Etappe in der Geschichte der Formenlehre aus.

⁴ Es sei an dieser Stelle auf die kürzlich erschienene Basler Dissertation von HILDEGARD SCHEDE, *Die Morphologie des Verbes im Altspanischen*, Frankfurt, usw. (P. Lang) 1987, verwiesen, in welcher aufgrund einer breit angelegten Corpusauswertung eine Reihe exakter Angaben zu diesem Fragenkreis gemacht wird.

⁵ So zum Beispiel J. CORNU, *Recherches sur la conjugaison espagnole au XIII^e et au XIV^e siècle*, in: *Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di M. Caix et M. A. Canello*, Firenze 1886; P. FOUCHÉ, «Le Parfait en castillan», *Revue Hispanique* 77 (1929), 45–87; A. GASSNER, *Das altspanische Verbum*, Halle a. S. (Niemeyer) 1897; S. L. HARTMAN, *Verb Conjugation in the Prose of Alfonso X*, University of Wisconsin 1971; TH. MONTGOMERY, «On the Verb System of Biblia Escorialense 6», *Hispanic Review* 35 (1967), 129–140. In N. 43 p. 362 bezieht sich Lloyd auf Malkiel (1959), womit offensichtlich dessen Aufsatz «Toward a Reconsideration of the Old Spanish Imperfect in -ía/-ié» *Hispanic Review* 27 (1959), 435–481, gemeint ist; dieser fehlt jedoch in der Bibliographie.

Damit die gegen Ende dieser Besprechung geäußerten Vorbehalte das Verdienst von Lloyd nicht über Gebühr schmälern, seien nochmals die unbestreitbaren Qualitäten seines Buches hervorgehoben, seine vorsichtige und sachkundige «interne» Sprachgeschichte, die im wesentlichen von einer bestimmten Literatursprache über deren Auflösung zur Konstitution einer anderen führt. Die Mängel des Werkes sind denn auch in den meisten Fällen Forschungsdefizite, die der Verf. im Rahmen der vorliegenden Arbeit gar nicht wettmachen konnte, zu deren er sich aber deutlich hätte äußern müssen.

Rolf Eberenz



La muerte ocultada. Edición y estudio de BEATRIZ MARISCAL DE RHETT, Madrid (Gredos) 1984–1985, 406 p. (*Seminario Menéndez Pidal. Universidad Complutense de Madrid. Romancero tradicional de las lenguas hispánicas [español – portugués – catalán – sefardí]*, XII).

Die hier anzuzeigende Arbeit ist der nunmehr schon 12. Band in der von Ramón Menéndez Pidal begründeten und alsdann von Diego Catalán fortgesetzten Reihe des *Romancero tradicional*. Zielsetzung der Reihe ist es, für einzelne Romanzen alle erreichbaren (schriftlich fixierten sowie auch mündlich tradierten) Fassungen zugänglich zu machen.

Dieser 12. Band, der im übrigen eine überarbeitete und durch umfangreiches Textmaterial ergänzte Fassung der 1977 vorgelegten Dissertation der Verfasserin bildet, ist der Romanze *La muerte ocultada* gewidmet, die, da sie erst ab Ende des 19. Jahrhunderts Verbreitung fand, relativ spät entstanden sein dürfte (von dem Gedicht liegen keine Handschriften vor; es taucht weder in den «cancioneros» des 15. und 16. Jahrhunderts noch bei den Dramatikern des Siglo de oro auf). Gemeinsamer Inhalt aller Versionen der Romanze ist die Verschleierung des Todes eines Ritters durch dessen Mutter gegenüber der Gattin, die gerade einem Sohn das Leben schenkt; als die Ehefrau nach der Geburt des Kindes Nachforschungen über das Schicksal ihres Mannes anstellt und dann von dessen Tod erfährt, erleidet auch sie den Tod.

Das in dem Lied behandelte Thema hat, wie die Verfasserin ausführlich und überzeugend darlegt (p. 31–56), Vorläufer in skandinavischen, bretonischen und französischen Balladen. Dabei dürften die auf der iberischen Halbinsel verbreiteten Fassungen einen «gwerz armoricano como punto de partida» und «la balada francesa como punto intermedio» (p. 55) gehabt haben.

Von der Romanze liegen nicht nur zahlreiche Versionen, in denen die skizzierte Grundthematik ausgeweitet und variiert wird (cf. p. 19, 23, 24), sondern auch – und das ist eine «particularidad» (p. 8) – drei unterschiedliche Formen vor, nämlich: Versionen in der für die Romanzen typischen Form des 8-Silbners; Versionen in der bei Romanzen weniger gebräuchlichen Form des 6-Silbners, wobei hier zwischen einer «versión vulgata» und den «versiones arcaizantes» zu differenzieren ist (cf. p. 22ss., 24ss.).

Die Verfasserin hat nun alle ihr zugänglichen Fassungen der Romanze *La muerte ocultada* zusammengetragen (dabei greift sie auf bislang schon publizierte Texte, auf die Sammlung des Archivs Menéndez Pidal, auf die Sammlungen von S. G. Armistead u. a. sowie auf die von der «Cátedra Seminario Menéndez Pidal» vorgenommenen Feldforschungen zurück) und, nach den drei metrischen Formen angeordnet, ediert: «El romance hexasílabo. Versiones arcaizantes» (p. 59–91), «El romance octosílabo» (p. 93–157), «La versión

vulgata hexasilaba» (p. 159–278)¹. Jeder in spanischer Sprache gehaltenen Version ist ein – allerdings nur mit großer Mühe aufschlüsselbares – Zahlen- und Siglensystem vorangestellt, das bis ins Detail über deren lokale Provenienz und deren Zugehörigkeit zu einer der drei Romanzenformen informiert.

Der Edition der insgesamt 300 Versionen des Romanzentextes schließt sich ein mit «Una aproximación semiótica» überschriebenes, relativ kurzes Kapitel an (p. 279–333), in dem die Verfasserin, methodisch an C. Segre anknüpfend, «discurso», «intriga», «fábula» und «modelo funcional» untersucht. In diesem Teil der Arbeit werden zwar auf der Basis einer exhaustiven Analyse vollkommen überzeugende Ausführungen zur dichterischen Sprache, zur Struktur des Textes, zu dessen Disposition etc. geboten. Leider vermißt man hier jedoch die Realisierung des in der «Introducción» (p. 38) formulierten Anliegens, Informationen über den Transmissionsvorgang eines narrativen Textes von der einen (z. B. französischen) in die andere (z. B. iberische) Sphäre zu geben. Man hätte hier eine Vertiefung und Ausweitung der auf p. 38–43 vorgenommenen Untersuchungen erwartet.

Sehr schön ist, daß der Band auch «transcripciones musicales» (p. 335–369) zu der untersuchten Romanze enthält. Bibliographie und Indices (p. 371–402) beschließen diese von großem Fleiß und profunder Sachkenntnis zeugende Arbeit, die für die weitere Romanzenforschung nicht nur wertvolle, sondern unverzichtbare Hilfe bietet.

Arnold Arens



PERO LÓPEZ DE AYALA, *Libro de la caza de las aves* (Ms. 16392, British Library Londres), ed. JOHN G. CUMMINS, London (Tamesis Books) 1986.

No resultan fáciles de comprender las razones por las que el grupo genérico de los bestiarios y de los libros de caza y cetrería han despertado, en los últimos seis años, tan vivo interés entre los medievalistas. Podrían aducirse tres causas explicativas de este apasionamiento (aunque seguramente sean otras): 1) la posibilidad de los investigadores por trabajar con un «corpus» textual casi inexplorado; 2) la aparición de nuevos manuscritos, caso del *Libro de los animales de caza*, editado por J. M. Fradejas Rueda; y 3) las nuevas perspectivas críticas con que se aborda este tipo de obras: en ellas, la sociología literaria, por ejemplo, puede encontrar factores explicativos (simbólicos o reales) de los modos de vida y su evolución durante la Edad Media.

Sea como fuere, el hecho es que desde 1982 no ha habido año en que no hayan aparecido estudios, libros o ediciones críticas. El punto de partida lo constituyó la publicación del *The Medieval Castilian Bestiary* – extraído del *Tesoro* de B. Latini – editado por Spurgeon Baldwin, quien arremete contra la opinión comúnmente extendida «that the medieval Spanish Bestiary has been lost: no Latin manuscripts of the Physiologus or the Bestiary have so far been found, and there are no surviving manuscripts of any version in Castilian»¹; también de 1982 es la edición de José Manuel Blecua sobre el *Libro de la caza* de don Juan Manuel, dentro de su «editio maior» de las *Obras completas* del sobrino de Alfonso

¹ Während in der «Introducción» die Anzahl der Versionen in Form des Typs «El romance hexasilabo. Versiones arcaizantes» mit 43 beziffert wird (p. 24), findet man auf p. 59–91 die Edition von nur 37 Versionen dieses Typs. In ähnlicher Weise entspricht die Auflistung von 173 Fassungen des Typs «versión vulgata hexasilaba» (p. 22) nicht der Anzahl der auf p. 159–278 publizierten Fassungen; es sind dort vielmehr 177 Versionen ediert.

¹ Exeter (Univ. Exeter Texts) 1982, p. vii.

X²; en el año de 1983 culmina la reedición de los cinco tomos que había publicado Gutiérrez de la Vega entre 1879-1899; en esa misma fecha, apareció la muy importante edición del *Libro de la Montería* de Alfonso XI, preparada por Dennis P. Sennif³ y que despertó cierta polémica⁴, aunque es modélica en el tratamiento textual; de 1985 es el imprescindible *Ensayo de una bibliografía de los libros españoles de cetrería y montería (ss. XIII-XVII)*, preparado por el ya citado especialista en la materia J. M. Fradejas Rueda⁵, quien en la misma editorial ha publicado en 1985 los *Antiguos tratados de cetrería castellanos* (seis textos) y en 1986 el alfonsí - por la época, al menos - *Libro de los animales de caza*, que también ha interesado a Anthony J. Cárdenas, responsable de una edición en microfichas⁶. De los bestiarios se ha ocupado fundamentalmente Nicasio Salvador Miguel⁷.

De este modo, esta edición de John G. Cummins del *Libro de la caza de las aves*, escrito por Pero López de Ayala, se inscribe tanto en un proceso de renovación de los estudios sobre estas tradiciones genéricas, como en un marco más amplio de acercamiento a la figura del canciller, con recientes aportaciones de gran interés sobre su vida⁸, sobre su historiografía⁹, sobre su obra poética¹⁰ e, incluso, sobre sus traducciones¹¹. Comprendiendo estas

² Ver don JUAN MANUEL, *Obras Completas. I*, Madrid (Gredos) 1982, p. 515-596. Una transcripción de este texto en microfichas (extraída del ms. 6376 de la BN Madrid, fols. 194r-217r) ha sido preparada por REINALDO AYERBE-CHAUX, *Textos y Concordancias de la Obra Completa de don Juan Manuel*, Madison (The Hispanic Seminary of Medieval Studies) 1986.

³ Madison (The Hispanic Seminary of Medieval Studies) 1983; incide su editor en el aspecto sociológico: «... describes in detail the activity of the Royal Hunt, the favorite pastime of the nobility, the *Montería* conveys a vivid picture of daily life in medieval Spain».

⁴ Así, el rechazo del principio ecdótico de *accretive nature* que planteó LEONARDO R. FUNES, en «La distinción entre texto y manuscrito. Observaciones sobre crítica textual a propósito de una reciente edición del *Libro de la Montería* de Alfonso XI», en: *Incipit* 3 (1983), 25-51 o las «precisiones» que apunta J. M. FRADEJAS RUEDA en *Epos* 1 (1984), 283-292.

⁵ Madrid (Cairtel) 1985; en 57 páginas ofrece 139 entradas bibliográficas que van de Argote de Molina a 1984; no hay que olvidar la *Literatura medieval cetrera* de JOSÉ FRADEJAS LEBRERO, Madrid 1969.

⁶ *Libro que es fecho de las animalias que caçan. The Book of Moamin*, Madison (The Hispanic Seminary of Medieval Studies) 1987; en su estudio introductorio indica: «Perhaps it was begun by Fernando, hence the script, and completed by Alfonso, hence the historiated and floriate initials similar to these of the *Lapidario*», p. 18-19. Desconoce, de todos modos, los trabajos de Fradejas Rueda.

⁷ A este último se debe la utilización de estos materiales a fin de aclarar oscuros pasajes de la literatura castellana como es el caso de «La tradición animalística en las *Coplas de las calidades de las donas*, de Pere Torrellas», en *El Crotalón* 2 (1985), 215-224, o el estudio sobre los «Animales fantásticos en *La Celestina*» a aparecer en *Actas de Associazione Centro Studi Sul Teatro Medioevale e Rinascimentale*, Roma (en prensa).

⁸ Destaca el análisis de MICHEL GARCIA, *Obra y personalidad del Canciller Ayala*, Madrid (Alhambra) 1983.

⁹ La lectura de la ed. de WILKINS, CONSTANCE L. & HEANON M., *Corónica del rey don Pedro*, Madison (The Hispanic Seminary of Medieval Studies) 1985 debe confrontarse con los artículos de GERMÁN ORDUNA, JOSÉ LUIS MOURE y JORGE N. FERRO sobre el conjunto de los mss. en que se conservan las crónicas ayalinas, aparecidos en los primeros números de *Incipit* (Buenos Aires). Sería deseable que el proyecto soñado por G. ORDUNA de editar el conjunto de estas *Crónicas* viese pronto la luz.

¹⁰ Así, ha sido editado el *Rimado de Palacio* por J. JOSET [Madrid (Alhambra) 1978], por M. GARCIA [Madrid (Gredos) 1978] y dos veces por G. ORDUNA [Pisa (Giardini Edit.) 1981 y Madrid (Castalia), 1987].

¹¹ *Las décadas de Tito Livio: Edición crítica de los Libros I-III*, ed. de CURT J. WITTLIN, Barcelona (Puvill) ¿1984?

dos vertientes, John G. Cummins ha obrado muy bien al disponer una doble Bibliografía, la primera sobre la condición de autor (p. 39–42; con referencias hasta 1984) y la segunda sobre la cetrería (p. 43–46; más actualizada).

El valor más apreciable de esta edición crítica radica en su planteamiento ecdótico. Muy arriesgado por cierto y de exhaustivo trabajo. John G. Cummins no acomete una reconstrucción textual; selecciona un manuscrito (el llamado A, nº 16392 de la British Library) y lo transcribe, pero acompañado de una cuidadosa recopilación de variantes, que, en bastantes casos, abligan a corregir la lectura de A: «Para la fijación del texto y para las notas hemos tomado en consideración todos los manuscritos del siglo XV, la versión de Lafuente y Gayangos del Ms. X, y algunos manuscritos más modernos» (p. 37). Lo que no queda muy claro son los motivos por los que se ha elegido el ms. A, que, al margen de la letra cuidadosa y clara del s. XV, tiene una foliación desordenada y, al menos, tres letras hasta el s. XVIII. Hay que pensar que John G. Cummins describe veintidós mss. (de los que cinco fueron desconocidos para Gutiérrez de la Vega) e intenta su filiación con el propósito de trazar un *stemma*, el cual tampoco resulta comprensible, por cuanto el editor no encuentra manera de incluir ocho mss. y ha de acudir a motivos temáticos y de tradición textual para fijar las relaciones internas entre los restantes (como, por ejemplo, las recetas). Son loables, de todas formas, los resultados obtenidos, porque la dificultad en dibujar el árbol generalógico proviene, sobre todo, de la propia materia de la cetrería y de su difusión a través de manuscritos en que se mezclaban obras o se refundían, hasta llegar a la unificación, como ocurrió en el caso del tratado de Juan de Sahagún, halconero de Juan II. No hay que olvidar que la extensión de estos textos proviene de su utilidad y que su propósito al escribirse es el de transmitir unos determinados conocimientos, acrisolados, en el mejor de los casos, en experiencias personales. Por ello, resultaba posible que cada eslabón de esta cadena, aun partiendo de unas fuentes comunes (Federico II y el *Dancus*), adquiriera una forma diferente final: con supresiones de capítulos o añadiduras impuestas por el copista para el poseedor del ms.¹² Es decir, que John G. Cummins ha trabajado con veintidós testimonios textuales y que bastante ha hecho con encontrar unos posibles lazos con que fijar las variantes; y éste es el riesgo a que aludí anteriormente, porque sólo por esas variantes se adoptan decisiones que no parecen sacadas de una rigurosa *collatio* (al menos, ésta no se muestra) como la de determinar que dos mss. (A y M) «deben de derivarse los dos de un manuscrito más antiguo en el que dicha receta se encontraba, en efecto, en el folio 40»; tal criterio le lleva a Cummins a emparentar esos dos textos con otro ms. (L) porque resulta «que a veces tiene un texto bastante parecido a A y M» (p. 35). No parecen razones muy convincentes y si hay otros motivos se ocultan, aunque lo que más se eche en falta – repito – sean las justificaciones en la elección de A. Con todo, la anotación de las variantes es tan numerosa que permite ir reconstruyendo las diferentes lecturas que el resto de los manuscritos manifiestan: tal trabajo es el que parece que se ha utilizado para la elaboración del *stemma* ya comentado.

Lo que sí es cierto es que el proceso de transmisión textual importa bien poco en una obra que surge, no sólo de una tradición, sino como traducción literal de otra anterior, el *Livro de falcoaria* de Pero Menino, halconero del rey don Fernando I de Portugal. «En realidad, se trata de un verdadero plagio: traduce casi en su totalidad el *Livro de falcoaria*...» (p. 37), por ello Cummins ha podido resolver muchas diferencias entre las variantes, acudiendo al texto portugués.

¹² Se señala en la «Introducción»: «parece que algunos copistas, confrontados con una obra cuyo interés residía para ellos en su aplicación práctica más bien que en los aspectos literarios, se sentían libres para añadir, omitir y enmendar según sus criterios propios...», p. 35.

No ha de restar mérito a la obra del Canciller este carácter de «traslación»; John G. Cummins emplea buena parte de la «Introducción» en reconstruir las circunstancias personales por que atravesó López de Ayala cuando compuso este tratado de cetrería, labor de entretenimiento del largo plazo de treinta meses en que estuvo preso en poder de los portugueses (tras Aljubarrota, 1386) en el castillo de Obidos; éste es el posible *terminus ante quem* de la escritura de este libro y la explicación de la ausencia de referencias a otros tratados del género, en los que podía haber encontrado una mayor variedad de opiniones; así, por ejemplo, resulta extraño que no mencione el *Libro de la caza* de don Juan Manuel.

Estas extraordinarias circunstancias refuerzan, en algún caso, la originalidad de López de Ayala; salvo en los párrafos en que es posible constatar la traducción directa de pasajes de Menino (Cummins los indica con unos signos situados al margen del texto), en el resto de la obra se aprecia la poderosa personalidad del Canciller imponiéndose sobre la estructura formal del texto desde una renovadora disposición lingüística. Sin olvidar, tampoco, la importancia concedida por el autor a la simbología cetrera, a la que él mismo se incorpora desde su posición social.

La obra de López de Ayala debe valorarse, así, en el interior del proceso creativo medieval, donde una «traslación» no resulta un plagio, sino una continuación de un texto que permanece abierto, a disposición de quien lo quiera *enmendar*; lo que no es un tópico de falsa modestia, sino una postura normal por la que un autor asume antes su función de propagador que de creador; ésta es la valoración que se ha de dar a las siguientes palabras del *Prólogo*:

«E fecho este pequeño libro, acorde de vos lo enbier asy como a mi señor e mi maestro, para que vos lo veades e entendades e tiredes e añadedes lo que a la vuestra merçed pluguiere. Ca en aquella opinion en que vos quisieredes e determinaredes, en aquella me acuerdo» (p. 51)

López de Ayala no se considera, pues, traductor de una obra¹³; él toma el texto de Menino como base para insertar e incluir sus propias vivencias y conocimientos que, sobre la materia de la cetrería, había adquirido desde su juventud, en los años en que sirvió al rey don Pedro; sobre este aspecto, el testimonio de esta obra puede aclarar algunas de esas contradicciones políticas que, tradicionalmente, se le han imputado: «A pesar de los trastornos políticos y de su antiguo apoyo a Pedro, nunca trata de esconder su presencia en aquella corte, ni alude nunca a episodios de la caza en compañía de Enrique de Trastámara (...) Es como si compusiera su libro empleando apuntes hechos en la juventud» (p. 17).

Y son esas alusiones a su memoria, a sus múltiples recuerdos de cacerías y de conversaciones con halconeros y de lento aprendizaje las aportaciones más singulares de este libro. Porque, además de recrear y de revivir la sociedad de finales del s. XIV, dibuja un completo retrato del carácter del Canciller, perfilado con sus opiniones y las analogías que va disponiendo; así, la cetrería no es sólo una actividad limitada a la aristocracia, sino que reproduce el sistema social de «estados» de la Edad Media: estas aves son seres superiores, más gentiles que otros por sus costumbres; sus características se expresan en términos morales, incluso caballerescos, por ejemplo, el *neblí* y el *baharí* se describen «por el gran orgullo que han ... e son de gran coraçon»; es ese neblí el elegido por Pero López de Ayala como símbolo de sí mismo: en él encuentra la velocidad, el atrevimiento, la altanería y el orgullo con que quiere mostrarse, definir su «ardimiento» de caballero. Recuerda John G. Cummins, con gran acierto, la tradición literaria en que los cazadores, los nobles se

¹³ J. FRADEJAS LEBRERO, «Prólogo», *ed. cit.*, p. 38-39.

reflejan en sus aves: desde el *Poema de Mio Cid* hasta el *Fuero de Teruel*, numerosos textos abundan en esa unidad que ave y dueño conforman, tensión sostenida con la que diversos romances plantean su intriga inicial.

Los criterios de presentación del texto son tan rigurosos como el aparato de variantes que figura a pie de página. Resulta en ocasiones confusa la manera de distinguir entre la «traslación» de Menino y lo que es original del Canciller; mayor claridad ofrece Fradejas Lebrero, poniendo en cursiva lo que López de Ayala traduce literalmente y en letra redonda las interpolaciones que entremete en el texto desde el cap. XI, que es el I del tratado del portugués; cotejando, en este sentido, las ediciones de Fradejas y Cummins resulta que el primero ofrece un número mayor de interpolaciones, lo que permite seguir más de cerca el tratamiento textual que impone Ayala a su fuente.

Por otra parte, aunque no se delimitan características a que ha de obedecer la puntuación y la división de párrafos ésta resulta correcta, porque al menos, no como en otras ediciones, se utilizan los mismos signos para semejantes construcciones lingüísticas, lo que facilita su lectura. La regularización fonética afecta sólo a la *u* como *v* y a la *R* inicial transcrita como *r*; son principios conservadores que acercan al especialista la ortografía del ms. A, cuya foliación se indica en el margen izquierdo. Para la reproducción de los dibujos, Cummins sigue el ms. L, conservado en la Academia de la Historia, sin adentrarse en mayores análisis.

Son importantes los tres apéndices finales: I) analiza las aves de caza que conoció Pero López de Ayala, pertenecientes a ocho clases, con bibliografía que amplía su conocimiento; II) ofrece la lista completa de aves que figuran en los mss. que Cummins ha consultado para preparar esta edición, lo que permite comprobar la evolución etimológica y el proceso de dispersión semántica sufrido por algunos nombres, cuyo significado hoy se ignora; y III) clasifica alfabéticamente el conjunto de variantes.

En suma, esta edición del *Libro de la caza de las aves* cumple con los dos objetivos ya precisados: mostrar la originalidad estilística de P. López de Ayala en su trabajo de 'trasladador' y ayudar a completar el grupo genérico de esta clase de tratados, situados a medias entre los opúsculos científicos y las obras literarias.

Fernando Gómez Redondo



Diego de San Pedro's Cárcel de amor. A critical edition. Ed. IVY A. CORFIS, London (Tamesis Books) 1987, 245 p.

Der wohl in den letzten Jahren des 15. Jahrhunderts gestorbene Dichter Diego de San Pedro hat neben mehreren Gedichten drei Prosawerke (*Tractado de amores de Arnalte y Lucenda*, *Sermón*, *Cárcel de amor*) geschrieben. Die Entstehungszeit des *Cárcel*, des bekanntesten Prosawerkes des Autors, läßt sich zwischen 1483 (Jahr der Schlacht von Lucena, auf die im Text Bezug genommen wird) und 1492 (Erscheinungsjahr der ersten Textedition) ansetzen. Thema des Werkes ist die Darstellung der tragischen Liebesbeziehung zwischen Leriano und Laureola: Leriano, von Leidenschaft zu Laureola ergriffen, wird vom Gott der Liebe damit bestraft, daß er sich in einen Kerker begeben muß, bis seine Liebe erwidert werde. Er stellt zwar die «fama» der verleumdeten Geliebten wieder her; als diese aber auch dann noch nicht dem Werben des Mannes nachgibt, beschließt Leriano, den Hungertod zu sterben. Die Totenklage der Mutter, einer «der bedeutenden spanischen Todestexte»¹, beschließt den Roman.

¹ H. FLASCHE, *Geschichte der spanischen Literatur, I: Von den Anfängen bis zum Ausgang des fünfzehnten Jahrhunderts*, Bern/München 1977, p. 391.

Von dem Werk, von dem leider keine Handschriften mehr erhalten sind, erschienen, nachdem es erstmalig 1492 in Sevilla gedruckt wurde, bis zum Jahre 1598 27 weitere spanische Editionen; bereits ab 1493 folgten Übersetzungen ins Katalanische, dann ins Italienische, Französische, Englische und Deutsche sowie ab 1552 zweisprachige (spanisch-französische) Ausgaben (cf. die ausführliche Auflistung p. 237–239). Alle elf neueren, d.h. im 20. Jahrhundert bislang entstandenen Editionen (cf. p. 238) wählen ausnahmslos die 1492 publizierte Ausgabe als Textbasis. Dabei ist aber festzustellen, daß «(l)os demás editores modernos no hacen más que reproducir el texto», wie K. Whinnom richtig sagt². Die von Whinnom selbst besorgte Ausgabe ist zwar «the most thorough and careful effort made to date to edit *Cárcel de amor*» (p. 49); sie ist aber ebensowenig wie die dann 1977 von E. Moreno Báez vorgelegte Edition³ eine kritische Textausgabe. In beiden Fällen fehlen sowohl ein kritischer Apparat mit dem Verzeichnis aller Varianten als auch eine kommentierende Begründung der gewählten Lesart. «A serious collation of all early editions, a thorough textual annotation, and a careful conservation of the original language of the romance needed to be undertaken.» (p. 50).

Die in diesen von Corfis formulierten Worten beschriebene Forschungslücke schließt er mit seiner hier vorgelegten Arbeit in gelungener Weise. Auch er wählt den Text der Ausgabe von 1492 als Basistext, wobei er allerdings Interpunktion, Worttrennung und Schreibung großer Anfangsbuchstaben modernisiert und der besseren Lesbarkeit wegen Abkürzungen (in Kursivdruck) auflöst. C. hat nun aber nicht nur in einem von stupendem Fleiß zeugenden kritischen Apparat erstmalig alle Textvarianten zusammengetragen, sondern in überzeugender Form mehrfach auch die Version von 1492 korrigiert (die im Text durch viereckige Klammern gekennzeichneten Korrekturen werden in den «Notes» [p. 207–236] ausführlich begründet), so daß ihm in der Tat die Rekonstruktion des archetypischen Textes gelungen sein dürfte.

In dem der Textedition (p. 85–205) vorangehenden Darstellungsteil geht C. zunächst auf die Frage ein, «how the text was read and transformed throughout the fifteenth and sixteenth centuries» (p. 3). An wenigen willkürlich ausgewählten Beispielen zeigt er auf, daß in den einzelnen Editionen Wortumstellungen, Hinzufügungen und Weglassungen etc. vorgenommen wurden. Diese nur fragmentarische Zusammenstellung vermittelt nun aber keineswegs, wie der Editor meint, einen Einblick in «contemporary style and thought» (p. 14). Ein solches (hier allzu vorschnell formuliertes) Urteil kann nur auf der Basis einer umfassenderen und systematischer angelegten Textanalyse gefällt werden. – In den dann anschließenden Abschnitten «Catalogue of editions» (p. 16–50), «Stemma» (p. 51–69) und «Linguistic description» (p. 70–75) wird eine ausführliche, bislang noch ausstehende Beschreibung aller Editionen⁴ des *Cárcel*, ihrer Filiation und ihrer Sprache geliefert. Die mit großem Fleiß zusammengetragenen Informationen stellen eine wertvolle und unerläßliche Hilfe für weitere Forschungen über dieses Werk von Pedro de San Diego dar. Das positive Urteil über diese Abschnitte wird leider etwas getrübt durch die vielen Wiederholungen (z.B. p. 21s./51–52/237–238; 16/51; 16 N 2/238–239 u.a.) sowie durch die sehr weitschweifigen Erläuterungen zur Beschreibung der Editionen. – Zu bedauern ist auch, daß der Autor auf einen Abschnitt verzichtet hat, in dem er auf inhaltliche Aspekte des *Cárcel* eingegangen wäre (z.B. Bedeutung von «fe»; Aufbau des Werkes; der Brief als Strukturelement des Textes), und daß ein Glossar fehlt.

² *Diego de San Pedro, Obras completas II, Cárcel de amor*, ed. de K. WHINNOM, Madrid (Clásicos Castalia) 1971, p. 73.

³ *Cárcel de amor*, ed. E. MORENO BÁEZ, Madrid (Cátedra) 1977.

⁴ Bei K. WHINNOM z.B. (p. 68–70) wird nur eine Auswahl der Editionen abgedruckt.

Diese kritischen Bemerkungen wollen und können das hohe Verdienst von Ivy A. Corfis nicht schmälern, hier erstmalig eine kritische Edition des *Cárcel* – und dies in exzellenter Form – vorgelegt zu haben. Dafür gebühren dem Editor Dank und Anerkennung.

Arnold Arens



Celestina. Tragicomedia de Calisto y Melibea. Fernando de Rojas. Introducción y edición crítica de MIGUEL MARCIALES. vol. I: *Introducción*; vol. II: *Edición crítica*, University of Illinois Press 1985, 372 p. + 306 p. (*Illinois Medieval Monographs I*).

Wie Don Juan oder der Don Quichotte zählt die Kupplerin und Hexe Celestina, die Hauptfigur der gleichnamigen Komödie/Tragikomödie Fernandos de Rojas (die im übrigen von dem Kompositen Maurice Ohana erstmalig zum Thema einer am 13. Juni 1988 in Paris uraufgeführten Oper gemacht wurde), zu den großen «Mythen» der spanischen Literatur. Das im letzten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts entstandene Werk, von Lope de Vega als «tragedia famosa» gerühmt, hat wie kein zweites dieser Epoche einen unmittelbaren und anhaltenden Erfolg erlebt. Von 1499 (Erscheinungsjahr der ältesten erhaltenen Edition) bis 1541, dem Todesjahr Fernandos de Rojas, erschienen allein 29 Ausgaben (von Marciales als «ediciones priores» [p. 5] bezeichnet). Bis 1633/34 folgten 89 weitere Editionen («ediciones posteriores») [p. 5], darunter Übertragungen ins Englische, Flämische, Französische, Deutsche, Italienische und Lateinische. Mit der 1822 von Léon Amarita besorgten Ausgabe beginnt die Reihe der insgesamt als mehr oder minder defizitär zu qualifizierenden «ediciones modernas» (p. 5). Die jüngste kritische Edition haben George Douglas Trotter und Manuel Criado de Val im Jahre 1958 (Neudrucke 1965 und 1970) vorgelegt; diese im übrigen in weiten Teilen fehlerhafte Ausgabe hat aber heute ihren Wert verloren, da sie sich fälschlicherweise auf den Sevillaner Druck von 1502 als sichersten Textzeugen gründet. Die Edition von Dorothy S. Severin (1969, 1981⁸) ist zwar eine recht zuverlässige (und handliche) Ausgabe; sie ist jedoch keine kritische Edition, sonder «nur» eine «edición popular» (p. 4).

Da eine neue textkritische Edition der *Celestina* somit schon seit Jahren ein dringendes Desiderat darstellt, ist es mehr als begrüßenswert, daß Marciales mit dem Band II der hier anzuzeigenden Arbeit diese Lücke zu schließen versucht. Außerdem bedürfen die in der Forschung immer noch kontrovers diskutierte und nicht gelösten Probleme der Druck- und Textgeschichte sowie der Verfasserschaft einer endgültigen Klärung; diesen Fragenkomplexen ist Band I der Arbeit gewidmet.

Marciales' Werk ist das Ergebnis zwölfjähriger intensiver *Celestina*-Forschungen (1965–1977). In Ermangelung einer adäquaten Finanzierungsmöglichkeit konnte die Arbeit nach ihrer Fertigstellung jedoch nicht bei einem Verlag publiziert werden. Ist es schon bedauerlich, daß nach Abschluß der Untersuchungen acht Jahre bis zu deren Veröffentlichung vergehen mußten, so ist es noch bedauerlicher, daß der Verfasser den Druck seines Werkes nicht mehr erleben konnte; er starb im Jahre 1980. Der Initiative von Marciales' akademischem Lehrer Miroslav Marcovich ist es zu verdanken, daß Brian Dutton und Joseph T. Snow die postume Publikation als Band I der neugegründeten Reihe «Illinois Medieval Monographs» besorgten.

In Band I des Werkes, der «Introducción», die Marciales selbst – und dies mit vollem Recht – als «la más extensa tentativa (...) sobre los muchos puntos oscuros que aún se dan» (p. XVII) bezeichnet, geht es zum einen um inhaltliche Probleme, das Erscheinungsjahr,

das Abhängigkeitsverhältnis etc. der verschiedenen erhaltenen und auch verloren gegangenen Editionen der *Celestina*. Mit stupendem Fleiß wird alles Material zu diesen Fragenkomplexen zusammengetragen und minutiös ausgewertet. Zunächst (p. 19–60) werden ausführlich die drei «ediciones priores primarias» (Burgos 1499, Toledo 1500, Sevilla 1501) behandelt, in denen der Stoff des in diesen Versionen noch als «comedia» bezeichneten Stückes 16 «autos» umfaßt. Später (p. 195–267) werden in ebenso großer Ausführlichkeit verschiedene Editionen des auf 21 (und in drei Editionen auf 22) «autos» ausgeweiteten und nun als «tragicomedia» bezeichneten Stoffes untersucht. Um die Filiation der Editionen zu klären, bezieht Marciales auch die metrische Version der *Celestina* von Juan de Sedeño (1540), die lateinische Übersetzung von Kaspar von Barth (1624) und die englische Übersetzung von James Mabbe (1631) in die Analyse mit ein. Der älteste erhaltene Text, in dem das Schauspiel 21 «autos» zählt, ist die 1506 in Rom erschienene italienische Übersetzung von Alfonso Ordóñez. Bei der Ausweitung des Werkes von 16 auf 21 bzw. 22 «autos» sind an dem 16 «autos» umfassenden Teil der *Celestina* zahlreiche «supresiones», «sustituciones» und «adiciones» vorgenommen worden, die Marciales genauestens verzeichnet.

Zum anderen geht es in Band I um die «explicación del paso de la obra en 16 autos al estado de 21 (22) autos» (p. 1), d. h. um die «transición de las comedias a las tragicomedias» (p. 61) und um die Herausarbeitung der verschiedenen Teile des Werkes sowie um die Klärung der Verfasserschaft dieser Teile (p. 61–194). Und hier kommt Marciales zu interessanten, in der *Celestina*-Forschung völlig neuen Ergebnissen. Während die Kritik des 19. Jahrhunderts von J. M. Blanco White bis hin zu Menéndez Pelayo fast übereinstimmend einen einzigen Verfasser, nämlich Fernando de Rojas, für die Akte 1–16 sowie für die als *Tratado de Centurio* bezeichnete Erweiterung annahm, gilt nach neuerem Urteil Rojas zwar als Autor der «comedia» (Akte 2–16) sowie der Zusätze, die den Text der «tragicomedia» ausmachen; Akt 1 hingegen, so glaubt man, muß angesichts der unverkennbaren Unterschiede zu den übrigen Teilen des Werkes von fremder Hand (von Rodrigo de Cota?) geschrieben worden sein. Laut Marciales nun besteht die *Celestina* aus vier deutlich voneinander unterschiedenen Teilen. Es sind dies:

1) Der den gesamten ersten Akt und Szene 1 des zweiten Aktes umfassende «Esbozo» (p. XIII), der – so Marciales – zweifelsfrei aus der Feder von Rodrigo de Cota stammt. Es sei deutlich darauf hingewiesen, daß sich Marciales mit der Einbeziehung von Szene 1 des zweiten Aktes in den «Esbozo» in Widerspruch stellt zu Rojas' eigenen Äußerungen (cf. den letzten Satz des das Werk einleitenden Briefes «El autor a un su amigo» [vol. II, p. 4]).

2) Die von Fernando de Rojas geschriebene «Continuación», «la parte esencial de la obra» (p. XIII), die den Rest von Akt 2, Akte 3–13, Szenen 1–4 von Akt 14, Akt 19 ab Szene 5 und Akte 20–21 umfaßt.

3) Die «Gran Adición» (p. XIV) – Rojas selbst spricht im letzten Satz des Prologs von einer «nueva adición» (vol. II, p. 13) –, die nach Marciales nicht, wie man vermuten könnte, mit dem *Tratado de Centurio* identisch ist, sondern nur aus Szenen 5–7 von Akt 14, dem gesamten Akt 16 und Szenen 2–4 von Akt 19 besteht. Diese Ergänzungen seien erstmalig in einer heute nicht mehr erhaltenen Edition erschienen, und erst in einer folgenden Ausgabe sei dann der vierte Teil des Werkes hinzugefügt worden.

4) Der *Tratado de Centurio*, der Szene 8 von Akt 14, Akte 15–18 und Szene 1 von Akt 19 umfaßt, der nach fester Überzeugung des Verfassers auf keinen Fall von Fernando de Rojas stammt (p. 172–194). Vielmehr seien diese Teile von einem «entremés» mit dem Titel *Tratado de Centurio*, das von einem kaum bekannten Autor namens Sanabria verfaßt worden sei, interpoliert. – Da Marciales für diesen vierten Teil der *Celestina* Fernando de Rojas als Autor ausschließt, platziert er in seiner Edition diese Passagen als Appendix an das

Ende des Textes (vol. II, p. 273ss.) und «zergliedert» somit das bislang stets als Einheit edierte Werk in unübersichtlicher Weise.

Mögen etliche oder vielleicht sogar viele der von Marciales vorgetragenen Thesen von manchem mit großer Skepsis aufgenommen werden, da sie oft rein hypothetischen Charakters sind, so steht aber doch insgesamt der Wert des Bandes I außer Frage. In äußerster Dichte wird hier erstmalig zu allen relevanten Problemen der *Celestina*-Forschung Stellung bezogen, und dies auf der Basis einer äußerst umfassenden, fast schon lexikonähnlichen Materialsammlung. Für die weitere *Celestina*-Forschung stellt dieser Band eine wertvolle und unersetzbare Hilfe dar.

Obwohl gilt «Nihil nisi bene de mortuis», möge es doch erlaubt sein, einige kritische Punkte anzumerken: 1) Sehr störend, da wenig fein und taktvoll ist der vielfach überheblich-ironische Ton, in dem Marciales die Thesen und Hypothesen anderer abtut. Cf. z.B. p. 84 und 184 (um nur zwei von vielen möglichen Beispielen zu nennen), wo es um die Frage der Autorenschaft des *Tratado de Centurio* geht; und auf diesen bezogen dann von «Gran Embuchador» (p. 84) zu sprechen, erscheint mir – um es euphemistisch auszudrücken – mehr als unpassend. – 2) Seine eigenen Hypothesen stellt Marciales gewöhnlich als feststehendes Faktum hin, wobei er sich auf Schritt und Tritt apodiktischer Formulierungen bedient wie etwa «ciertamente» (p. XIV, 71), «sin duda» (p. XX), «es evidente» (p. 19), «no hay errata» (p. 185), «indudablemente» (p. 232) u. a. – 3) Störend wirken auch die oft langen und meist in einem ganz persönlichen Stil gehaltenen Exkurse und Abschweifungen vom Thema. Fast lächerlich wird es dann, wenn Marciales beklagt, daß «en Madrid (...) Rojas no tiene ni calle ni plaza» (p. 143). – 4) Schließlich einige kleine Fehler, die mir aufgefallen sind: p. XIV, 7. Zeile muß es 7 statt 6 heißen; p. 370, 3. Zeile fehlt die Zahlenangabe 107; p. 370, 11. Zeile ist 142 durch 147 zu ersetzen.

Band II enthält die kritische Textedition. Die Edition wurde auf der Basis eines Vergleichs aller «ediciones priores» sowie mehrerer nach 1541 erschienener Ausgaben und Übersetzungen erstellt. Varianten der gewählten Lesart sind in dem sehr umfangreichen, mit größter Sorgfalt angelegten kritischen Apparat enthalten. Um für den Leser die Bezüge zwischen Text und kritischem Apparat zu erleichtern, hat Marciales jeden Akt der Tragikomödie (zusätzlich zu der Unterteilung in Szenen) in «versículos» gegliedert. Die Graphie des Textes, deren Grundzüge in vol. I, p. 305–326 dargelegt sind, ist an den «usos de la imprenta que en el período rojano se apartan generalmente de las recomendaciones que Nebrija hizo» (vol. I, p. 305) orientiert. Durch die Verwendung verschiedener Schriftbilder werden außerdem Emendationen sowie die am Text der «comedia» vorgenommenen «adiciones» und «sustituciones» angezeigt.

Zusammenfassend ist festzuhalten, daß Marciales mit der vorgelegten kritischen Edition der *Celestina* eine hervorragende philologische Arbeit geleistet und eine seit langem bestehende Forschungslücke in trefflicher Weise geschlossen hat.

Arnold Arens



JOHN M. LIPSKI, *The Spanish of Equatorial Guinea: the dialect of Malabo and its implications for Spanish dialectology*, Tübingen (Niemeyer) 1985. (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 209).

Das Spanische hat als Kolonialsprache in Afrika zwar nie auch nur annähernd dieselbe Bedeutung erreicht wie Englisch, Französisch und Portugiesisch. Als Amts- und Hoch-

sprache Äquatorialguineas ist es aber immerhin mehr als nur eine Kuriosität unter den überseeischen Varietäten der Sprache Cervantes'; und dies, obwohl es in den Standardwerken zur Geschichte und Verbreitung des Spanischen – so etwa in der Sprachgeschichte von Lapesa und in der Dialektologie von Zamora Vicente – meist unerwähnt bleibt. Lipski betritt mit seiner Studie weitgehend Neuland, war doch das Spanische Äquatorialguineas (AeSp) bis zum Erscheinen zweier wichtiger Arbeiten von Germán de Granda (cf. Bibliographie bei Lipski, p. 96) im Jahre 1984 kaum Gegenstand längerer Untersuchungen gewesen. Um Neuland handelt es sich denn auch in doppelter Hinsicht, zum einen in Bezug auf das sprachliche Material, zum anderen, was die Methodenwahl betrifft. Im Gegensatz nämlich zu fast allen anderen spanischsprachigen Nationen gibt es in Äquatorialguinea kaum Einheimische, welche Spanisch als Muttersprache besitzen bzw. als Hauptkommunikationsmittel verwenden. Spanisch gilt zwar wie die jeweiligen europäischen Sprachen anderer ehemaliger Kolonien als wichtiges Instrument im Dienste der jungen nationalen Identität und bildet eine Art Klammer um die verschiedenen afrikanischen Idiome; aber abgesehen davon, daß die Hispanisierung des Gebiets erst in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts einsetzte und unter der Diktatur von Francisco Macías stark gebremst wurde, ist Spanisch eben doch in hohem Maße eine Vehikulärsprache mit kaum ausgeprägter stilistischer Variation geblieben. Die Beschreibung eines solchen künstlichen Gebildes bietet deshalb besondere Schwierigkeiten. Da es für den Einzelsprecher fast immer eine Zweitsprache darstellt, fällt die Entscheidung nicht leicht, ob die registrierten Erscheinungen als systemhafte Abweichungen vom Standard-Spanischen oder als eigentliche Fehler im Sinne eines mangelhaften Spracherwerbs zu interpretieren sind. Lipski hatte bei seiner Arbeit zwei Ziele vor Augen: einerseits ging es ihm um eine sprachliche Bestandesaufnahme, andererseits hatte er sich vorgenommen, die Hauptkennzeichen des AeSp zu den übrigen regionalen Varianten des Spanischen in Beziehung zu setzen. Dabei versuchte er insbesondere, neue Elemente in die Diskussion über mögliche afrikanische Einflüsse im Spanischen der Karibik einzubringen. Im Zusammenhang mit dem sprachlichen Inventar steht eine ausführliche Einleitung in die Geographie, Geschichte und Sozialstruktur des Landes. Die eigentliche Beschreibung des AeSp umfaßt ein Kapitel zur Grammatik und vier Kapitel zur Phonologie. Wortschatz und Semantik werden ausdrücklich ausgeklammert, wobei Lipskis Argumentation, lexikalische Aspekte könnten nicht anhand von Aufnahmen spontaner Sprache erforscht werden und die in der spanischen Dialektologie üblichen Fragelisten seien für das AeSp unbrauchbar, (p. 15) nicht restlos überzeugt.

Das Herzstück des Buches bilden die Kapitel zur Lautlehre. Das erste von ihnen enthält die wichtigsten Besonderheiten im Vergleich zur Standardsprache, die restlichen drei ausgewählte Formen, welche für die Bestimmung der Stellung des AeSp im Konzert der spanischen Regionalvarietäten von Bedeutung sind, so z.B. die Behandlung der Liquida (Neutralisierung der Opposition /r/ vs. /r̄/, Lambdazismus, Rhotazismus, usw.), dann die Velarisierung von /n/ am Wortende und schließlich – von besonderem Interesse – die Aspiration bzw. Tilgung des implosiven /s/, eine Entwicklung, die weite Teile der spanischsprachigen Welt erfaßt hat und noch weiter fortschreitet. Bereits in diesen zentralen Kapiteln erörtert Lipski eingehend die Frage, ob die analogen Erscheinungen in Iberoamerika afrikanischen Ursprungs sein könnten, und kommt dabei meist zu negativen Ergebnissen. In vielen anderen Fällen ergibt sich nämlich, daß die vom kastilischen Standard abweichenden und afrikanischem Einfluß zugeschriebenen Formen im AeSp gerade nicht auftreten. Allerdings vergleicht Lipski eben auch Systeme, die auf ganz verschiedenen Ebenen liegen: die unter nur mäßigem normativem Druck entstandenen volkstümlichen Varietäten Lateinamerikas und die fast vollständig durch Schule und Verwaltung gesteuerte Sprache Äquato-

rialguineas. Zwar weist er wiederholt darauf hin, daß er sich der Diskrepanz bewußt ist; aber eine objektgerechtere Optik hätte in manchen Abschnitten eine gerafftere Darstellung erlaubt. Es folgen in Kapitel 8 Informationen zur sprachlichen Rolle der beiden Rundfunkstationen, dann im Kapitel 9 eine Bilanz zur Frage der lautlichen Interferenzen in den spanischen Varietäten der Karibik – sie fällt nach allem bisher Gesagten erwartungsgemäß mager aus – und schließlich eine ausführliche Bibliographie sowie verschiedene Sprachproben. Liest man diese teilweise sehr interessanten Texte durch, so bedauert man, daß sich der Verfasser nicht stärker auf eine morphosyntaktische Analyse seines Corpus konzentriert hat, wie dies z.B. im Falle der Materialien des PILEI-Projekts über Madrid geschehen ist¹. Offensichtlich interessierten ihn die lautlichen Probleme weit mehr; angesichts dieses Schwerpunkts hätte man allerdings eine phonetische Transkription der Textproben erwarten dürfen. Merkwürdig vereinfachend wirken ferner eine Reihe von Tabellen, in welchen die einzelnen Phonemrealisierungen teils in Städten (Barcelona, Madrid, Cáceres, usw.), teils in ganzen Ländern (Kuba, Dominikanische Republik, usw.) aufgelistet werden (p. 51, 62, 64, 68, 69). Schade, daß Lipski sich als Hauptaufgabe ein so unergiebiges Thema vorgenommen hat; daß dieses in eine Sackgasse führen mußte, hätten vermutlich ein paar gezielte Vorarbeiten gezeigt.

Rolf Eberenz



AMABLE VEIGA ARIAS, *Algunas calas en los orígenes del gallego*, Vigo (Galaxia) 1983, 312 pages.

This book is a nearly unmodified version of Veiga Arias's doctoral thesis, presented in the University of Santiago de Compostela in December 1980. It is the dissertation of a researcher who, several years previously, had published a number of articles on the phonological system of Galician. These articles, collected together in a book, make up the first and so far the only structural handbook of Galician phonology². The purpose of Veiga Arias's dissertation is to contribute to knowledge of the first phase of the history of the Galician language. In this initial phase (from the 8th to the 12th century), Latin was no longer spoken in Galicia, having been supplanted by Romance. Although there are no known texts written in Galician, notarial documents in Latin do feature sporadic Galician words and phrases. This is the material of which the author has availed himself for his study, a large set of diplomas written in the notarial Latin of Galicia between the 9th³ and the 12th centuries. Some of these documents have already been published elsewhere, but many were previously unpublished.

¹ Cf. dazu etwa A. QUILIS, *La concordancia gramatical en la lengua española hablada en Madrid*, Madrid (C.S.I.C.) 1983; E. V. ENRÍQUEZ, *El pronombre personal sujeto en la lengua española hablada en Madrid*, Madrid (C.S.I.C.) 1984, und A. QUILIS et al., *Los pronombres 'le', 'la', 'lo' y sus plurales en la lengua española hablada en Madrid*, Madrid (C.S.I.C.) 1985.

² A. VEIGA ARIAS, *Fonología gallega*, Valencia (Bello) 1976.

The book reviewed here is thus, in the field of Galician linguistics, a work on the lines of Menéndez Pidal's masterpiece⁴ on the origins of Spanish and Sletsjöe's book⁵ on the evolution of intervocalic -l- and -n- in Old Portuguese, as Veiga Arias himself explicitly declares in the Introduction (§ 0.2). This equivalence becomes more evident if we bear in mind that the author has concentrated on several topics of Galician historical phonetics and phonology, those which best differentiate this language from other Romance tongues. He has thus followed the tradition, implicitly established by the two scholars just mentioned, of paying especial attention to the graphic and phonic aspects of the medieval Romance languages. Specifically, Veiga Arias takes the spellings of the Galician words sporadically inserted in the notarial Latin diplomas and tries to infer the phonetic and phonological reality that these spellings attempt to represent.

The study is illustrated throughout with a large number of words which serve as evidence of each of the graphic and phonetic phenomena commented on. As a general rule, these words are not presented out of context but within quotations large enough to facilitate the reader's own interpretation of the examples and afford him the means to form his own opinion and to disagree with the author's view if he thinks fit (cfr. § 0.7). This practice shows a wish to pursue objectivity and eschew dogmatism that is very commendable, all the more so in that such an attitude is unfortunately not always reflected in studies of Galician, which are often vitiated by preconceived, unrigorous extralinguistic considerations. This lack of dogmatism is evident throughout the book, beginning with the introductory chapter, in which the author states that his main purpose is not to offer definitive solutions but to search for and pose problems: «Digamos [...] que más que a buscar soluciones nos hemos orientado a buscar y formular problemas: más que dejar zanjadas cuestiones hemos procurado formular sugerencias que estimulen a otros a sumarse a la tarea» (§ 0.9). In the body of the book this attitude surfaces repeatedly. In § 9.6, for example, the author refers to several occurrences of the form *mamona*, which exhibits an unetymological *n* (cfr. the Latin etymon *MAMMŪLA*, diminutive of *MAMMA*). Three possible explanations are offered (actually, five are mentioned, not just three) and on finding that none is clearly superior to the others the author accepts them all as equally valid. Other examples for which several explanatory hypotheses are offered, and not just one, are the unetymological restoration of *l* in *Colimbrie* (< Celtic *CONIMBRĪGA*) and the corresponding name for the inhabitants, *Colimbrianos* (§ 9.28); the palatalization of -ll- before -i in family names such as *Mourelle* or *Lobelle* (§ 9.33); and the existence of forms such as *taleiga* (< Arabic *talīqa*) with a seemingly analogical diphthong [ej] (§ 5.78).

It is impossible, in this short review, to analyse in detail all the graphic and phonetic data that Veiga Arias studies in his book. I shall accordingly limit myself to commenting on those aspects which I consider to be the most interesting. It has already been mentioned that, as a preliminary to the study of phonic data, the author is obliged to pay attention to spelling. In doing so, he often has to deal with seemingly odd, anomalous or equivocal spellings. As a general rule, he solves these problems shrewdly and perspicaciously. On the one hand, some complex spellings (i. e. spellings formed by the conjunction of several graphemes) are shown not to correspond exactly to the sum of the values which the individual component

³ A few documents dating back to the 8th century were also taken into account.

⁴ R. MENÉNDEZ PIDAL, *Orígenes del español*. Estado lingüístico de la Península Ibérica hasta el siglo XI, Madrid (Supplement no. 1 to *Revista de Filología Española*) 1926; 3rd ed. with corrections and additions, Madrid (Espasa-Calpe) 1950.

⁵ L. SLETSJÖE, *Le développement de 'l' et 'n' en ancien portugais*. Etude fondée sur les diplômes des *Portugaliae Monumenta Historica*, Paris (Presses Universitaires d'Oslo) 1959.

graphemes have (e. g., *ob* with the value [ou]); and, on the other hand, it is shown that some single graphemes really represent a cluster of sounds (e. g., *o* as [ou], *u* as [ou])⁶. It must nevertheless be recognized that the alternation of several spellings to represent the same phonetic reality is fairly surprising. Sometimes (p. 36 and 192) Veiga Arias falls back on the clerk's wish for *variatio* in order to justify these curious alternations. On this point I cannot share the author's opinion; rather, I would point to the haziness of graphic norms in the most archaic phase of a language with no written tradition, like early Galician.

Another interesting graphic issue is the use of the digraph *ch* to represent unvoiced palatal affricate /c/. The author notes this usage as early as the mid 9th century, and thus proves that it is native to Galicia and cannot have been imported from France, where it seems only to have emerged towards the end of the 9th century.

With regard to problems of a strictly phonic nature, it is worth emphasizing some really novel and interesting ideas. For example, in Galician the falling diphthongs [aj] and [au] generally become [ej] and [ou] because of the assimilation of the nuclear vowel to the degree of aperture of the semivowel. Veiga Arias suggests the possibility that in medieval Galician there also existed a further phase in the evolution of these diphthongs, namely monophthongization⁷. Certainly, he recognizes that the cases of [e] instead of [ej] are doubtful, probably being due to crosses between variants of the same word (*texario*, with [e], for example, seems to be a cross between the Latinate *taxario* and the Romance *teixeiro*), although one cannot rule out the possibility that this was a tendency to monophthongization which did not prevail (cf. chapter 6); but the monophthongization of [ou] to [o] is clearer, occurring mainly when the diphthong is followed by [r] or [l] in implosive position in the syllable (Germ. *ATAULFU* > *Adolfo*)⁸ or when the semivowel undergoes an eliminatory assimilation before a following labial consonant (Lat. *CALVU* > *Cobo*); see §§ 8.14, 8.17 and 8.20⁹.

The author also shows that geminate -LL- becomes palatal /ʎ/¹⁰ when it is followed by -ī in family names such as *Mourelle*, *Cartelle*, *Boelle*, etc. As he admits, it is not easy to find an explanation for this strange palatalization, which moreover does not seem to occur in any other word class of Galician morphology. With regard to the loss, in Galician, of intervocalic -L- and -N-, Veiga Arias says that the great majority of the instances of this loss occur in 12th century documents, although he also mentions some considerably earlier examples (e. g., *Flamua* in 1037 and *Hermegildo* in 887). He also analyses mistaken «restorations» such as the occurrence of *n* instead of *l* or vice versa (as in *mamona* and *Colimbrie* respectively) or the introduction of a grapheme to represent a phoneme that never existed (e. g., *tila* instead of *tía*)¹¹. As was mentioned above, several possible explanations may be given for these mistaken restorations, but they are at all events «prueba de la desaparición de ambas conso-

⁶ Cf. several examples of explanations of this kind in §§ 4.2 to 4.4 (concerning the spellings employed to represent the Latin clusters PL-, CL-, FL-), § 8.19 (concerning the spellings which serve to represent the diphthong [au] > [ou]), etc.

⁷ A process coinciding with that seen in Castilian. We leave now aside the few cases where [aj] becomes [i] (e. g., *Quiroga* from *Queiroga*).

⁸ This fact, hitherto unknown in Galician historical phonetics, is enunciated as a phonetic law on p. 175.

⁹ Cf. now A. VEIGA RODRIGUEZ, «Oír, col e outros casos de [o] < au en galego», *Verba* 9 (1982), 153-200 and «Notas sobre algúns procesos reductivos de ditongos decrecentes en galego», *Verba* 13 (1986), 301-11.

¹⁰ As in Castilian.

¹¹ Cf. the Greek etymon *Θεία*, which passed into the late Latin *THIA* and from there into several Romance languages.

nantes [-L- and -N-] entre vocales y de que no se conservaba ni siquiera el recuerdo de su distribución en el léxico» (§9.28, p. 223).

From the study of the evolution of intervocalic -L- and -N-, Dr Veiga moves on to global consideration of the evolution of the consonantal system and, basing himself on the data concerning Galician and Castilian, outlines a short but reasonable and coherent theory of the so-called "consonantal lenition" of Western Romania (§10.33). He is a supporter of the "push chain theory", proposed with certain weaknesses and contradictions by Martinet¹². The origin of the process is seen as the simplification of geminate consonants, promoted by difficulties in their pronunciation; the voicing of unvoiced consonants and the weakening or loss of voiced consonants are consequences brought about by the need to preserve the functional oppositions of the consonantal system. On becoming simple, the geminate consonants threaten to become indistinguishable from the original simple consonants; to preserve the opposition, the simple unvoiced consonants are therefore voiced and, thus, threaten to become indistinguishable from the original voiced consonants, which are thereby forced to weaken, sometimes to the point of disappearing. According to the author, the Galician and Castilian data corroborate this hypothesis, simple voiced consonants having been lost where there has been simplification of geminate consonants. Thus in Galician -L- and -N- have disappeared because -LL- and -NN- have become /l/ and /n/, but in Castilian there was no need for -L- and -N- to disappear because -LL- and -NN- became palatal /ʎ/ and /ɲ/, so that there was no danger of confluence. Certainly, in Galician and Castilian there are no exceptions to the simplification of geminate consonants whereas the voicing of unvoiced consonants and the weakening and loss of voiced consonants are changes that do present many exceptions (learned words, for example).

The main conclusion that Dr Veiga reaches is that in the 8th century Latin was already fully differentiated from Galician Romance. Galician was already spoken in the Galicia of the time. Documents, however, continued to be written in Latin. There was thus a truly diglossic situation, a point that is made several times, cf. p. 18, 134, 141-2 and 295-9. Precisely because Latin was no longer the spoken language, when it came to writing documents clerks were forced to use an "intelligible" Latin abounding in Galician graphemes and words, albeit "disguised", as a general rule, by a "Latin touch" (logically, since the aim was to write in Latin). This situation undoubtedly favoured the occurrence of *contaminaciones* (blending of several forms with semantic similarities) and *neolatinismos* (combinations of two or more elements which were not conjoined in Latin, one at least of which is itself Latin)¹³. All this makes up the linguistic system of notarial Latin, which was evidently not the spoken language because «no reúne las mínimas condiciones necesarias para la comunicación oral; su sola existencia es la mejor prueba de que se hablaba romance» (p. 298-9).

It must be admitted that this book does have certain formal flaws. Firstly, the order of the chapters is fairly chaotic. Chapters devoted to falling diphthongs are mixed together with others dealing with consonantal topics and even with chapters of a theoretical nature such as those devoted to blends and neolatinisms. This disorderliness is especially troublesome when theoretical disquisitions concerning, for example, the monophthongization of falling diphthongs or the mistaken restorations of /l/ and /n/, are located in sections whose headings do not lead one to think that these topics will be dealt with there. Even the interesting hypothesis concerning consonantal lenition is given the unrevealing heading «Estructura del cambio» (the last section of the chapter on intervocalic -N-).

¹² A. MARTINET, «Celtic Lenition and Western Romance Consonants», *Language* 28 (1952), 192-217.

¹³ Cf. chapters 6 and 7.

Another defect, to my mind, is the excessive brevity of the abstracts at the beginning of each of the chapters devoted to analysing the evolution of some particular phonetic element. Galician not being a well-known Romance language (handbooks of Romance linguistics usually devote little if any space to it), I would rather those abstracts were more extensive in order to facilitate a proper understanding of the book by those readers with scant knowledge of the synchrony and diachrony of Galician.

To sum up, this book is a very worthy contribution in spite of its only analysing a limited number of phonetic and phonological topics; as the author himself recognizes at the beginning of the book, it is an «estudio incompleto» (§ 0.1). It is to be hoped that Dr Veiga and other scholars will in future extend the scope of such analyses not only to the remaining phonic issues, but also, as far as possible, to the morphology and syntax of early Galician.

Carlos Folgar